

Sur le papier Royal 1817
L'ESPION

CHINOIS:

OU, 267

L'ENVOYÉ SECRET de la Cour de PÉKIN,

Pour examiner l'Etat présent de l'EUROPE.

Traduit du CHINOIS. 267

NOUVELLE ÉDITION.

TOME QUATRIEME.



A COLOGNE.

MDCCCLXIX.

L'ESPION CHINOIS.

LETTRE PREMIERE.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Londres.

JE m'embarquai à Falmouth. Après deux jours de navigation, notre vaisseau se trouva à la portée de l'Angleterre.

Quand le pilote vint nous annoncer qu'on en pouvoit voir les côtes, je pris une lunette d'approche, & j'eus toutes les peines du monde à les découvrir, tant le continent de la Grande-Bretagne est petit. Voilà donc, dis-je en moi-même, cet état dominateur, ce peuple qui a l'empire des mers, & qui fait aujourd'hui la loi à plusieurs grandes nations! En vérité rien n'est à sa place en Europe. Les gouvernemens, ainsi que les hommes, jouent des rôles qui leur sont étrangers.

Nous débarquâmes à Douvres : cette ville est petite & mal peuplée. Elle n'an-

6 L'ESPION CHINOIS.

nonce pas un état puissant : mais nous apprîmes que, quoique nous fussions dans la Grande-Bretagne, il s'en falloit d'une journée que nous ne fussions arrivés en Angleterre ; attendu que tout le royaume étoit dans Londres. On nous avoit dit la même chose, en débarquant en France, à l'égard de sa capitale.

Un Chinois qui arriveroit de Pékin en droiture dans cette ville, seroit étonné : mais on ne l'est point, lorsqu'on vient de Paris.

Londres est sombre & noir. Les rayons du soleil n'arrivent jamais jusques à cette ville, & ils sont interceptés à moitié chemin du ciel par un nuage épais. Il est vrai qu'on n'y est pas tout-à-fait dans les ténèbres : mais il s'en faut de plusieurs nuances de clarté qu'on n'y jouisse du grand jour.

L'embarras des ruës est à-peu-près le même qu'à Paris, on y est heurté, poussé & culbuté, avec cette différence que les chocs sont plus rudes, parceque les corps sont plus forts.

Le premier spectacle de cette ville est triste, lugubre ; & sa décoration est mélancolique. On croiroit que le peuple qu'on voit dans les ruës est à la suite d'un enterrement, ou qu'il marche après un convoi.

L E T T R E I.

Tous les rangs à Londres sont confondus; les grands ont à-peu-près les allures des petits. L'extérieur est le même; on ne voit qu'un seul peuple, & ce peuple ressemble à un public.

Les physionomies sont rares en Angleterre: il n'y en a qu'une pour toute la nation. Un François peut passer pour Chinois, Suisse ou Allemand; mais un Anglois ne peut être d'aucune nation que de celle de son visage.

Aucun luxe public ne frappe d'abord les yeux d'un étranger; l'or & l'argent n'éclatent nulle part. Les habits sont comme les visages, ils se ressemblent: l'on diroit que la nation est en uniforme.

Les carosses qui sont ici, comme en France, en très grand nombre, n'ont ni le brillant ni la magnificence de ceux de Paris. On les a, comme ailleurs, par ostentation: mais ce faste ne forme pas même un luxe.

Un philosophe ancien a dit que l'homme est un animal qui rit; l'Anglois est un animal qui pense. On voit les Bretons marcher machinalement, il n'y a que leurs corps qui soient dans les rues; leur esprit est à la douane, ou dans quelque coin de la bourse; car presque tout le monde ici est

marchand, même ceux qui ont embrassé un état différent de celui du commerce.

Il y a plus de maisons à Londres qu'à Paris, mais il n'y a pas tant de villes.

L'uniformité s'étend ici jusqu'aux bâtimens. Ils sont presque tous jettés dans le même moule; cela va au point qu'il est facile de s'y tromper, de façon à prendre la maison de son voisin pour la sienne, & à s'y établir jusqu'à ce que le propriétaire vienne vous faire appercevoir de votre erreur. On entre ici dans les maisons par les fenêtres, & ce n'est jamais que par hasard si l'on enfile la porte.

Londres, comme Paris, est la capitale des nations, & l'assemblée générale des étrangers. La France y verse continuellement. Chaque Paquet-bott lui apporte un échantillon de cette monarchie; mais on dit que ce n'est pas le meilleur endroit de la pièce de ce royaume.



L E T T R E I I.

*Le Mandarin, Cham-pi-pi, au Mandarin
Chef de l'Agriculture, à Pékin.*

De Londres.

TOUTE l'Angleterre est cultivée. Il n'y a pas un seul pouce de terre en friche. C'est peut-être le seul royaume de l'Europe qui non seulement fournisse la subsistance à ses habitans, mais qui donne encore à vivre à d'autres peuples.

L'agriculture entre dans les vues de ce gouvernement, ou pour mieux dire, en est la base. Le premier soin de ceux qui gouvernent l'état, est de veiller sur la culture de l'état. Il suffit quelquefois d'une seule maxime économique pour donner à un gouvernement la supériorité sur les autres. Cette politique non seulement rend l'Angleterre puissante au-dedans, mais augmente encore ses forces au-dehors.

Elle occupe à la culture des terres un grand nombre de sujets qui, sans ce travail, seroient à charge à la république. Elle encourage les arts, les métiers & rend ainsi

la nation plus industrieuse. L'exportation de ses grains entretient des matelots toujours prêts aux besoins de l'état : la marine par ce moïen se soutient d'elle-même, sans que le gouvernement s'en mêle.

Mais le plus grand avantage que cette culture générale procure à la Grande-Bretagne, c'est qu'elle foment l'oisiveté des autres nations, & les accoutume à dépendre d'elle dans les besoins physiques. La mollesse qui les porte à l'inaction, énerve leur courage, & les dispose d'avance à être vaincus. Il n'est gueres possible de calculer au juste les maux qu'elle fait aux peuples étrangers, & les biens dont elle est la source en Angleterre.

Il y a des choses dans la politique de l'Europe, qui sont toujours nouvelles à un homme qui pense. Il n'est gueres possible de dire la raison pourquoi, lorsque l'Angleterre augmenta ses productions, les autres états ne suivirent point son exemple, & ne donnerent pas les mêmes encouragemens. Ils auroient par là rendu inutiles les mesures de l'Angleterre. Cette attention eut forcé la Grande-Bretagne à retomber en friche : car le peuple qui ne sait où placer ses denrées, n'en cultive que pour soi. Que feroit-il en effet d'un superflu qui

LETTRE II.

II

ne lui procureroit aucun dédommagement ?

Plus on réfléchit ici à la politique générale, & moins on la trouve conséquente à elle-même. On se bat toujours, on négocie sans cesse, pour maintenir l'équilibre dans les pouvoirs de l'Europe; on prévient tout ce qui pourroit le faire pencher, & on ne voit point ce qui précipite la balance.

LETTRE III.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Chef de la religion, à Pékin.*

De Londres.

LE culte en Angleterre est simple & uni, la divinité n'y est pas enveloppée dans des mystères, qui en font ailleurs une véritable énigme.

On peut croire à la Providence sans effort, & être persuadé de l'existence d'un être suprême, sans renoncer totalement à sa raison.

La religion n'y est pas chargée de cette foule de cérémonies superstitieuses, qui font
mé-

méconnoître Dieu par les pratiques mêmes qu'on emp'oie à l'adorer.

En entrant dans ce roïaume, on découvre d'abord que le pape n'y est rien ; car les gens d'église n'y sont pas grand-chose.

Dans la plûpart des autres états catholiques d'Europe, le clergé est ambitieux, actif, fier & arrogant. Celui-ci ne fait point de bruit, & on n'entend presque point parler de lui. Sa modestie va même jusques à la décence : ce qui n'est pas peu louable dans des gens qui en général ne quittent le tumulte & l'embarras des affaires du monde pour se donner à Dieu, qu'afin d'avoir plus le loisir d'être vains.

La propagation en Angleterre n'est point gênée par le culte. Il est permis à tous les citoïens de donner des enfans à la république. Le clergé y engendre comme le reste du peuple, & se succede à lui-même. Il ne faut point que les autres classes s'épuisent continuellement, pour remplir les vuides de son célibat.

On ne croit point que l'autel dispense du premier devoir de citoïen, & que ceux qui, par leur état, s'appliquent plus particulièrement à admirer la grandeur de Dieu, doivent être les premiers à détruire son ouvrage.

On peut ici adorer Dieu & aimer une femme.

Tous les fideles invoquent le ciel avec le même habit. On n'y permet point les mascarades religieuses.

Il n'y a d'autre république que la grande république: les associations particulieres de fainéans n'y sont pas tolérées.

Il est deffendu de se consacrer par état à l'oïveté, & de s'enfermer dans un cloître pour y jouir, pendant toute sa vie, du loisir de n'avoir rien à faire.

Toutes les charges de la république sont partagées: aucun particulier n'a le droit de porter le nom de citoien, sans remplir les obligations qui lui font mériter de l'être. Chacun a une occupation, un art, un métier avec lequel il rend à l'état ce qu'il tient de lui.

La circulation des richesses générales est libre, parceque le dogme ne la gêne pas. On paie les ministres des autels, mais on ne les enrichit point. Le faste & l'ostentation des ecclésiastiques y sont inconnus; & afin que l'église n'engloutît pas l'état politique, on s'est défait du pape, on a réformé les saints & les reliques.

L'industrie n'y est point retrécie par le dogme. Il n'y a ici qu'un jour de repos dans

dans la semaine. Ce jour-là est destiné aux exercices de la religion, & tous les autres sont employés au travail de la république, car on ne croit pas que les saints aient le privilège de suspendre les occupations des hommes, & de rendre oisifs les sujets d'un état, pendant deux ou trois mois de l'année.

La religion n'y forme point un spectacle, les processions & le reste du charlatanisme public du culte romain, ne distraient point les citoïens.

Le jour est destiné au travail & la nuit au repos. Les cloches n'interrompent point à minuit la tranquillité publique, pour apprendre aux citoïens, avec un grand bruit, que des moines vont s'humilier devant Dieu.

On n'est pas étourdi à tout moment par la sonnerie aiguë des enterremens: les morts n'y font pas mourir les vivans.



L E T T R E I V.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Londres.

IL n'y a rien de si beau sur la terre que la forme du gouvernement Anglois; l'idée en est divine: il est dommage qu'elle soit impraticable, & que ce système, si bien combiné, ne soit qu'une magnifique théorie.

Cette législation ne pouvoit éviter de manquer son plan, car elle a méconnu l'humanité pour laquelle elle a statué. Ses loix sont en effet pour des anges, & non point pour des hommes.

Tu as sans doute entendu parler d'un ancien Grec nommé Platon, esprit chimérique & idéal qui, n'ayant pu faire un gouvernement pour des hommes, en forma un pour des esprits: le gouvernement Anglois est le second tome de la république idéale de Platon.

Pour peu que la législation eût influé sur ce peuple, les Bretons seroient aujourd'hui, pour m'exprimer ainsi, les dieux de l'Europe.

Dégagés

Dégagés de tous les vices qui entraînent après eux la servitude, ils posséderoient toutes les vertus, qui sont une suite de la liberté politique établie par leur gouvernement.

Exemts des deffauts qui accompagnent les états corrompus, ils seroient justes; parceque leur constitution établit la justice pour fondement de leur pouvoir.

Paissibles & tranquilles au-dedans, ils chercheroient à maintenir la paix au-dehors.

Enfin équitables & modérés par système, ils n'auroient d'autre ambition que celle de faire le bonheur du monde; & il n'y a qu'à lire l'histoire de ce peuple, pour être persuadé de l'inutilité de ce bel ouvrage. Tout y est si bien combiné, que rien ne peut être exécuté. Le deffaut n'est pas dans les loix; il est dans le cœur humain.

La constitution Angloise est la copie d'un beau tableau dont l'original est dans le ciel. Je cherche par tout des réalités chez les Européens, & je n'y trouve que des images.

L E T T R E V.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Ministre, à Pékin.*

De Londres.

EN débarquant dans cette isle, il faut se mettre en colere; c'est ici une des premieres loix de la société générale. C'est-à-dire qu'on doit se déclarer avec emportement contre le Roi, ou ne point ménager les termes sur la République. Un étranger n'est pas le maître de ne prendre aucun parti; car la neutralité là-dessus n'est point tolérée.

Il y a dans ce Roïaume deux cabales, qui non seulement occupent la Cour & la Ville, mais qui descendent même jusques dans les dernières classes de la société. L'une se fâche contre le gouvernement, & l'autre a de l'humeur contre ceux qui ne se fâchent point contre lui.

Un homme qui garderoit là-dessus un profond silence, passeroit pour un stupide, qui n'auroit pas la valeur d'un raisonnement sur les matières d'état. Ici on appelle cela de la politique.

Le laquais Breton qui me sert a, tous les jours, ses audiences réglées dans un petit cabaret à bierre. Mon tailleur préside au milieu d'un cercle de spéculateurs, où il donne le ton : & mon cordonier, qui ne fait ni lire ni écrire, règle régulièrement deux-fois la semaine les affaires de l'Europe.

Ce dernier a une rhétorique forte & véhémente ; faute de raisonnemens, il emploie la démonstration. Il donna dernièrement vingt coups de pied à un politique de sa boutique, qui soutenoit que l'Angleterre, à la fin de ses campagnes glorieuses, rendroit toutes ses conquêtes à la France, & feroit une paix onéreuse à la nation.

Les phisiciens prétendent que cette évacuation de bile politique est nécessaire ici pour donner du mouvement aux fluides, & les tenir en action. Ils ajoutent que, sans cette agitation, que les Anglois empruntent de leur gouvernement, ils seroient de véritables machines.

En Europe, chaque peuple a sa passion particulière, qui le tient en haleine. Les François disputent sur la religion ; & les Anglois sur la politique. Ceux-là se querellent continuellement pour les affaires du ciel, & ceux-ci grondent sans cesse pour les choses de la terre.

L E T T R E V I.

*Le Mandarin Ni-ou-fan au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Avignon.

JE t'écris d'Avignon : quoique cette ville soit au milieu de la France, elle est néanmoins hors de ce Roïaume.

Ce país fertile & abondant n'a ni forteresses, ni troupes : il est à la première puissance qui voudroit s'en emparer ; & aucune puissance ne s'en empare. Les Princes d'Europe sont incompréhensibles ; ils envoient des armées au bout du monde, pour faire la conquête de terres arides & stériles, qui leur coûtent des sommes immenses ; & ne cherchent point à s'emparer de celles qui sont à leur porte, d'ailleurs très abondantes, & qui ne leur coûteroient que la peine de les prendre.

On dit que le Pape a acheté Avignon : mais une souveraineté ne peut point se vendre. Celui qui la paie, montre par-là son impuissance à la posséder. Depuis que la force ouverte a établi le droit des Princes de l'Europe, toutes les possessions sont fon-

dées sur celui de conquête. Avignon ne peut être qu'un dépôt : on a donc droit de s'en saisir, en rendant la somme : mais les invasions, chez les Princes Chrétiens, n'ont pas un motif si légitime. Ce n'est pas non plus par la vénération qu'on a pour Rome ; on lui fait d'ailleurs mille avanies. Il ne faut pas s'imaginer aussi que ce soit par équité : les guerres injustes & les vexations continues de l'Europe font une conviction du contraire. Cet état reste attaché au Pape, par cette énigme, qui se rencontre ici à chaque pas dans la politique, & que l'esprit humain ne sauroit déchiffrer.

Quoique le ciel d'Avignon soit beau, & son climat heureux, aussi propre au travail qu'à l'industrie ; on sent une pesanteur & une lassitude dans tous les membres, en entrant dans cette ville, qui rend l'âme incapable d'aucune activité. Les phisiciens, qui connoissent l'influence que le phisique a sur les corps, prétendent que c'est un air de nonchalance, qui lui vient de Rome. En effet un état, gouverné par des hommes qui font vœu d'oïveté, ne doit pas être fort actif.

Le Pape s'y prend, comme il faut, pour rendre ses sujets d'Avignon pauvres & malheureux ; car il les laisse jouir de tous leurs biens,

liens, & n'établit sur eux aucun impôt. Les administrations Européennes ne rencontrent jamais le point fixe; elles vont au-delà du but, ou restent en-deça. Il en est qui dépouillent totalement les sujets de leurs richesses, d'autres qui les leur laissent posséder en entier: deux extrémités également vicieuses qui ont le même effet. Il ne faut pas trop charger les peuples; car la pesanteur des impôts produit l'assèchement: mais on ne doit pas non plus les en décharger entièrement; car l'exemption totale, qui d'abord donne trop d'aise, conduit à la fin à l'inaction.

On a dit que le grand état dans lequel le Comtat est enclavé, coupe le nerf de son industrie: mais on a mal dit: les Princes n'ont aucun droit sur l'action de l'ame. Quand une nation voisine est industrieuse, & addonnée au travail, il n'y a qu'à être plus active qu'elle. Peut-être même que le petit état à cet égard a l'avantage sur le grand, parcequ'on voit de plus près toutes ses parties, & qu'on peut faire marcher d'un pas égal les différentes branches de son industrie, ce qui lui donne la supériorité. Je dis que cela doit être ainsi, à moins que la vexation & la violence ne s'en mêlent.

L E T T R E V I I

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Ministre, à Pékin.*

De Londres.

Tu me demandes s'il y a un Roi en Angleterre? La question est embarrassante pour un Chinois qui, élevé dans un gouvernement absolu, ne trouve point de Roi, là où il n'y a point d'autorité sans bornes.

D'un Empereur de la Chine à un Roi d'Angleterre, il y a une distance immense. Je n'ai pu encore me mettre bien au fait de ce qu'on entend ici par le titre de Roi.

Voici à peu près ce que c'est. Il y a un grand dans ce Roïaume, qu'on appelle, SIRE, VOTRE MAJESTÉ, qui a des gardes, des soldats & des sentinelles à sa porte. La nation accorde annuellement à ce SIRE un brevet de retenue de huit-cens mille livres sterling sur les revenus publics, ce qui est à raison de deux-cens mille par quartier de Majesté; & il ne lui est pas permis d'être plus majestueux que cette somme.

Il est vrai que, quand l'année de ses revenus est mauvaise, & que la semence des charges & des pensions a jetté la stérilité dans ses coffres, on lui accorde quelques gratifications pour l'indemniser.

Tu me demandes aussi si cette couronne est élective ou héréditaire? C'est aussi ce que j'ignore. Il y a des cas différens suivant lesquels elle a l'une ou l'autre propriété. Tout ce que je puis te dire là-dessus, c'est que les Anglois renvoient leur Roi, lorsqu'ils n'en sont pas contens; & dans ce point de vue la couronne est élective, puisqu'après s'en être défaits, ils en élisent un autre: mais sous un autre aspect, elle ne l'est point; car leur Roi étant mort, l'héritier ou l'héritière prend la couronne sans le consentement d'aucun corps de l'état.

Tu voudrois savoir aussi si les Rois d'Angleterre ont du pouvoir? C'est encore une troisième question, qui n'est pas moins embarrassante que les deux autres. Ce n'est pas ici, comme à la Chine, où l'Empereur est le maître d'ôter la vie au plus grand de l'état. Un Roi d'Angleterre ne peut pas faire mourir le dernier citoyen de la République, il ne peut même ni attenter à sa liberté, ni lui ravir ses biens.

Il lui est permis de déclarer la guerre:

mais, si elle est onéreuse à la nation, il lui est deffendu d'avoir de l'argent, pour la faire: ce qui annulle entièrement sa déclaration. En effet, dans cet état, comme dans tous les autres, on ne peut avoir des Armées & des Troupes que pour de l'argent.

Il y a un arrangement, dans cette Monarchie, qui remédie à la plûpart des abus qui se trouvent dans les autres; je veux dire que les finances sont d'un côté & le Roi de l'autre. Mais en Europe il y a des tempéramens à tout. Un Roi, qui n'est pas absolu par la constitution, peut le devenir par la combinaison.

J'aurai peut-être occasion, dans quelque-une de mes lettres, de te faire voir que ce Roi, qui semble l'être à peine, l'est plus que ceux à qui un despotisme absolu permet de l'être davantage.



L E T T R E V I I I .

*Le Mandarin Cham-pi pi , au Mandarin
Catao-yu-se , à Pékin.*

De Londres.

LES étrangers jugent d'une nation par les choses qui frappent d'abord leurs yeux. Si un peuple a les dehors doux & humains, il passe dans leur esprit pour civilisé; si au contraire ils découvrent qu'il est porté aux combats, & qu'il y a en lui comme un goût à répandre le sang, ils le regardent comme barbare. C'est pourquoi les Magistrats, ou ceux qui sont à la tête de la police des manieres, ne doivent point négliger ce qui peut prévenir une je ne fais quelle férocité naturelle, qui se trouve dans le cœur humain, & que les loix civiles peuvent seules réprimer; car il n'est pas indifférent en soi, qu'un peuple aquire l'une ou l'autre de ces réputations.

J'assistai, ces jours passés, à un spectacle affreux qui se donne ordinairement sur un théâtre de cette ville (*). C'est la barbarie

(*) Ce théâtre est réformé, depuis que George III. est monté sur le trône.

rie elle-même qui y représente en personne. Les François jouent les tragédies : mais les Anglois les exécutent. Ce ne font point des copies, mais des pièces originales de cruauté.

L'affiche de ce spectacle avoit annoncé qu'un tel jour deux citoïens s'affaîneroi nt. A peine eut-on levé la toile, que les paris furent ouverts. C'est le sang humain qu'on joue contre de l'argent. Tu frémirois, si tu vois où se réduisent les acteurs de cette tragédie ; il n'y a aucune partie de leurs corps qui ne soit meurtrie. Quelquefois ils en sont quittes pour un ou deux memores, d'autresfois ils ne s'estropient qu'un bras, ou ne se crèvent qu'un oeil. Souvent il en coûte la vie à l'un d'eux, & on ne pend point celui qui tue l'autre. Ces meurtres sont tolérés ici. Ces assassins publics ne sont point condamnés par les loix. La justice ordinaire n'a l'œil que sur les homicides qui se font sur les grands chemins ; elle ne doit point faire attention aux citoïens qui s'égorgent sur ce théâtre. Les acteurs de cette funeste tragédie ont le choix des armes, ils peuvent s'arracher les yeux avec leurs mains, se fendre la tête avec un sabre, ou se casser les os à coups de bâton.

On

On dit, pour raison, que ce spectacle ennoblit le courage de la nation; un peuple est bien malheureux de devoir se rendre cruel pour devenir brave: c'est établir beaucoup de vices pour former une seule vertu. Mais je dis que ce théâtre d'inhumanité ne donne point les qualités militaires. L'expérience a souvent fait connoître aux Anglois, que ces athlètes n'ont qu'un courage local, qui ne va point au-delà du théâtre où la scène se passe.

Une armée de ces soldats athlètes mettroit la République d'Angleterre en grand danger; à la première décharge, tous ces braves de théâtre s'enfueroient. Si dans les batailles que les souverains se livrent, les armées se prenoient corps à corps, le théâtre Anglois pourroit peut-être servir d'école militaire: mais les armes ordinaires des Princes sont le canon & le fusil, contre lesquels tout l'art & l'expérience des athlètes deviennent inutiles.

A l'égard des qualités de l'ame qui forment le courage, ces combats ne les feront point naître. Des hommes qui se battent pour de l'argent, & qui font parade de leurs forces, sont ordinairement des lâches. La véritable bravoure fuit l'ostentation. Elle n'est point barbare & s'indigne de
mettre

mettre un prix au sang humain. La valeur est fondée sur des vertus, qui ne se forment point sur un théâtre vénal.

Ces institutions font qu'un peuple se familiarise avec le sang, sans devenir pour cela plus courageux. Elles laissent tous les inconvéniens de la cruauté, sans procurer aucun des avantages de la bravoure.

Les Romains, dit-on, établirent ces spectacles, c'est aussi par là qu'ils devinrent barbares. La République fut perdue, dès que les athlètes descendirent dans l'arène. Cette institution forma un grand nombre de corruptions inconnues auparavant. C'est une maladie des modernes d'imiter les anciens, dans ce qu'ils avoient de mauvais, & de s'éloigner des vertus qui les rendirent l'admiration de l'univers.

J'aurois une infinité de choses à dire sur cette barbarie qui s'exerce ici; mais il me semble que c'est prodiguer la raison humaine, que de la faire servir à réfuter de pareils usages.



L E T T R E IX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin.

De Londres.

CETTE manie des combats ne se borne pas ici à un simple spectacle, la scène descend dans les rues; tous les différens quartiers de cette ville sont autant de théâtres d'athlètes, où la tragédie de mutilation se représente à chaque heure du jour & de la nuit. La plupart des affaires d'honneur se décident ici à coups de poing; on voit tout plein de ces duels; c'est-à-dire, qu'il y a beaucoup de citoiens qui ont tous les soirs des bras ou des jambes de moins.

Dans le reste de l'Europe, on se cache pour se battre; ici, tous les combats particuliers se font en public. La populace s'assemble, fait un cercle, & le combat commence. Si un des duélistes est renversé par terre, & qu'il soit hors de défense, les spectateurs le prennent alors sous leur protection, & empêchent que l'autre ne tire avantage de sa situation; ils le relèvent eux-mêmes & le rétablissent sur ses pieds pour recommencer le combat; c'est-à-dire, qu'ils ont

ont l'humanité de rendre la scène plus longue & plus cruelle. Ces combats ne sont pas particuliers à la populace ; à l'exception de quelques personnes de qualité, qui se tuent aujourd'hui à coups de pistolet, toutes les classes font leurs duels à coups de poing.

Il y a quelques jours que mon carosse s'étant accroché avec celui de Milord Es—— dans une rue étroite, nos cochers commencèrent à se dire des injures ; comme ils parloient toujours, & ne se battoient jamais, le jeune Seigneur, qui avoit plus de courage que son Domestique, ouvrit une de ses grâces, & me proposa de vuidier cette affaire par les voies d'honneur ordinaires. Je remerciai Milord de la peine qu'il vouloit prendre de me pocher un œil, ou de me mutiler un membre, & le priai de vouloir bien permettre, puisque nos cochers avoient commencé la querelle, qu'ils la vuidassent eux-mêmes.

Non seulement les hommes, mais même les bêtes font des duels ensemble. Il faut assurément que l'Anglois soit un animal mal-faisant, car il passe sa vie à faire déclarer la guerre à des animaux, qui, sans ses instigations, jouïroient ensemble d'une paix profonde. On arme ici des coqs de toute
pièces

pièces, & on les excite à se donner des batailles sanglantes; il faut que le victorieux, pour jouir d'une gloire complète, étende mort sur la place le coq antagoniste. On apprend les chiens à s'éventrer & à se dévorer.

Il y a des Bretons à la campagne qui s'exercent à faire battre les animaux aquatiques. J'assistai dernièrement à une bataille rangée de poissons; l'armée étoit composée de grosses carpes, la cavalerie pesante de saumons, les troupes légères d'anguilles, & le corps de réserve de brochets; l'affaire se passa dans un grand réservoir auprès de Richemont. Je dois me trouver dans peu de jours à une action générale de souris, qu'un gentilhomme du Duché d'York a dressées lui-même à la guerre. Mais on parle d'un grand projet, qui est de faire battre des rats contre des chats; si ceux-ci perdent la bataille, je regarde d'avance l'Angleterre comme entièrement dévastée; car les rats, qui croîtront alors à l'infini, dévoreront les habitans.

J'ai appris depuis peu qu'il y a un curieux, à quelques lieues de Londres, qui a enseigné à dix ou douze araignées à s'attaquer & se défendre; & un autre, qui s'exerce à faire battre des mouches entre elles

elles. N'est-ce pas être perturbateur du repos de la nature, & la mettre continuellement aux prises avec elle-même?

L E T T R E X.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Avignon.

Les Papes résidoient autrefois à Avignon : mais, depuis qu'ils font leur séjour à Rome, ils envoient à leur place un Vice-Roi ou Légat, qui porte le nom de Prince. Il a des Gardes, des Suisses, & paroît avec la pompe des Monarques. C'est proprement le Pacha d'Avignon.

Tous les peuples du monde, sans en excepter même les sauvages, ont un gouvernement; & cet état n'en a point. Les affaires de la République vont comme elles peuvent, & les gens en place y font ce qu'ils veulent.

Quand le Vice-Légat veut exiger le paiement d'une dette injuste, emprisonner un sujet, ou lui faire donner la bastonade, il l'ordonne de son autorité privée, sans ex-

cer

per aucune forme. Cela s'appelle ici, procéder par voie de gouvernement; c'est-à-dire, exercer la justice comme en Turquie. Tous les tribunaux dans ce moment-là sont suspendus, les loix abrogées, la justice interdite, & rien n'existe plus que la volonté du Prince.

Le Roi de France dit, *je le veux*; & le Vice-Légat d'Avignon, *je l'ordonne*: avec la différence que l'un veut quelquefois bien; au lieu que l'autre ordonne presque toujours mal.

A ce despotisme intolérable, est joint ordinairement le pécumat. Les Pachas de Turquie dévastent les Provinces, & les Vice-Légats d'Avignon dépouillent le Comtat. Comme leur règne n'est que de six ans, chacun se presse de faire sa main, pour s'enrichir le plutôt qu'il peut, sans s'inquiéter de laisser le païs ruiné à celui qui lui succède.

Les autres gouvernemens désolés par les monopoles, se refont par eux; parceque ceux qui les exercent restent dans l'état: mais ce païs-ci ne jouit pas même de l'injustice de son gouvernement.

Et afin que la constitution Turque & celle d'Avignon soient entièrement les mêmes, chaque Vice-Légat a sa sultane favori-

te, par où s'écoulent ses graces & ses injustices.

C'est à elle à qui il faut s'adresser; elle reçoit les placets, lit les mémoires, apointe les requêtes, écoute les plaintes & ordonne en conséquence. Elle gouverne l'état en maîtresse absolue: le Prince n'est que la seconde personne de la légation.

Représentes-toi, si tu peux, la désolation d'un peuple, gouverné par le despotisme d'un homme, qui est conduit par les caprices d'une femme.

L E T T R E X I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Catao-yu-se à Pékin.*

De Londres.

LA justice ici va presque d'elle-même, il n'y a rien de si aisé que de l'administrer; on peut se passer de tribunaux, & dans un besoin, même de magistrats.

Un livre seul conserve & maintient la république: voici comment cela se fait. Quand quelque citoyen a troublé l'ordre de la société, qu'il a tué, battu, ou volé le
bien

bien d'autrui, on ouvre ce livre, la peine de son délit s'y trouve écrite & il la subit. Après l'exécution, on ferme le livre jusqu'à ce que quelque autre perturbateur du repos public vienne le faire ouvrir de nouveau.

Cela est bien facile, comme tu vois, car les jurés n'ont qu'à entendre, & le bourreau n'a qu'à pendre. On s'y passe même de juges; car ceux qu'on appelle ailleurs de ce nom, ne sont ici que les interprètes de la loi, qui est écrite dans ce livre; ce qui est encore très bien imaginé pour l'aisance publique; car les parties ne prennent pas la peine de séduire leurs juges, & ceux-ci n'ont pas celle de se laisser corrompre.

Je n'ai pas encore lu ce livre, mais je crois que cela doit faire un bel ouvrage. Il y a toute apparence que le volume est gros, car on dit qu'il contient tous les cas particuliers de délit des citoyens.

J'ai ouï raconter sur celui-ci des choses bien extraordinaires, & qui ne s'accordent gueres avec les coutumes des autres peuples de l'Europe. Par exemple, on dit qu'on y trouve, „ que l'administration de la justice doit être la même pour tous les „ hommes; que le plus grand du Royaume „ n'est pas plus que le plus petit; qu'en

„ fait de loi , le dernier de la républi-
„ que est autant que le premier ; qu'un ar-
„ tisan peut faire emprisonner un Seigneur
„ qui est son débiteur ; qu'un Pair du
„ Roïaume qui tue le moindre de ses
„ domestiques , est condamné à être pen-
„ du , &c.” Et autres contradictions de
cette nature , qui choquent les mœurs &
les manieres des autres nations.

Il y a apparence que la premiere édition
de ce livre n'étoit pas correcte ; car on l'a
souvent revue & augmentée. Ses derniers
éditeurs en ont arraché beaucoup de feuil-
lets , & y en ont ajouté un grand nombre
d'autres à leur place.

Il y a pourtant des Anglois qui assurent
que la premiere édition valoit mieux que
la derniere. Ils prétendent qu'à force de
corriger l'ouvrage , on l'a gâté. Si ce qu'ils
disent là-dessus est vrai , il s'ensuivroit de-
là qu'à force de corrections , le livre des
loix d'Angleterre deviendrait à la fin un ou-
vrage aussi mauvais , que celui que ses voi-
sins emploient pour administrer la justice.



L E T T R E X I I .

*Le Mandarin Cham pi-pi, au Mandarin
sur les finances, à Pékin.*

De Londres.

Tu me demandes si l'Angleterre est riche, & si elle abonde en finances? cette question n'est pas moins embarrassante que les précédentes. C'est une énigme que la politique générale n'a pas encore devinée.

Les richesses d'un état dépendent beaucoup de la manière de les combiner. L'Angleterre, avec la moitié moins de numéraire que la France, est deux fois plus riche qu'elle.

La Grande Bretagne a imaginé une monnaie idéale qui tient la place de la réelle: c'est un papier circulant qui représente une richesse qui n'existe point, qui double les fonds publics & qui augmente l'espèce sans multiplier les espèces.

Deux deniers sterling représentent ici plusieurs millions. Tu vois qu'on peut ici se rendre riche à peu de frais. Les richesses de la France ne sont que d'une pièce, ici

elles font de plusieurs ; car tandis que l'argent fait sa fonction dans la circulation générale, le papier en fait une autre.

Il y a longtems que l'on a dit que, si ceux qui sont porteurs de ce papier vouloient le réaliser tous à la fois, on rencontreroit d'abord le vuide de cette double richesse. Comme il est impossible que tant d'hommes s'accordent là-dessus, on est presque assuré que cela n'arrivera jamais, ce qui fera que la chimere existera toujours.

On a voulu tenter quelquefois de réaliser cette richesse idéale : alors ceux qui sont ici chargés d'aquitter ce papier, n'en ont pas absolument refusé le paiement ; mais on y procédoit si lentement, que la fin du monde seroit venue, avant qu'on l'eût achevé.

Ne crois pas que les gens de bon sens soient la dupe de cette opulence postiche. Il en est parmi eux qui ont mesuré plus d'une fois le vuide de cette richesse de fiction, mais on est convenu de n'y faire aucune attention.

Après tout, il n'y a en cela du dommage pour personne. L'or & l'argent ne font point par eux-mêmes des richesses : mais seulement des métaux que l'on a choisi pour en être les signes : or qu'est-ce qui empêche qu'on y joigne un papier, qui représente

sente les signes eux-mêmes? C'est une affaire de convention, & lorsqu'on est d'accord de ses faits là-dessus, on ne sauroit se tromper.

L E T T R E XIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Peking.*

De Londres.

ON diroit que tous les souverains d'Europe se soient donné le mot pour être foibles, ils résistent à tout, excepté à leurs passions; de ce côté-là, ils sont moins forts que le dernier de leurs sujets.

Le Roi qui gouverne cette nation, est gouverné à son tour par une femme; George est grand, politique, rempli d'ambition, mais il est homme. Le danger que j'y trouve, est qu'il est vieux; l'âge caduc du souverain est le plus favorable à la favorite; elle reçoit tout de lui, parcequ'il ne reçoit plus rien d'elle: c'est comme une espèce de compensation, pour balancer les désagrémens de la vieillesse. Un jeune Prince refuse quelquefois, parcequ'il a en lui la valeur de ses refus: mais le vieillard accorde

de toujours, car il n'a pas de quoi remplir le vuide de ses graces.

Cependant le péril de la mauvaise administration causé par les favorites, est moins grand en Angleterre, que dans aucun autre état de l'Europe; s'il y a quelques souverains dans le monde, qui puissent en toute sûreté se livrer à leurs désirs, ce sont ceux de la Grande-Bretagne. La nation a soin que la passion du Prince ne prenne point trop sur elle; le peuple commande aux voluptés du Roi. Le département de la favorite ici est peu de chose, il ne passe pas le lit du Prince, & le commandement intérieur de sa maison; elle peut gouverner le Roi, mais non pas l'Etat.

L E T T R E X I V .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Catao-yu-se, à Pékin.*

De Londres.

L'OPÉRA de Londres n'est pas si peuplé que celui de Paris: trois femmes, un chanteur & deux demi hommes composent, pour l'ordinaire, tous ses habitans. C'est un

un beau jardin coupé d'allées & d'avenues, où habitent des rossignols Italiens, qui donnent beaucoup de plaisir aux personnes de qualité.

Outre la dépense qu'on est obligé de faire à la porte du théâtre pour l'Opéra, il faut encore acheter la clef de la scène: c'est un petit livre qui développe en Anglois l'énigme de la pièce, car on y représente *in lingua Toscana*. Aussi les Milords & les Milédis ne vont pas à ce spectacle précisément pour en jouir: mais pour faire semblant d'avoir du goût pour la musique Italienne: car c'est aujourd'hui le bon ton, & il faut, pour le décorum, savoir par cœur une demi-douzaine d'ariettes. Il est vrai qu'on n'est pas obligé de les comprendre, & qu'on est dispensé de les chanter; ce qui rend cette musique très aisée aux gens du bel air.

Les places des spectateurs ne sont pas disposées comme au Palais Royal (*); on a grand soin au contraire d'observer les antipodes des rangs.

Les Princes du sang royal, les Ambassadeurs des têtes couronnées, les Seigneurs de la première distinction, sont au parterre, & les

(*) Théâtre de Paris.

les Bourgeois aux premières loges (†). Le peuple a sous ses pieds tous les grands de l'état. Si la charpente s'échapoit, il écraserait de son poids la monarchie entière.

Il faut que ce spectacle ne soit pas bien divin; car on n'y découvre pas la moindre trace d'un Dieu. Il n'y a pas même des hommes; car presque toutes les scènes se passent entre des femmes & des châtrés. A Paris ce sont les *Souvani* qui chantent, ici ce sont les *Soprani*.

Les laquais & les cochers ont à ce spectacle la même prérogative que leurs maîtres & maîtresses, je veux dire qu'ils y ont leurs entrées, de manière que, si on pratiquoit des écuries & des remises dans son vestibule, l'équipage entier jouïroit de l'Opéra. J'aurai peut-être occasion de te parler encore de ce théâtre.

(†) On les appelle la gallerie à ce Théâtre.



L E T T R E X V.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou na, à Pekin.*

De Londres.

J'AI formé le dessein de me perfectionner dans la langue Angloise ; ce projet n'est pas si hardi que celui d'apprendre la Françoisé. On peut dire exactement que cellelà est une langue morte. Il n'y faut presque point d'action dans les organes.

Ce peuple-ci ne parle que du bord des levres, en embarassant sa langue avec les dents, ce qui forme un sifflement continuel. Il pourroit presque se passer de la bouche. Si tu vois le visage d'un orateur Anglois, lorsqu'il prononce un discours, tu croirois que c'est une figure peinte. On entend des sons, mais on ne voit point de mouvemens. Je crois qu'il seroit plus facile d'apprendre l'Anglois à un muet que toute autre langue. Peut-être même la paresse de ses organes seroit-elle un moien pour l'y perfectionner plutôt.

Je ne te parlerai point de son origine ; les
Savans

Savans dans les langues prétendent que celle-ci vient de loin. Les Gaulois, les Romains, les Saxons, les Danois, les Normands y ont mêlé leur jargon & en ont fait un mixte.

Quoique ce mélange irrégulier ne dût pas exciter la jalousie des tirans, il eut cependant ses persécuteurs.

Un nommé Guillaume (*), qui conjura contre l'état, conjura aussi contre sa langue. Il fit des loix pour l'abolir, & en substituer une étrangère à sa place. S'il ne réussit pas à la détruire, il parvint du moins à la gêner.

Une Reine nommée Elizabeth, imagina de la perfectionner: mais peut-être étoit-il trop tard. Il est vrai que, sous son règne, on parla à Dieu en meilleur Anglois (†); mais on ne s'exprima pas mieux avec les hommes.

Plusieurs lustres après un Tiran imposteur la réduisit à un jargon enthousiaste. A la suite de celui-ci une Cour polie & voluptueuse la remplit d'équivoques & de jeux de mots. Deux ou trois Rois étrangers qui se sont succédé depuis sur le trône de cette nation, ont laissé cette langue comme ils l'ont

(*) Guillaume qu'on a appelé le conquérant.

(†) Sous ce règne on rédigea les prières publiques en meilleur Anglois.

l'ont trouvée; c'est-à-dire, dure & rude. Un grand nombre de conſonnes insultent l'oreille des étrangers. Les Aſiatiques ſurtout ne peuvent pas ſ'y accoutumer. Pendant les premiers jours que j'étois à Londres, je prenois preſque toujours les compliments Anglois pour des insultes. Au reſte cette langue eſt, comme preſque toutes celles de l'Europe, qui ſont très riches & fort pauvres tout à la fois. Les Bretons ont des manieres de parler qui rendent plus qu'ils ne veulent, & d'autres qui ne rendent pas la moitié de ce qu'ils veulent.

Il y a des expreſſions dans leur langue qui les font trop parler, & d'autres qui les empêchent de rien dire. On prétend qu'ils n'ont aucun terme qui puiſſe exprimer celui d'*ennui*; c'eſt cependant un mot dont ils auroient grand beſoin.

Il faut bien que les Anglois ſoupçonnent que leur langue manque d'une certaine douceur; car dès leur enfance, ils ſ'appliquent à celle d'une nation voiſine, avec laquelle cependant ils penſent moins à ſ'entretenir qu'à ſe battre.

L E T T R E X V I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

GEORGE II. qui a régné 35 ans sur les Anglois n'est plus; il vient de finir ses jours; la mort l'a surpris au plus haut degré de sa grandeur, & à la fin de sa carrière. Il a été pendant quelques mois le plus puissant Roi du monde, il régnoit en Europe, sur l'Asie, l'Afrique, & l'Amérique. Ce Prince étoit d'autant plus grand, qu'il avoit rendu les autres potentats d'Europe petits. Quand on est parvenu à ce haut degré d'élévation, ce qui peut arriver de plus heureux, c'est de finir tout d'un coup le songe. George a joui de sa grandeur, jusques au dernier moment de sa vie: il vivoit une minute avant que de mourir; il quitta le monde sans aucune de ces maladies qui font souvenir les rois qu'ils sont des hommes. Un monarque qui comme lui a vécu longtems, & qui finit si vite, est moins à plaindre qu'à regretter. Quand la vie est à sa dernière scène, c'est selon moi un avantage que de finir, sans s'en appercevoir; c'est

s'est mourir plusieurs fois, que de ne pas mourir d'abord.

On débite toujours des choses extraordinaires sur la mort des souverains d'Europe; on dit que celui-ci est mort par un coup de vent qui retardoit l'arrivée des courriers d'Allemagne dont il étoit important d'apprendre des nouvelles; mais à l'ouverture de son corps, on s'aperçut que ce n'étoit pas le vent qui l'avoit tué. Les Anglois pleurent rarement leurs Rois, ils ont trop d'affaires dans le moment, pour répandre des larmes: on va au plus pressé, chacun songe à sa fortune.

On garde un profond silence sur les vertus de George I I. & on ne dit rien de ses vices: est-ce qu'il n'auroit été ni grand ni petit? Cette neutralité ne me paroît point équitable; un monarque qui a fait des conquêtes, & qui est plus puissant à sa mort, qu'il ne l'étoit en montant sur le trône, mérite des louanges.

Il n'est pas difficile à un Roi de France d'être grand, il n'a pour cela qu'à le vouloir; c'est-à-dire, se servir de son autorité, & de l'ascendant qu'il a sur ses peuples: tout pèse à ses ordres, & se range de soi-même sous ses volontés. Il n'en est pas de même d'un Roi Anglois, qui tire ce privilège de son

son Parlement ; or il est difficile d'être grand, quand il faut demander à tant de gens la permission de l'être.

Il est vrai qu'il y a une énigme sur le règne de ce Prince, qui n'a pas été encore développée ; les politiques en expliquent la moitié, mais ils sont embarrassés sur l'autre. On convient des avantages présens, on est d'accord du profit que la nation retiré de ses conquêtes ; mais on demande si cette puissance n'a pas été formée trop à la hâte ; si les moïens qu'on a employés, ne sont pas forcés ; & s'il n'est pas dangereux que l'édifice de cette nouvelle grandeur, venant s'écrouler faute d'un point d'appui, n'écrase la nation dans sa chute.

LETTRE XVII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-se, à Peking.*

De Londres.

A MESURE que je pénètre en Europe, je perds la clef du cœur humain ; les routes m'échappent, & je me trouve isolé au-milieu de cette humanité.

L'intérêt & la vanité, qui sont les deux
grands

grands mobiles du monde, prennent ici un chemin opposé pour arriver à leurs fins.

Je savois bien que la parure & la magnificence des habits entroient dans la composition des choses qui excitent la vanité : mais j'ignorois qu'une sorte d'extérieur bas & humiliant, qui place certains individus au dernier rang de la société, pût flatter l'amour-propre. J'ignorois que, pour être bien grand, il fallût paroître fort petit. Je ne savois pas que des maîtres trouvaissent le moïen d'être vains, en s'habillant ainsi que des laquais ; & que des dames de la première condition le cherchassent, en se mettant comme des servantes.

Je me présentai, ces jours passés, chez un des premiers Seigneurs d'Angleterre, pour lui remettre une lettre de recommandation, que m'avoit donné un homme de ma connoissance de Paris.

Comme j'étois prêt à entrer chez lui, une sorte de domestique en sortoit. Mon bon ami, lui dis-je, pouvez-vous me dire si Milord P — est au logis, & s'il est visible ce matin ? Oui, me dit-il, il est visible, car vous le vous voïez, c'est moi qui suis le Milord. Ces paroles me rendirent confus, je vous demande mille fois pardon, Milord, repris-je ; mais il n'y a pas de ma faute dans

l'équivoque ; car il faudroit être forcier pour vous deviner sous cet habit.

Je lui remis ma lettre : mais comme il sortoit pour affaires de conséquence, il me pria de l'excuser s'il n'étoit pas en son pouvoir de rentrer avec moi ; Milédi, qui est chez elle, ajouta-t-il, vous recevra.

J'entrai dans cette maison, & aiant percé dans une seconde anti-chambre, j'y rencontrai une espèce de fille de chambre, que je chargeai de dire à Milédi qu'un étranger, qui venoit dans ce moment de quitter Milord, seroit bien aise de l'entretenir. Monsieur, me dit cette personne en souriant, je n'aurai pas beaucoup de peine à m'aquitter de votre commission ; car c'est moi qui suis Milédi.

Il arrive quelquefois ici que les équivoques vont encore plus loin.

On m'a raconté qu'un étranger, dont les domestiques portoient une livrée verte, aiant le matin envoyé un de ses laquais en commission, s'impatientsa de ne le pas voir revenir assez tôt. Il sortit, & aiant rencontré dans la rue un homme de la même taille & habillé de la même couleur que son laquais ; comme il ne le voioit que par derrière, le prenant pour son domestique, il lui donna deux ou trois coups de canne, ~~en~~ lui

lui disant : te dépêcheras-tu , Maraud ! Celui-ci s'étant retourné , il se trouva que c'étoit un Grand de l'État. Monseigneur , lui dit l'étranger , après l'avoir reconnu , je vous fais mes excuses. Mais comme Votre Excellence est exactement habillée comme mon laquais , j'ai cru que je pouvois battre ma livrée.

Je pense bien que cela est un conte fait à plaisir ; mais en l'imaginant , on l'a fondé sur quelque chose , & presque toujours une supposition sert à découvrir une vérité.

Cet extérieur , qui place ici un Grand à mille lieues de son état , est un raffinement d'orgueil. L'amour-propre , qui se concentre en lui-même , méprise tout ce qui l'environne , comme indigne de servir à sa grandeur. Il y a plus de vanité qu'on ne pense dans cette humiliation. Je ne sais si tu m'entendras , lorsque je te dirai , qu'on place la dernière marque de bassesse au plus haut degré du faste de l'ostentation. Ceux qui veulent justifier les mœurs par la politique , prétendent que cette confusion des rangs tire sa source du gouvernement , dont le principe , qui est la liberté , tend à l'égalité : mais les hommes se voient avant la république ; leur vanité précède toujours le système de l'état.

L E T T R E X V I I I .

*Le Mandarin Ni-ou-son, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Avignon.

IL y a deux sortes de corruptions chez les peuples; l'une qui tire sa source de la législation, & l'autre qui naît de la dépravation des mœurs. Celle-ci peut se rectifier, & il ne faut souvent pour cela qu'une nouvelle tournure dans la morale: mais l'autre est presque incorrigible, parcequ'elle a sa source dans le système qui, une fois établi, ne change point.

Autrefois il y avoit une industrie à Avignon: mais le gouvernement la vendit à la France. Ce peuple est païé aujourd'hui pour ne rien faire (*). C'est se faire un capital de la fainéantise, & réaliser jusques à l'oisiveté même.

Il n'y a aucun prix qui puisse païer l'industrie; ce n'est cependant pas précisément parce-

(*) La Compagnie des fermes royales donne tous les ans environ cent quatre-vingt mille livres aux Avignonois, afin qu'ils ne fabriquent ni Tabac ni Indiennes.

parcequ'elle est la source des richesses publiques : mais parcequ'elle établit l'esprit du travail, d'ordre, d'épargne & d'œconomie; & qu'elle bannit de la société tous les vices contraires.

Les Avignonois aujourd'hui n'ont rien à faire qu'à médire depuis le matin jusques au soir; & ils s'y occupent avec toute l'activité d'un peuple oisif.

Un étranger qui arrive à Avignon, n'a pas plutôt quitté ses bottes, qu'il fait tout ce qui se passe dans la ville; il en fait même plus; car chez les peuples désœuvrés la calomnie est tout près de la médisance.

C'est l'indigence qui établit ce vice. Il y a deux partis à Avignon, qui se font la guerre, *la misère & la pauvreté*. Comme ils se battent à armes égales, la guerre est éternelle. L'envie, la haine, l'antipathie, l'animosité, & tous les autres deffauts qui accompagnent l'indigence publique, tiennent la méchanceté en haleine.

Ici un repas cause une bataille, & une fête publique occasionne une guerre civile. Tous les citoïens sont alors sous les armes, parceque c'est leur reprocher le deffaut de moïens: & de ce reproche au désespoir il n'y a presque point d'intervale.

Un peuple qui n'a rien à faire donne ordinairement

dinairement à corps perdu dans la politique.

Le grand bureau d'adresse des intérêts des Princes, est ici chez un Lieutenant-Général des Armées du Roi de France, qui n'a jamais commandé. On raisonne chez lui à perte de vuë sur les affaires de l'Europe.

Le Général est sur-tout d'une pénétration prodigieuse ; il marche au-devant de la providence, & en matière de politique, il en fait plus que Dieu même.

Il peut vous dire, deux mois à l'avance, la conduite que tiendra un certain Commandant, & les moïens qu'il mettra en usage pour gagner une bataille décisive. Il est si précis là-dessus que, si vous voulez, il vous donnera un état des morts & des blessés, & vous remettra la liste des prisonniers. Il est si sûr de son fait que, si on vouloit l'en croire, on chanteroit le *Te Deum* d'avance.

Malgré cette préscience infailible, je lui aurois gagné tout son bien, pour peu que j'eusse eu du goût pour les gageures : car il vouloit me parier cent mille francs que le Roi de Prusse ne tiendrait pas deux campagnes : une pareille somme, qu'il seroit battu par-tout ; & une troisième, qu'à la fin de la guerre il rendroit la Silésie à la Maison d'Autriche : trois paris qui envoïent tout juste le Général politique à l'Hôpital.

En

En opposition de ce cabinet dont le génie est François, il y en a un autre Prussien, qui auroit pu me procurer aussi une grande fortune; car le politique qui dirige celui-ci, vouloit me parier dix mille écus, que le Roi de Prusse enleveroit une nouvelle Province à la Reine de Hongrie; trente mille livres, qu'il feroit le siège de Vienne; & une pareille somme, que le Prince Ferdinand chasseroit les François de toute l'Allemagne, &c. &c.

Tous ces misérables raisonnemens tirent leur source de la vanité de l'esprit humain, qui veut pénétrer les secrets du cœur, & en savoir plus sur la guerre que les Princes mêmes qui la font.

L E T T R E X I X.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Londres.

Ce peuple ressemble aux Asiatiques, par l'endroit même qui fait que les Européens ne leur ressemblent pas: je veux dire, par la clôture du sexe. Il est vrai qu'il n'y

a point de loi dans la Grande-Bretagne qui l'ordonne : mais les hommes en Angleterre sont si éloignés des femmes , que cela revient à-peu-près à la coutume des ferrails de l'Orient.

Je ne te dirai point exactement si les Anglois observent la loi de Mahomet ; & si dans cette partie de leurs mœurs , ils ressemblent aux Turcs : mais il est certain qu'ils traitent avec les femmes , comme si elles étoient d'une nature inférieure à la leur : ils les voient si peu , que ce n'est pas la peine d'appeller leur union une société.

Leur compagnie tient à si peu de chose , qu'un repas , ou le moindre amusement , a toujours la préférence sur elles. Les femmes peuvent bien quelquefois occuper leur cœur : mais rarement occupent-elles leur esprit.

Ils disent pour raison qu'elles ne sont pas assez amusantes : veux-tu que je te dise pourquoi ? c'est qu'eux-mêmes ne le sont pas assez. Les qualités des hommes sont un moule , où celles des femmes prennent leur forme.

Les Bretons n'ont pas le tems d'être aimables auprès de leurs femmes , l'ambition , la politique & la débauche leur ôtent un certain loisir , qui est nécessaire pour être ga-

lant

lant & poli ; & que leurs voisins , plus deœuvrés qu'eux , ont toujours.

Il faut des attentions , des soins & de l'empressement auprès des femmes d'un certain caractère ; il faut postuler leur cœur, le gagner, le mériter : tout cela forme une occupation suivie, qui gêne & qui inquiète des gens déjà inquiets par tempérament. On a plutôt fait de franchir tous ces obstacles, & d'avoir recours à la débauche qui n'a rien de difficile, où une femme est séduite d'avance, & dans laquelle on s'épargne jusques à la peine de demander. Cela s'appelle ici le bon sens de l'amour ; & il y a tant de bon sens aujourd'hui en Angleterre, qu'il a étouffé tous les agréments du cœur & de l'esprit.

L E T T R E X X.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

QUAND je fais réflexion à ce qui se passe dans les différens états d'Europe, je ne puis m'empêcher de croire que les nations se gouvernent d'elles-mêmes,

& qu'une fois le premier mouvement de l'administration donné, la république va toute seule.

Il y a ici sept cens membres d'une assemblée, qu'on appelle Par — l — nt, qui représente la nation composée de sept millions d'habitans; c'est-à-dire, que chacun de ses membres a cent mille sujets du Roi George, qui sont commis à ses soins, & sur lesquels il doit veiller. Il est à la tête de leurs affaires politiques, civiles & œconomiques; il les dirige, parle pour eux, ménage leurs intérêts, prévient les trop grands droits, & s'oppose à ce qu'ils ne soient accablés d'impôts; fixe la portion de leur contingent dans les taxes générales, & a soin qu'ils ne fournissent pas trop; les fait jouir des privilèges de la nation, & des nouveaux avantages qu'elle reçoit. Ce sont autant de petites républiques séparées, qui se balancent continuellement ensemble, & qui tâchent de ne pas se heurter l'une contre l'autre, afin que la grande, qui les comprend toutes, soit sans cesse en équilibre. C'est du moins l'institution de ce Par — l — nt, & la charge de chacun de ses membres.

Cependant un grand nombre de ceux-ci n'y entend rien; ils ne font au fait aucune de ces choses, & n'en ont pas même l'idée.

La

La faveur du Roi ou la brigue des peuples leur donne cette place. Presque tous l'achètent à raison de tant de mille livres sterling, par élection; c'est-à-dire que ce ne sont pas les hommes, mais les richesses qui deviennent membres de cette communauté.

Plusieurs, au sortir d'un repas où ils ont passé la nuit dans la débauche, ou d'un lieu de prostitution publique, se rendent sur les bancs de Westminster, où tandis qu'on délibère sur les affaires de la nation, ils sont ensevelis dans un profond sommeil. Que deviennent alors les intérêts des citoyens qu'ils représentent? Ils dorment avec eux. Cependant les affaires générales vont toujours, & malgré la mauvaise administration, & le délabrement des petites républiques, la grande subsiste.

Je ne vois pas la nécessité de ce corps immense; je crois que soixante & dix membres bien choisis gouverneroient aussi bien l'état, que sept cens; peut-être le gouverneroient-ils mieux; du moins éviteroit-on les longueurs inévitables dans les délibérations des nombreuses assemblées.

J'ai souvent fait attention à ceux qui gèrent les affaires de l'état dans cette assemblée, & j'ai trouvé que cela roule sur une vingtaine; à quoi bon donc les autres? C'est, dit-on,

dit-on, pour éviter le despotisme ; mais évite-t-on le despotisme, lorsque six cens quatre-vingt membres, en sommeillant, font de l'avis de vingt ? Au contraire, leur consentement assure la domination, & rend immuable l'usurpation de leur autorité.

L E T T R E X X I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

UN Savant de ce païs me disoit dernièrement, que les hommes depuis deux mille ans n'avoient point fait de progrès dans les connoissances, parcequ'ils s'étoient égarés dans la route. Il ajouta que les Anglois en avoient les premiers découvert le chemin, & qu'ils avoient sonné la cloche pour rassembler tous ceux de leur tems, & les mettre sur la voie.

Je ne suis pas embarrassé que les Anglois aient sonné la cloche ; car il ne faut pas être bien habile pour faire du bruit. La question est de savoir s'ils l'ont sonnée par le bon bout ; & si le tocsin Breton a mis les

les Européens sur le sentier qui conduit à la vérité.

J'ai lu les écrits de ces sonneurs de cloche, qu'on appelle ici, *Bacon, Boile, Newton*, & autres. J'ai vu en effet qu'ils ont pris une route nouvelle: mais encore une fois, la difficulté reste toujours, qui est de savoir si c'est la bonne.

Le préjugé général est pour eux; parcequ'en fait de chemin qui mène aux connoissances, les Européens trouvent toujours que le dernier est le meilleur.

Avant ces sonneurs de cloche, il y en avoit eu d'autres qui l'avoient sonnée: que fait-on si après ceux-ci d'autres ne la sonneront pas encore; & si, de cloche en cloche, on n'ira pas jusqu'à s'étourdir, au point de rentrer dans les mêmes ténèbres, d'où le premier tocfin avoit prétendu retirer?

Pour moi, qui envisage tout dans un point de vue moral, je trouve qu'une nation n'est savante que dans la proportion qu'elle devient sage. Peut-être, dans ce sens-là, la sonnerie d'Angleterre n'a-t-elle pas beaucoup avancé les arts. Du moins les docteurs de ce peuple prétendent-ils que le cœur des Anglois est plus corrompu aujourd'hui, qu'avant qu'ils eussent enfilé le sentier du savoir.

Mais si on accorde aux Anglois la préférence

rence à l'égard de certaines connoissances utiles à la navigation & au commerce, on conviendra en même tems qu'ils sont restés bien en arriere à l'égard de plusieurs autres.

Ceux qui apprécient tout en Europe, prétendent que cette nation a, dans les arts, pour plusieurs millions de justesse & d'exactitude : mais qu'elle n'a pas pour un demi-écu de goût.

Un second Breton, exempt des préjugés de sa nation, me disoit : „ Nous sommes
„ excellens pour les copies, mais nous sommes de très mauvais originaux. Presque
„ toutes les autres nations vont plus loin
„ que nous dans l'invention : mais nous les surpassons toutes dans l'imitation. Nous
„ sommes les premiers polisseurs de l'Europe : mais il nous faut des modèles ”.

Cette perfection dans l'imitation vient de la patience & de l'obstination de ce peuple. Ce n'est pas alors l'esprit qui dirige, c'est le corps. Une machine lourde & robuste s'acharne au travail, & par le tems & l'assiduité va plus loin que l'inventeur. On pourroit appeller ces gens-ci les ânes mécaniques des arts, les bêtes de somme des métiers.

L E T T R E X X I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

IL paroît ici un livre sur la guerre présente, que la nation en général goûte beaucoup; car il dit que la Grande-Bretagne ne devoit envoyer ni troupes ni argent en Allemagne. Ce livre a raison: en effet si l'Angleterre avoit pu se dispenser d'entrer dans les divisions du Nord, & qu'elle eût gardé chez elle ses finances & ses sujets, elle auroit eu bien plus d'avantage.

Il y a dans cette capitale des gens si profonds en fait de systèmes, qu'ils peuvent, dans leurs spéculations, se passer des premiers principes de la politique, & raisonner un volume entier, en tournant toujours sur le pivot de leurs idées.

En fait des intérêts des couronnes, il ne faut pas être un grand forcier pour deviner l'avantage qu'un peuple pouvoit avoir si, tandis que les autres s'écrasoient par des guerres dispendieuses, il n'eût fait lui-même aucun effort.

Cet

Cet observateur œconome dit fort élégamment ce que l'Angleterre auroit dû faire pour épargner ses troupes & son argent en abandonnant le païs de Hanover à ses propres forces, & l'Allemagne à ses révolutions : mais il ne parle point des inconvéniens qui feroient nés pour la Grande-Bretagne, en séparant ainsi ses intérêts des guerres du Nord : il est là-dessus d'un secret inviolable.

Rien n'est si aisé que de discourir sur un plan politique, lorsqu'on le détache des vues générales, & qu'on le rapporte à une certaine manière de penser qu'on se fait ; car tout est démonstratif dans la théorie de l'esprit, l'erreur elle-même a sa géométrie.

Cet auteur enfle un long raisonnement sur les moïens qu'il y auroit eu d'épargner le numéraire & le sang des sujets, & va toujours ensuite dans ses idées, sans regarder ni devant ni derrière lui. Il est si occupé de son plan qu'il ne s'en détourne point, pour observer que la France, l'Angleterre & la Maison d'Autriche, sont si étroitement liées d'intérêt par rapport au poids que l'une d'elles pourroit mettre dans la balance de l'Europe, que les batailles des unes deviennent nécessairement les batailles des autres. De manière que, si aujourd'hui la France de-
claroit

claroit la guerre aux enfers, il faudroit que la Grande-Bretagne s'alliât avec les démons contre elle, pour prévenir les avantages que cette couronne pouroit avoir dans cette guerre infernale, &c.

Ce livre d'observations a néanmoins une grande beauté, je veux dire qu'il censure le gouvernement; ce qui, en fait de livres de parti en Angleterre, passe toujours pour une perfection.

Cette brochure me rappelle une scène qui se passa ici, il y a quelques jours, en ma présence, dans une boutique, entre un Libraire & un Seigneur Anglois du parti opposé à celui de la Cour.

Ce dernier dit au marchand de lui faire voir quelque ouvrage bien écrit sur la politique présente. En voilà un, lui dit le Libraire, en lui offrant une brochure. Le Seigneur l'ouvrit, & après avoir jetté les yeux sur le titre, si donc, s'écria-t-il en le refermant précipitamment, cela ne vaut rien. J'ai lu ce livre & je le trouve détestable; car l'auteur veut prouver que nous avons un Ministre qui a des notions sur le gouvernement politique & civil.

Puisque celui-là n'est pas de votre goût, reprit le marchand, en voici un autre qui peut-être vous plaira. Le Lord le prit,

l'ouvrit comme le premier & le referma de même. Mauvais ouvrage encore, dit-il, celui qui l'a fait se déclare neutre au milieu des divisions qui nous agitent. L'auteur n'a pas même assez de génie pour être d'un parti, ce qui ne peut faire qu'un ouvrage froid; car en Angleterre, quand la passion ou l'emportement ne guide point la plume, il n'y a rien de si insipide à lire, qu'un ouvrage Anglois sur la politique. On diroit, ajouta-t-il, que nous avons besoin, pour avoir de l'esprit, que le démon de la cabale nous agite.

Puisque cela est ainsi, dit le Libraire, je fais ce qu'il vous faut: tenez, Milord, voilà un bon livre, car l'auteur dit tout net que notre gouvernement ne vaut rien; & même, afin que le public ne doute point de la perfection de son ouvrage, il ajoute que nos Ministres n'ont pas le sens commun.

Si cela est, dit le Seigneur Breton, je l'achète. Le livre doit être bon: il pourra même être excellent, pour peu que l'auteur ait eu le soin d'exagérer les faits, & qu'il en ait imposé aux lecteurs par des impostures, &c.

L E T T R E X X I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-fe, à Pékin.*

De Londres.

LES Ministres d'Etat en Angleterre ne sont pas si occupés que ceux de France, ils ont le tems de respirer. Le gouvernement même leur donne quelquefois le loisir de n'avoir rien à faire; ils pourroient être assidus aux spectacles, voir des femmes, & perdre trois ou quatre heures tous les jours dans les assemblées particulières, sans que l'administration publique en souffrit. S'ils n'avoient la maladie ordinaire des gens en place, je veux dire, de paroître occupés & accablés d'affaires, ils n'en auroient presque point.

Il est vrai qu'ils ont des bureaux, des secrétaires, des rôles & des copistes, comme ceux de Versailles: mais c'est pour la forme, & afin de remplir le *décorum* de leur charge; car sans tout cet attirail, ils ne se croiroient pas Ministres.

Pour paroître des hommes nécessaires à l'état, ils sont obligés de substituer des mi-

nucies de Cour aux fonctions les plus importantes du Ministère. Le Parlement les dispense de celles-ci & en fait son affaire.

Les Secrétaires d'Etat en Angleterre, ne sont, à proprement parler, que les premiers Commis de la Couronne; ou, pour me servir d'une expression qu'on emploie ici, les ames damnées de la Cour. Ils n'ordonnent rien en chef & sont en sous-commandement.

On pourroit comparer un Ministre de France à un Pacha de Constantinople; & un Secrétaire d'Etat d'Angleterre, à un Doge de Venise.

Le Monarque les nomme: mais comme cette nomination demande confirmation, & qu'il n'arrive pas toujours que les Ministres qui plaisent au Roi, soient agréables au peuple, ils sont souvent obligés d'abandonner leur poste. Aussi leur soin principal est-il de briguer les bonnes grâces de celui-ci: ce qui fait pour l'ordinaire des hommes dangereux; car un Ministre, qui mandie les suffrages d'une populace aveugle, qu'il méprise d'ailleurs, & cela tout exprès pour se maintenir dans sa place, a des desseins d'indépendance & vise à l'autorité absolue. Les Ministres en effet, ici comme ailleurs, sont attaqués de la maladie du despotisme. Ils ne sont pas plutôt en place qu'ils voudroient se

se rendre maîtres de la Cour, du Parlement
& du Peuple.

L E T T R E XXIV.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Avignon.

LA société générale d'Avignon est divisée en deux classes, l'épée & la robe.

Hier un homme de cette ville, avec qui j'avois lié quelque société en arrivant ici, me conduisit dans une compagnie de gens de la première espèce. La dame, chez qui nous allons, me dit-il en chemin, porte le nom de cette fameuse fontaine (*), tant chantée par un célèbre Poète Italien nommé Pétrarque. Nous ne fûmes pas plutôt entrés dans cette assemblée, que je crus être dans le lieu le plus respectable de la terre. De quelque côté que je tournasse mes regards, je ne vois que des objets de vénération.

Une

(*) Vacluse.

Une vingtaine de femmes, chargées d'années, de rubans & de rouge, composoient la moitié de cette société. Monsieur, dis-je à mon conducteur, après avoir considéré ces vieux personages; à ce que je vois, il fait bon être d'Avignon, car il me paroît qu'on y vit longtems. Comment! repris-je, voilà des femmes éternelles! sans doute que le déluge les a oubliées sur la terre? A ce que je vois, il n'est pas nécessaire d'aller dans la capitale d'Italie pour voir des antiquités, car on trouve ici les ouvrages des Romains.

Mais, changeons de matière, j'ai ouï dire que cette maison est en grande réputation parmi les étrangers. Comment, me dit-il, en grande réputation! je le crois bien, on en parle dans toutes les nations du monde. Ce n'est pas sans raison; car c'est le plus ancien tripot qu'il y ait aujourd'hui en Europe. Tous les autres ont péri par les ordonnances des Rois, ou par cet arrangement des causes secondes qui détruit les meilleurs établissemens: mais celui-ci a résisté à tout, ce qui a causé des coups du fort réitérés qui ont renversé de fond en comble les meilleures maisons de cette ville: car dans trente ans les révolutions du Lansquenet causent de grands ravages dans les familles.

Son

Son influence ne s'est pas bornée à Avignon. Elle s'est étendue dans le Roïaume voisin. Voilà, continua-t-il, en me faisant remarquer une grande table, l'autel de la Fortune, où la France a sacrifié bien souvent, où elle a presque toujours été condamnée à païer aux sacrificateurs les fraix de l'adoration.

Il me semble, lui dis-je en l'interrompant, que la dame du logis, qui porte un si beau nom, fait-là un vilain métier : que voulez-vous, reprit-il, il faut que chacun fasse le sien.

Monsieur, lui-dis-je, je vous prie de m'apprendre qui est cette dame que je vois autour de cette table à quadrille vis-à-vis de nous, qui a des mouches, des rubans & des rides ? C'est, me répondit-il, la Duchesse de Cr-il-on. Elle est bien vieille ! lui dis-je. Pas trop, reprit-il, elle n'a pas encore cent ans ; il faut aller au mois de Mai prochain pour qu'elle les ait accomplis. C'est ce que nous appellons ici l'âge viril des dames. En ce cas-là, lui dis-je, vous ne devez jamais les voir vieillir, car elles doivent toutes mourir dans l'âge viril.

Où est celle qui se trouve à la même table, vis-à-vis d'elle, qui ne paroît pas si décrépite. Oh ! pour celle-là, me dit-il,

elle est dans sa première jeunesse, car c'est tout au plus si elle a soixante ans.

Est-ce que vos Dames, repris-je, avant que d'être jeunes, n'ont point d'intrigues? Oh! que si, me répondit-il, sans cela elles ne pourroient point vieillir, la plupart mourroient alors en naissant.

Pourriez-vous me dire qui est cette dame ici devant nous qui a les yeux assez beaux? C'est la Vicomtesse de Te-s-n. Celle-ci ne pensoit plus à l'amour, lorsqu'un vieux Officier de la Gendarmerie, qui a choisi Avignon pour son hôtel des Invalides, l'en fit ressouvenir. Le vieillard aima, la dame résista, l'ancien gendarme insista & la vicomtesse succomba.

Qui est cette petite femme grasse & presque ronde qu'on laisse seule dans un coin de la salle? C'est, me répondit-il, la Princesse régnante, la sultane du palais. Elle a bien peu de cour, lui dis-je, pour une souveraine. En voici la raison, repliqua-t-il, c'est qu'il n'y a personne qui ne sente en soi-même un dédain marqué pour elle. Quand une femme, ajouta-t-il, a donné une fois dans une débauche outrée, dans quelque rang que la fortune l'élève après, l'indignation est toujours la même. Celle-ci s'est prostituée à tant de sujets, avant que d'être reine,

reine, que le trône lui-même n'a pu la garantir du mépris général.

Qui est, repris-je, cette grande dame déjà d'un certain âge, qui est près d'elle. C'est encore une autre sultane du palais, me répondit-il, mais celle-ci est du vieux ferrail, c'est-à-dire, du lit du dernier Prince. Son règne a duré longtems ainsi que sa débauche. Mais elle a donné aujourd'hui dans la dévotion; car à *Avignon*, après *Monseigneur le Vice-Légat*, c'est Dieu. Il n'y a qu'à ses amis particuliers qu'elle dit à l'oreille que ce n'est qu'une grimace.

Monsieur, je vous prie de m'apprendre si vos sultanes du vieux & du nouveau ferrail n'ont point de maris. Oh pour cela oui, elles en ont: sans quoi nos Vice-Légats n'en voudroient pas; car il faut qu'ici comme ailleurs l'adultere accompagne toujours la débauche. C'est le goût des grands Monarques de l'Europe, auquel les petits Princes ne manquent jamais de se conformer.



L E T T R E XXV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Londres.

Les Angloises sont plus belles que les Françoises : mais les Françoises sont plus jolies.

En France on ne peut pas quitter le sexe ; en Angleterre on en est d'abord embarrassé : c'est que la jolie femme a mille perspectives, au-lieu que la belle n'en a qu'une ; & les femmes doivent être sûres de ne pas plaire longtems aux hommes, lorsqu'elles n'ont qu'un côté à leur montrer, quelque beau qu'il soit.

En général le visage des Bretonnes n'a point d'expressions, presque tous les charmes sont ici à l'agonie ; on diroit que la beauté des Angloises est prête à rendre l'ame.

Une nature froide & sans action se borne aux besoins phisiques de la machine. Tu peux bien imaginer qu'avec cette nonchalance du cœur, il y a peu de passions vives.

Ce n'est pas que les dames en Angleterre ne se disputent l'empire de la beauté, & ne
veuil-

veuillent plaire aux hommes. Cet instinct dans le sexe est de tous les climats, & se trouve dans tous les païs.

En général les intrigues de galanterie sont fondées sur l'amour-propre : ici les deux sexes se voient par vanité, & s'aiment par ostentation ; le tout à l'insçu des sens & sans que l'amour en sache rien.

Au reste cette règle n'est pas sans exception. Les dames en Angleterre commencent à sentir le désagrément qu'il y a de n'être que belles, elles font tout ce qu'elles peuvent pour devenir jolies, & pour cela elles ont recours à l'art.

La plupart se donnent un tempérament, & font semblant d'avoir de la vivacité : mais il y a aussi loin de cette nature à la première, qu'il y a du midi au nord de l'Europe.

Je crois qu'il faudroit bien des choses pour rendre les Angloises aussi gaies & aussi enjouées que les Françoises. Pour y parvenir, il seroit peut-être nécessaire de détruire les mœurs & les manières. J'imagine même qu'il faudroit toucher au système du gouvernement ; car la politique dans la Grande-Bretagne influe sur tout.

L E T T R E X V I.

*Le Mandarin Cham-pi pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pekin.*

De Londres.

GEORGE III. occupe maintenant le trône de la Grande-Bretagne, il fut proclamé le même jour de la mort de son prédécesseur. Ce n'est point le fils de George II. c'est son petit-fils. Entre lui & le Roi mort, étoit un Prince décédé depuis quelques années, digne de régner par sa belle ame, dont George III. est le fils. Le Roi régnant est dans sa vingt-quatrième année, & d'une figure prévenante. Quoique dans un âge où tous les autres souverains d'Europe sont déjà vieux, il est encore jeune; la chasse, la table, & la débauche des femmes ne l'ont pas encore usé, c'est un Prince tout neuf.

Il a d'abord été au fait d'être Roi; les autres s'effaïent longtems: pour lui, il l'a été du premier coup. On ne s'apperson pas que George II. soit mort, les affaires vont, comme si la couronne étoit sur la même tête. Les conquêtes & les victoires

res continuent comme auparavant, & la nation achève l'ouvrage de sa grandeur.

On pense déjà à marier ce Monarque, il est sans contredit le meilleur parti de l'Europe; mais il n'est pas aisé de lui trouver une épouse, la religion rend la chose aussi difficile que l'alliance.

Les Anglois ne voudroient pas d'une Reine qui appartiendrait à une Maison si puissante, qu'elle pourroit augmenter le domaine de la couronne en Europe; car ils sont plus jaloux de la petitesse de leur état, qu'ils ne le sont de la grandeur de celui des autres. On diroit qu'ils ont calculé d'avance la longueur & la profondeur de leurs forces, & que l'isle de la Grande-Bretagne est tout juste la mesure de leur puissance.

Il n'y a eu d'autres changemens à la Cour, que ceux qui en étoient une suite. Ceux qui avoient fait assidûment leur cour au petit-fils de George II. se sont avancés, le Roi a acquitté les dettes du Prince de Galles.

L'Esclave favorite qui avoit de l'ascendant sur George II. a quitté la Cour à sa mort; elle s'est retirée dans sa maison, où elle vit sans faveur de toute sa fortune. En France, après l'enterrement du Roi, la maîtresse s'enterre dans une retraite, ou est

est exilée; en Angleterre, elle peut disposer d'elle-même comme il lui plaît.

L E T T R E X X V I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Londres.

Si on a besoin d'un pilote national à Paris, il est encore plus nécessaire à Londres; où la société est plus escarpée, & où les écueils sont plus cachés. J'allois faire mettre là-dessus un avis dans les papiers publics, lorsqu'en buvant le thé dernièrement au Caffé de Smirne près de la Cour, il s'en présenta un, tel que je le pouvois souhaiter.

C'est un Baronet d'une ancienne famille d'Angleterre, dévoué aux étrangers, & qui chérit tout ce qui vient de loin. Il ne fut pas plutôt que j'étois Chinois, qu'il fit la moitié du chemin pour arriver jusques à moi.

Ce gentilhomme a environ cinquante ans; sa taille est avantageuse & sa figure agréable. Il a de l'éclat dans le teint, ce qui fait qu'on ne voit point d'abord qu'il est usé.

usé. Il a passé la plus grande partie de sa vie à lire & à étudier le cœur humain, qu'il appelle l'énigme de la nature.

Dès sa jeunesse, il voïagea dans la plupart des Cours des Princes Chrétiens, & parcourut une grande partie de l'Asie & de l'Amérique. Il n'est gueres de gouvernement en Europe dont il ne connoisse la constitution, & peu de loix dont il n'entende l'esprit.

Il m'a dit qu'il s'étoit appliqué, pendant longtems, aux sciences spéculatives; mais qu'il s'en étoit dégouté, par la conviction où il étoit parvenu qu'elles ne servent qu'à agiter l'ame sans la satisfaire.

Il ne veut point sur-tout entendre parler des mathématiques. La raison de cette antipathie vient de ce que, s'étant appliqué pendant trente ans à cette science, une courbe qu'il ne put définir, a manqué de lui faire tourner l'esprit.

Son étude principale aujourd'hui, est celle de l'histoire de sa nation, & sur-tout celle de la ville de Londres, qu'il possède parfaitement. Il est si savant dans cette branche du savoir, que sa mémoire lui retrace sans peine toutes les anecdotes galantes de la Cour & de la Ville. Depuis la fin du règne de George I. jusques au commencement de George III. inclusivement, il peut dire
dans

dans quel tems une certaine Milédi, qui avoit la réputation d'avoir de la vertu, fit un éclat qui la déshonora dans le monde : & dans quel autre une jeune Miss, qui passoit pour une Agnès en se mariant, donna des preuves parlantes à son époux, qu'elle n'étoit pas novice en amour.

Il s'exprime avec précision, & en termes qui rendent parfaitement ses idées. Il a de l'imagination, de l'esprit & encore plus de bon sens : mais avec cela, un certain je-ne-sais-quoi de singulier & de bizarre dans le caractère. Il est attaqué de cette indisposition qui, dit-on, tire ici sa source du climat. Il m'a avoué, depuis notre connoissance, qu'il avoit souvent voulu se tuer : mais qu'étant prêt d'exécuter son dessein, il avoit trouvé, toutes réflexions faites, que vivre ou mourir étoit une chose si indifférente par elle même, qu'il ne valoit pas la peine qu'on prît celle de se défaire. Quand à présent la maladie de se pendre le prend, il monte à cheval & va galoper deux ou trois heures à *Hyde-park*. Mais il a nouvellement découvert un second moyen qui, à ce qu'il dit, est encore meilleur : c'est de boire deux bouteilles de Pontac. Comme ce remède, jusques ici, lui a réu si parfaitement, il l'appelle le *spécifique Anglois pour guérir de la corde*.

Il n'est pas tout-à-fait athée, il croit presque à une providence. Il soutient qu'il n'est pas absolument impossible qu'il y ait un Dieu, mais il n'est pas entièrement d'accord avec lui-même là-dessus.

Il prétend prouver géométriquement que les religions ont été inventées pour le maintien de l'ordre politique & civil, & qu'elles sont la source de toutes les vertus, quoiqu'elles ne contiennent point de vertus. Aussi dit-il qu'un athée en religion est un homme abominable qu'il faut bannir de la société, & soutient qu'on doit croire à un dogme quel qu'il soit.

Comme il fait une infinité de choses, qu'il a beaucoup vu & beaucoup lu, ses amis l'ont souvent voulu engager à se faire membre du Parlement: mais il a toujours répondu qu'il ne vouloit pas être d'un corps, où l'art de parler est plus fort que la raison, & où l'éloquence l'emporte presque toujours sur la vérité. Il ajoute qu'un *Orateur* qui a un beau port, de belles dents, & qui joint à cela une voix sonore, peut ramener tout le Parlement d'Angleterre à son opinion, & se rendre maître de la Chambre basse.

Il a été enclin dans sa jeunesse à la débauche, & n'a pas voulu s'en corriger dans un âge avancé, par principe de santé. Il

croit qu'une sobriété trop rigide est un poison lent qui mine la constitution, & qu'un peu de désordre est un antidote, pour empêcher le dégoût de la vie, dont l'uniformité rend le poids insupportable. C'est pourquoi il va une fois la semaine à *Covent-garden* (*), & s'enivre régulièrement deux fois le mois à *Bedford-Arms*: il appelle cela remonter la machine.

Dégagé de tous les soins & de tous les embarras de la vie, il n'a d'autre affaire que celle de se tenir gai & enjoué. On ne lui connoit ni procès, ni femmes, ni enfans. Il n'a jamais voulu se marier, non point par aversion pour le sexe, mais parcequ'une femme éternelle, comme il s'exprime, est fière & hautaine, & rend par-là le mariage insupportable.

Il jouit de quatre mille livres sterling de rente, & en auroit six mille si, après la mort de son père, il ne lui avoit pris fantaisie d'aller mesurer la grande pyramide d'Egipte. Il me parle souvent de cette disgrâce, qui lui a enlevé le tiers de sa fortune; & dit à ce sujet que, sans un certain Roi d'Egipte qui vivoit il y a plus de deux mille ans, il auroit six chevaux dans son

(*) Quartier où sont les maisons de prostitution.

écume au vin de trois ; quatre domestiques
davantage qu'il n'a ; & qu'il boiroit deux
bouteilles de vin clair et de plus à ses repas,
que ses facultés ne lui permettent aujour-
d'hui d'en boire. *ui 1*

L E T T R E XXVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Londres.

ON voit ici une forte d'hommes, qu'on
appelle Am-b--rs. Ces gens, qui
sont chargés des intérêts des couronnes,
sont si désœuvrés, qu'on diroit qu'ils n'ont
d'autre affaire, que celle de n'avoir rien à
faire.

Si on va le matin prendre l'air à *Hyde-Park*, on est sûr de les y rencontrer à che-
val ; si on marche à midi dans les rues de
Londres, on les y trouve à pied : on ne sau-
roit faire deux pas sans leur passer sur le
corps. Ils sont tous les jours régulièrement
dans *St. James's Park*, depuis deux heures
après midi, jusques à quatre. Ce sont les
premiers objets qui se présentent à *Ranelagh*

& à *Vauxhall*. Ils président aux *les Front-Boxes* des deux théâtres de *Drury-lane* & de *Covent-garden*, & font des parrains de l'Opéra Italien de *Hay-market*. Aucun concert public ne se fait sans eux, il ne se tient aucune assemblée où ils n'assistent : ils sont enfin par-tout, excepté dans leurs cabinets. Je ne les connois point personnellement, & je n'aurois jamais deviné ce qu'ils sont, si on ne me l'avoit dit.

Il en est parmi eux qui sont éternels ; ils arriverent ici après le déluge, & ils ne s'en iront qu'à la fin du monde. Des Ministres aussi anciens dans une Cour doivent être bien au fait de sa politique : aussi ils en savent tous les aboutissans ; car il n'y a point de femmes de qualité dont ils ne connoissent les intrigues, & de filles de joie dont ils ne puissent nommer les amans. Ces grands politiques seroient en état de faire un *Mer-cure* galant.

On m'en a montré un qui est toujours hérissé. On diroit que son esprit est pris aux cheveux. On le voit pensif & rêveur comme s'il étoit chargé du détail de l'Europe. Il assiste aux spectacles ministralement. Ceux qui le voient de près prétendent qu'il a des connoissances & du savoir : mais à quoi bon sa capacité ? quand on n'a d'autre affaire

dans une Cour, que celle d'y régler des sub-
sides : c'est-à-dire, de recevoir & d'envoier
de l'argent, on n'a pas besoin de génie, il
suffit d'avoir des mains.

On m'a assuré qu'il y en a parmi eux qui
ont des lumières & de l'entendement, je ne
t'en dirai rien : mais ce dont je puis t'assu-
rer, c'est qu'il y a parmi eux de fots per-
sonnages. J'en vois un sur-tout dans les en-
droits publics, qui a l'air indécent, je ne
connois point de visage plus malhonnête.

On m'en a fait remarquer un, arrivé de
la Guadeloupe, país d'où vient le sucre,
qui enchérit sur tous les autres par sa dif-
formité. C'est une espèce de singe-homme.
Il n'y a que des Sauvages de l'Amérique qui
puissent envoier en Europe de telles figures.

Il me semble que les Princes Chrétiens
ne sont pas assez scrupuleux sur le choix de
ceux qui doivent les représenter dans les
Cours étrangères. C'est en quelque manie-
re avilir les couronnes, que de confier leurs
intérêts à des hommes qui ne ressemblent en
rien à ceux qui les portent. On dit que
ce n'est qu'une copie, mais cette copie doit
avoir quelque rapport avec l'original.

L E T T R E XXIX.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Avignon.

Tu as vu dans ma précédente ma première introduction chez la noblesse d'Avignon. Nous nous rendîmes le lendemain dans la même assemblée, où nous trouvâmes à-peu-près la même compagnie.

Monsieur, dis-je à mon conducteur; je vous prie de m'apprendre qui est ce vieillard poudré & musqué, qui fait l'agréable avec cette jeune Dame placée devant nous? C'est un de nos Marquis, me répondit-il, qui porte le titre & le nom d'une terre qu'il n'a plus. Il est vieux comme le monde & usé comme le tems. Les plaisans d'Avignon disent par ironie qu'il nâquit du tems de Jean XXII. & qu'il vit bâtir le Palais Papal; avec cela il est toujours à flairer le jupon de quelque femme. Il passe tous les matins deux heures à sa toilette pour réparer les injures de l'âge; & il se pare comme une vieille femme. Mais toutes les précautions montrent la corde; ses rides contre-

disent son parrain, & le font passer pour un imposteur.

Dites-moi qui est ce grand personnage un peu touté, qui domine sur tous les autres, & qui a une perruque en bourse, quoiqu'à son âge on ne devroit plus en porter ?

C'est, me répondit-il, un gentil-homme Consul. La manie de celui-ci est le Chape-ron ; & il n'est pas plutôt sorti de cette charge, qu'il voudroit y rentrer. Apparemment qu'il y trouve son compte. Si cet homme avoit vécu du tems des Romains, il n'auroit pas aspiré à devenir César ; il n'eut intrigué dans la république que pour le Consulat. Il passe ici pour un grand calculateur ; on lui donne même des notions sur la géométrie & sur quelques autres sciences. Je l'ai tâté deux ou trois fois sur ces matières, je lui trouve un esprit trop problématique : au-reste sa famille est très ancienne ; car elle datte du tems de Moïse (*).

Je voudrois savoir, repris-je, qui est ce gentilhomme, qui porte une figure très commune, & une marque de distinction à sa boutonnière ? C'est un Chevalier de Malthe de quelque part des environs de cette ville. Il a l'air bien impertinent, lui dis-je : & il en

(*) Maison Juive.

a bien le jeu aussi, reprit-il. C'est le mortel le plus insipide, & en même tems l'animal le plus arrogant qui soit dans la nature. Il est à charge à tout le monde dans cette ville par sa fierté & son insuffisance. On doit lui voler tout son bien au jeu dans une nuit ; c'est le seul moïen qu'on a imaginé pour le forcer à quitter Avignon.

Pouvez-vous me dire qui sont ces deux Cavaliers, en face de nous, qui prennent un air badin avec tout le monde & plaisantent sans cesse ? Ce sont les Messieurs Fourb-n deux frères ; voici en gros leur caractère. L'un est un ivrogne & l'autre un fat. Et qui est ce grand vieillard, repris-je, qui fait semblant de n'être pas âgé, en badinant & folâtrant avec eux comme un jeune homme ? A son air je le soupçonerois le troisième frère. Vos soupçons sont justes, ajouta-t-il, mais c'est assurément l'ainé, car c'est le père des deux autres.

Qui est ce jeune homme qu'on voit à cette table à quadrille, qui a le regard indécis & les mains tremblantes ? On diroit qu'il vient de la forêt voisine, & qu'il y a fait un mauvais coup. C'est le Marquis de For-t-a de Provence : mauvaise compagnie. On l'accuse d'avoir assassiné un homme dans sa ville, c'est pourquoi il s'est retiré dans cel-

le-ci. L'affaire est pendante au Parlement d'Aix : mais, qu'il perde ou qu'il gagne son procès, cela revient au même pour sa réputation ; car tout le monde lui rend la justice de croire que, s'il ne l'a pas assassiné, il est capable de le faire. Son métier est d'être joueur, & il coupe joliment une bourse.

Monsieur, insistai-je, qui est ce petit homme à deux pas de nous, qui a l'air si empesé ? On le nomme, me dit-il, le Vicomte. C'est un petit maître d'une ancienne édition qui n'a jamais été corrigée ; car l'ouvrage de sa personne est rempli de défauts. Il étoit autrefois très impertinent, mais depuis qu'une femme l'a battu, il est devenu fort humble.

Qui est ce grand jeune homme qui lui parle maintenant, qui fait le beau garçon & qui se mire continuellement dans sa figure ? C'est le petit-neveu de notre Arch-Il joue l'esprit, affecte les sentimens, fait le beau diseur, parle exprès pour se faire écouter, choisit ses mots, ses expressions, & accompagne le tout d'un certain je-ne-fais-quoi de singulier dans sa figure & ses manières, qui semble fait pour achever de le rendre ridicule.

Qui est ce Chevalier de St. Louis qui est à côté de lui ? C'est son oncle, me répon-

dit-on : homme caustique , mordant , qui médit depuis qu'il est levé jusques à ce qu'il soit couché. Ce gentilhomme peut seul dif-famer une société entière , & perdre de réputation toute une ville ; d'ailleurs cependant honnête homme , quoiqu'un peu fripon au jeu.

Je suis curieux de savoir , continuai-je , qui est ce petit homme replet , qu'on voit dans tous les endroits de cette salle , qui se foure par-tout & qui parle à tout le monde ? C'est le Marquis de Mont-p-s-t , une espèce d'aventurier , qui s'est établi dans cette ville pour faire valoir ses heureux talens pour l'industrie. La plupart des gens de qualité empruntent , font des dettes , s'intriguent au jeu ou avec les femmes : mais celui-ci négocie en procès. Son industrie est la chicane. Il achète de mauvaises causes , qu'il rend bonnes à force de solliciter & d'importuner les juges. Homme alerte , laborieux , infatigable , il monte à cheval & galope à Rome ou à Paris , comme un autre iroit ici à la promenade. La plupart des hommes sont déplacés , la vocation de ce gentilhomme étoit d'être postillon.

Je ne vous ferai plus qu'une question , dis-je à mon conducteur , car je crains de me rendre importun. Qui est ce petit Che-

valier, à cheveux gris, qui est auprès de nous, qui furéte par-tout avec les yeux, & qui a le visage d'une chauve-fouris? C'est, me répondit-il, un petit avorton de Malthe, que la Religion a oublié ici, parcequ'il n'a pas de quoi faire honneur à la Religion. Il est vain, orgueilleux, pauvre & ignorant; en un mot c'est un véritable gentilhomme d'Avignon.

LETTRE XXX.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-toe-na, à Pékin.*

De Londres.

IL y a dans cette grande ville deux fortes de nations, les peuples qui habitent ce qu'on appelle la cité, & ceux qui résident dans le quartier de la Cour; les mœurs des uns sont précisément les antipodes de celles des autres; on peut regarder la division qui sépare ces deux peuples, comme une vaste mer qui met une différence immense entre eux.

On diroit que l'Anglois, qui est né aux environs de *Lombard-street*, est d'une espèce

différente de celui qui vit aux environs de *St. James's Square*. Quand celui-ci veut se divertir & montrer le ridicule d'un *not* personnage, il met sur le théâtre *the Citizen* (*), le Citoïen.

En effet tout est différent en lui, la manière de parler, de s'exprimer, de s'habiller, de satisfaire ses goûts, ses desirs & ses appétits. L'Anglois de la cité est grossier, stupide, sans imagination, s'exprimant mal dans la société ordinaire, n'ayant dans la tête que des calculs d'argent. Au contraire le Breton né près du parc, parle joliment, s'exprime avec aisance, & a des réparties; il dédaigne les richesses, qu'il prodigue continuellement, ce qui fait qu'il méprise l'habitant de la cité, qui ne pense & ne respire que profit & gain. Mais celui-ci lui rend bien le change, lorsqu'il vient le trouver à la bourse, pour avoir par son moyen de quoi fournir à ses dissipations. Le citoïen fier & enflé de ses lettres de change, & de son argent, le regarde avec dédain, & ne lui répond que par monosyllabes; il n'a presque point le tems de lui parler. Le courtisan, qui a besoin de lui, s'habille de même dans ce moment, & affecte son ton & ses allures.

(*) Comédie qui porte ce nom.

L'argent qui au Caffé de *Smirna* détruit le niveau, le rétablit au Caffé de *Tom's*. Tous ceux qui sont dans l'enclos de ce quartier, y sont à l'unisson pendant que la bourse dure, & que les affaires se font; ce n'est que deux heures après, que chacun rentre dans son caractère. L'habitant de *St. James*, en repassant *Temple-bar*, reprend son air de Cour, qu'il y avoit laissé. comme en dépôt en entrant dans la cité; & le marchand, en laissant les calculs & les agens de change, redevient gauche, grossier, & maussade.

L E T T R E X X X I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

On ne peut gueres marcher dans les rues de Londres, sans être battu, ni aller en carosse, sans être rompu. Si l'on est à pied, l'on est balloté; si l'on est en voiture, on est cahoté. Je préfère le balottage au cahotage, je me mêle dans la foule & soutiens le combat.

Mon banquier, qui demeure à trois

milles de mon logement, ne me compte jamais de l'argent qu'à mon corps défendant; j'allai dernièrement chez lui, pour recevoir cinquante guinées, & je reçus avant que d'y arriver, autant de coups de poing. Je serois peut-être traité avec plus de ménagement, si on savoit que je suis Chinois; mais j'ai le malheur, malgré mes petits yeux, de passer pour François, & en cette qualité, je suis étrillé d'importance. Il est triste pour un Asiatique d'être la victime de la haine de deux nations Européennes.

Dans les autres états d'Europe, il n'y a que les soldats qui donnent des batailles; ici tout le monde se bat, & fait la guerre. Hier, comme je passois dans une rue qu'on appelle *le Strand*, un gros Anglois, en passant auprès de moi, me donna un grand coup de poing qui me fit pirouetter plusieurs minutes, en m'appellant *French Dog*. Je lui en aurois volontiers fait mon reçu, à condition d'en être quitte pour le premier; mais comme l'étourdissement où j'étois, ne me permit pas de me retirer, il m'en donna un second, en me disant, *Get out of my way, you dirty fellow*.

Il est malheureux pour l'Europe entière que les deux nations aient conçu tant d'antipathie l'une pour l'autre, car je vois ici

tous les jours des *Allemands*, des *Italiens*, des *Portugais*, & des *Espagnols* qui étant pris pour *François*, ne sont pas traités avec plus de ménagement que moi qui suis Chinois.

Il est vrai que si je me plains du mauvais traitement que je reçois, on me propose aussitôt le duel national, qui est un combat particulier personnel; mais j'aime mieux recevoir deux ou trois coups de poing que cent, & avoir une épaule ou un bras démis, qu'un œil poché, ou le visage en compote.

L E T T R E X X X I I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

J'AVOIS vu des Anglois en France, & j'en vois à Londres. Ce ne sont ni les mêmes génies, ni les mêmes hommes. Le changement est si grand que l'on diroit que l'espèce est différente. A Paris ils ont de la douceur & de la politesse, & une certaine liaison dans le caractère qui les rend

sociables. A Londres, ils sont sombres, noirs, taciturnes, & presque intraitables. Les qualités aimables les abandonnent en débarquant ici. Ils redeviennent Anglois depuis la tête jusques aux pieds.

Quoique le trajet de mer qui sépare les deux nations ne soit que de quatre heures, les naturalistes comptent six mille lieues de la gaîté de Calais à celle de Douvres. La différence de caractère n'est pas plus grande entre les deux peuples qui habitent les deux Poles opposés.

Je ne puis croire que cela vienne du climat : une si petite différence ne sauroit produire un si grand effet. Le Physique n'a ces fortes d'influences qu'à un certain éloignement de degrés, & les Astronomes ne mettent presque aucune différence du soleil de France à celui d'Angleterre. Il est vrai que les Anglois se pendent, & que les François ne se pendent point; mais ce n'est pas l'air qui fait que les Bretons s'étranglent ou se noient. Je crois que ce contraste tire sa cause du système politique.

La société & la politesse sont une suite du gouvernement absolu. Le despotisme en France s'étend dans toutes les classes. Chaque sujet, qui est supérieur en rang & en richesses, est une espèce de Roi pour celui qui

qui lui est inférieur : celui-ci devient son esclave naturel : de-là viennent en général les considérations, les égards, les distinctions & toutes les manieres soumises & complaisantes.

On peut regarder la France comme une société de courtisans, qui à certains égards sont monarques, & à d'autres sujets. Cet enchaînement de despotisme, qui s'étend depuis le plus petit sujet de la Monarchie jusques au plus grand, forme cette politesse qui est si naturelle aux François; car les courtisans sont par-tout flatteurs & prévenans.

Quand la constitution Romaine fut dans sa vigueur, le peuple Romain, franc & sincere, ne connoissoit point ces égards étudiés. Lorsque les Empereurs les eurent assujettis, ils furent polis, doux, affables & trompeurs.

Les Bretons, libres & indépendans, n'ont pas besoin de cette gaîté Françoisse. Leur système politique les en dispense. L'institution met toutes les classes à l'aise. Chaque Anglois peut être de l'humeur qu'il veut sans prendre garde à celle des autres.

L E T T R E X X X I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Catao-yu-se à Pékin.*

De Londres.

DEPUIS la mort du Roi, toutes les idées sont ici pacifiques. On parle déjà de congrès, d'indemnisation, de suspension d'armes. Il semble que tous les systèmes de guerre soient descendus dans le tombeau avec le Monarque. Tel est le sort des Européens, que leur destinée tient presque toujours à la vie d'un seul homme. Si George II. régnoit, la guerre continueroit; mais parceque George III. occupe le trône, la paix se fera. Et ce n'est pas une des moindres raisons pour un souverain de mettre fin aux batailles, que son prédécesseur les ait commencées. Un Monarque croiroit n'être point Roi, s'il suivoit les anciens plans: il s'imagineroit qu'on croiroit dans le monde que son prédécesseur vit encore & qu'il n'est qu'une ombre régnante. Afin que le public n'ait pas cette opinion de lui, il faut abimer les anciens systèmes qui ont coûté tant de sang, & en établir de

nouveaux qui, ne s'accordant pas avec les premiers, ne sont pas moins préjudiciables à la nation, que ceux qui pourroient auparavant lui être le plus nuisibles.

Je ne dis pas que l'état de guerre soit préférable à celui de paix ; mais seulement qu'il y a des cas particuliers, où un Gouvernement, aiant fait une grande avance de richesses & de sujets, est dans la nécessité de consommer l'ouvrage des sièges & des batailles ; sans quoi le traité de paix lui fait perdre tout le fruit de ses victoires.

Ce que je t'en dis ici ne porte pas précisément sur l'Angleterre. Pour savoir si la paix lui sera plus utile que désavantageuse, il faudroit connoître à fonds ses ressources, avoir mesuré ses finances, combiné l'état de ses forces de terre & de mer : savoir si les taxes qu'elle seroit obligée de mettre sur ses sujets pour subvenir aux dépenses extraordinaires de guerre, ne lui seroient pas plus préjudiciables que l'avantage qu'elle pourroit retirer de dix victoires : & sur tout ne point s'en rapporter au peuple, dont les idées là-dessus portent toujours à faux ; parceque chacun se forme des préjugés relatifs à ses intérêts particuliers.

L E T T R E X X X I V .

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Avignon.

LE même homme, qui m'avoit introduit dans l'assemblée des nobles d'Avignon, me présenta deux jours après dans celle des gens de robe. On ne nous eut pas plutôt annoncés, que le maître du logis se leva de sa place, vint nous recevoir à la porte de l'appartement, me présenta à la compagnie; & après m'avoir fait beaucoup de civilités, nous fit asseoir dans un endroit fort commode. Voilà un homme bien poli, dis-je à mon conducteur: il est encore plus aimable, ajouta-t-il. Si vous faisiez quelque séjour à Avignon, vous seriez enchanté de le voir. Il a le ton de la bonne compagnie, le caractère liant, l'air aisé, & les manières engageantes: mais ce n'est-là, pour m'exprimer ainsi, que le mécanique de son mérite. Il a du génie & du savoir: outre qu'il est habile avocat, grand jurisconsulte, il parle de tout avec beaucoup

de justesse, d'esprit & de pénétration. Il joint aux qualites de bon citoïen, celle d'homme fort sociable. Il fait très bien les honneurs de cette ville; car, outre une nombreuse compagnie qu'il rassemble chez lui deux fois la semaine, si quelque Prince ou quelque Grand de l'Europe fait quelque séjour à Avignon, il lui donne des fêtes, où l'on n'admire pas moins son bon goût que sa magnificence.

Voilà le portrait que mon conducteur me fit de cet Avignonois; & en effet je démêlai dans ses traits la vérité du tableau: car il y a des phisionomies parlantes.

On nous proposa de jouer; mais je préférâi de m'entretenir avec mon compagnon.

Après que les parties furent établies, & que chacun fut rangé autour des tables; Monsieur, lui dis-je, vous voïez que je suis ici comme un homme tombé des nuës. Voudriez-vous avoir la bonté de m'initier dans ce monde nouveau. Je le veux bien, me répondit-il poliment, & je le puis d'autant mieux, que (passez-moi l'expression) je suis Franc-Maçon de cette assemblée; j'ai le secret de l'ordre. Vous n'avez donc qu'à parler, & me déclarer par qui vous voulez que je commence.

^{car} Je vous prie de me dire qui est cette jeu-

ne dame, assise autour de cette table vis-à-vis de nous, qui a les traits réguliers, la physionomie aimable, avec d'assez beaux yeux ? C'est, me répondit-il, une étrangère, née en Provence, qui a épousé ce petit homme qu'on remarque derrière elle.

Faite comme elle est, repris-je, elle doit avoir bien des adorateurs ? Elle n'en manqueroit pas, me dit-il, mais elle n'en veut point. Il lui a pris fantaisie d'aimer son mari ; chose qui n'est pas ordinaire à Avignon, où l'on ne se marie point pour cela : & c'est, peut-être, parceque cela n'est pas commun, qu'elle l'aime ; car les femmes se décident toujours pour les choses rares.

Qui est cette autre jeune femme qui est auprès d'elle, repris-je, qui a le visage long, les yeux noirs, qui affecte un air enfantin & qui avec cela a je-ne-sais-quoi de languissant ? C'est encore une femme qui est pour les choses rares. Elle aime son mari ou du moins fait semblant de l'aimer : il est vrai que personne ne l'en empêche, car c'est une grimacière que la plupart des hommes trouvent ridicule.

Qui est cette troisième que nous voyons ici à notre droite, qui a le visage rond, le teint beau & la bouche laide ? Est-ce encore une curieuse en raretés ? Non, non,

reprit, il précipitamment ; la chose la moins rare que celle-ci trouve dans sa maison, c'est son mari ; aussi lui préfère-t-elle un amant.

Je meurs d'envie, lui dis-je, de savoir qui est cette femme surannée, qui fait les yeux doux à ce vieillard, que je vois à deux tables de nous, en perruque à bourse & déguisé en jeune homme ? Ils se font des grimaces si risibles, que je ne fais comment ceux qui sont avec eux peuvent garder contenance. C'est, me repartit-il, une veuve avec un vieux garçon, qui s'aiment jusqu'à en être ridicules. On les dit mariés ensemble, en tout cas, s'ils ne le sont pas, ils vivent comme s'ils l'étoient.

Dites-moi qui est cette grande femme qui a le teint forcé, l'air hommace & le propos libre & dégagé ? Il me semble qu'elle fait semblant de ne plus aimer un jeune homme d'une assez jolie figure, qui joue avec elle & qu'elle agace toujours. Vous avez raison, me répondit-il ; elle fait semblant : mais en fait d'intrigue d'amour, quand tout le monde s'apperçoit qu'une femme fait semblant de ne pas aimer un homme, c'est une preuve certaine qu'elle l'aime.

Je voudrois savoir qui est cette femme mince & longue qui a une taille décharnée

qui ne finit point, & dont la tête ressemble à un point placé sur un i ? C'est, me dit-il, une femme à sentimens. En effet on lui trouve ici de la délicatesse ; car elle n'a eu que cinq ou six amans dans sa vie, & à la fin elle s'est bornée à un blondin fade & insipide, avec qui elle vit assez indifféremment ; mais comme il faut que la galanterie s'occupe à quelque chose, ils font ensemble de la tapisserie à l'aiguille. Leur amour en est aujourd'hui à la douzième chaise.

Faites-moi la grace de me dire, qui est cette brune qui a le visage long, les yeux noirs, les dents belles & la bouche jolie, qui nous regarde presque toujours ? C'est, me répondit-il, une femme sans mœurs. Lorsqu'elle étoit fille, elle étoit au premier venu : aujourd'hui qu'elle est femme, elle est au dernier. Tout lui est bon ; elle donne dans l'église, l'épée & la robe, sans négliger cependant le tiers-état. Elle s'attache sur-tout à la finance. Si comme cette Princesse d'Egypte elle eût exigé une pierre de chacun de ses amans, elle pourroit élever aujourd'hui une pyramide qui iroit jusques au septième ciel.

Qui est cette jeune personne, qu'on remarque assise derrière elle, & qui est assez jolie ? C'est sa sœur, demoiselle à marier,

& qui a autant de goût qu'elle pour la robe : mais qui , en attendant , s'amuse avec l'épée. Celui qui épousera cette fille , se mariera avec une femme.

D'où vient , lui dis-je , reçoit-on ici ces sortes de créatures ? Que voulez-vous , répartit-il ? S'il falloit scruter la conduite de toutes les femmes , & ne recevoir que celles qui ont de la vertu , il faudroit mettre la clef sous la porte de cette assemblée.

Monsieur , lui demandai-je en cet endroit , qui sont tous ces hommes qu'on voit debout & assis dans cette assemblée ? Ils sont pour la plûpart habillés de noir. Ce sont , me répondit-il , des avocats. En voilà beaucoup ! repris-je ; & il faut que vous aïez bien des procès , pour occuper tant de gens de loix. Nous en avons peut-être moins qu'ailleurs ; car nous sommes trop pauvres ici pour corrompre les juges & acheter des sentences ; aussi n'est-ce qu'un titre qu'on se donne pour percer tout-d'un-coup au second rang. La plûpart de ces avocats que vous voyez , ne vous donneroient pas un bon conseil pour l'empire du monde : & plusieurs d'entre eux ignorent certainement qu'il y ait un code de loix , & que Justinien ait jamais existé. Quand un roturier veut un peu se dégrasser de son ori-

gine, il prend des grades & se fait avocat honoraire : ce qui lui donne le pas directement après la noblesse. Il y a un prix fait pour cela : on dépense cent écus. Cela n'est pas cher, lui dis-je : il est impossible d'être un sot à meilleur marché. Je ne suis embarrassé que de leur insuffisance ; car des gens qui, pour de l'argent, achètent le savoir de leur état, doivent être de grands ignorans. Eux ignorans ! reprit-il : ce sont les plus habiles gens du monde. Ils savent tout : parlez-leur économie d'état, système de finances, gouvernement, ministère, administration, & vous verrez comme ils traiteront toutes ces matières. La politique est sur-tout leur fort, c'est-là où ils brillent le plus & où ils extravaguent davantage.



L E T T R E X X X V .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Cotao-yu-se, à Pékin.*

De Londres.

A PARIS il y a plus de théâtres & de pièces qu'à Londres: mais à Londres il y a plus de scènes & d'acteurs qu'à Paris.

Dans les autres païs de l'Europe, on représente les vices en gros, ici on les joue en détail: on dépèce, pour ainsi dire, le cœur humain.

Les faiseurs de pièces représentent la nature dans toutes ses formes, même les plus difformes.

Les intrigues des cachots, les horreurs des prisons, les entretiens brutaux des cabarets, les propos indécents des mauvais lieux entrent dans le plan de ce théâtre.

Le plus souvent les personnages sont des voleurs de grand chemin, des gueux, des pauvres, des mendiants, des taverniers &c.

On dit ici pour raison que la scène est le miroir de la vie humaine: mais faut-il pour cela en défigurer la glace? Un malade dans

sa garde-robe, un lépreux qui expose ses plaies, un ivrogne qui vomit, une femme de mauvaise vie qui affecte des postures indécentes, sont aussi des tabl. aux de la vie humaine : faut-il pour cela les exposer au grand jour ?

La société civile a ses égouts, ou, pour me servir de cette expression, ses excréments ; lorsqu'on les remue, il en sort des exhalaisons qui font mal au cœur.

Ces caractères ne sont d'aucune utilité au monde moral. Ceux qu'ils représentent n'assistent jamais à ces représentations, & quand ils y assisteroient, ces peintures ne feroient sur eux aucune impression. La vile populace ne se corrige jamais ; la crapule dans laquelle elle est plongée dans un tems, est celle où elle vit dans un autre.

Mais, comme on a jugé que la scène seroit trop uniforme, ou peut-être même trop triviale, en ne représentant que des filoux ou des laquais, on y a mêlé des Heros & des Rois ; de manière que le spectateur, après avoir parcouru sur cette scène le palais d'un Monarque, s'y trouve le moment d'après dans la boutique d'un favetier (*).

(*) La plupart des pièces sérieuses en Angleterre sont mêlées de farces.

Le Roi y est sur son trône, le cordonier sur son escabeau. Celui-là entretient les spectateurs des affaires d'état, celui-ci des détails de sa boutique. Le Héros est amoureux, le savetier est ivrogne. L'un supplie la Reine, l'autre bat sa femme, &c. Rien n'est si contradictoire que ce qui se passe sur ce théâtre. Les personnages y sont à mille lieues les uns des autres.

Les phisiciens ont observé que ceux qui servent les foux dans les hopitaux, à force d'entendre des discours interrompus, coupés & qui n'ont aucune liaison, perdent l'esprit eux-mêmes. Je ne te dirai pas si les spectateurs qui assistent régulièrement à *Covent-garden* & à *Drury-lane* deviennent foux; mais ce dont je puis t'assurer, c'est que ces deux théâtres ne sont pas faits pour rendre les hommes sages.

L E T T R E X X X V I .

*Le Mandarin Cham - pi - pi, au Mandarin
Cotao - yu - se, à Pékin.*

De Londres.

LE théâtre Anglois est non seulement bas & trivial, mais même sale & obscene. J'assistai, il y a quelques jours, à une Co-

médie Angloise qui a pour titre, *The Bachelor*. La pièce ne fut pas plutôt commencée que j'aurois voulu être bien loin du théâtre : tant la modestie & la décence y sont blessées. Je cherchai plusieurs fois les moyens de m'enfuir, mais une foule de spectateurs me barroit tous les chemins, car cette pièce est fort courue.

J'étois d'abord, pour les jeunes dames, dans un embarras que je ne puis te représenter : mais je m'apperçus bientôt qu'elles étoient moins inquiètes que moi.

Il faut que la modestie soit bien dégénérée parmi le sexe Breton ; car on lit dans quelques fragmens qui peuvent servir d'histoire au théâtre Anglois, que les femmes autrefois n'assistoient jamais au spectacle qu'en masque ; de manière qu'étant couvertes, elles écoutoient incognito toutes les sottises qu'on y débitoit ; mais aujourd'hui elles ont levé le masque, & les entendent personnellement, de sang froid & sans rougir.

Quoiqu'il en soit, il n'y a aucun mauvais lieu, point de corps de garde, où il se débite davantage d'obscénités, & où il se dise un plus grand nombre de paroles scandaleuses, qu'il s'en proféra ce soir-là sur ce théâtre.

L'indécence de cette Comédie ne se borne
pas

pas aux mots, elle passe jusques à la représentation de l'acte de la débauche. Le crime se consomme presque sur la scène, en présence du spectateur, à qui la pièce fait garder les manteaux.

On doit avoir mauvaise opinion de la délicatesse d'une nation, qui souffre que l'indécence soit portée sur son théâtre jusqu'au point de revolter les sens.

Il ne faut point avoir l'esprit formé pour juger de cette dépravation de goût, la raison dans son adolescence peut s'en appercevoir.

Au sortir de cette pièce, j'allai chez une Dame, qui m'avoit invité & où plusieurs personnes de l'un & de l'autre sexe devoient se rendre après la Comédie, & y souper comme moi. Parmi ceux qui formoient cette assemblée, il y avoit une Dame qui avoit une fille de sept ans, qu'elle avoit menée ce soir-là pour la première fois à la Comédie.

Après les premiers complimens, chacun s'assit à sa place en attendant qu'on servît. On alloit sans doute parler de la pièce & des acteurs, lorsque la petite fille, prenant la parole, s'adressa ainsi à sa mere.

Ma chere Maman, lui dit-elle, pourquoi est-ce qu'il y a des théâtres & des comedies

à Londres ? Ma fille, lui répondit la mère, c'est pour corriger les mœurs par la peinture difforme des vices. Oui ! dit l'enfant, cela est bien joliment imaginé, ma chère Maman, moiennant quoi, ajouta-t-elle, les petites filles comme moi qui vont souvent à la Comédie, doivent être bien sages ? Oh ! je vous prie donc, ma chère petite Maman, de m'y mener souvent ; car je veux être bien sage aussi. Cependant, reprit-elle, j'ai entendu ce soir des paroles qui doivent être méchantes ; car la petite Dazy-Smith qui va à l'école avec moi, fut mise dernièrement en pénitence, pour les avoir proférées : comme *son of a Bitch*, *son of a Whore*, *son of* — Fi donc, Mademoiselle, lui dit la mère en prenant son sérieux, ne prononcez point ces mots sales. Mais si ces mots sont sales, Maman, interrompit précipitamment la petite fille, pourquoi les emploie-t-on sur le théâtre, s'il est fait pour corriger les mœurs ?

Un enfant de sept ans dans cette réponse fait la critique générale du théâtre Anglois.



L E T T R E X X X V I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

L'ANGLETERRE est riche & fertile, son commerce est étendu. Elle domine sur le vaste océan ; la marine la rend respectable à tout l'univers. Sa constitution est des mieux combinées ; le citoïen y est libre, l'homme n'y est point esclave. La nation se gouverne par ses loix, & se conduit par ses représentans : chaque particulier y est une espèce de Roi ; il ne rend compte de ses actions qu'à lui-même. Cependant ce peuple est le plus malheureux de la terre, car il est le plus triste. Une inquiétude mortelle s'est emparée de la nation ; on ne vit point en Angleterre, on n'y fait que languir. Au milieu des richesses & de l'abondance, on ne jouit de rien. Tous les amusemens publics ou particuliers sont mélancoliques, & les divertissemens privés de gaîté ; tout y est sérieux, jusques à la joie. Un air sombre jette du noir partout, & répand la tristesse, jusques dans le

sein des plaisirs. La gravité a pris le dessus; elle s'est emparée de toutes les classes de la nation: il y a des Anglois qui de pere en fils n'ont pas ri, depuis dix générations.

La plupart des Bretons, ne pouvant survivre à leurs chagrins, se pendent, ou se noient. Quel bonheur que celui qui porte les hommes à se tuer de désespoir! Je crois que je pourrois expliquer ceci. La liberté donne une certaine inquiétude d'esprit que la servitude lui ôte. Le peuple esclave a une affaire, qui est celle de rompre ses chaînes; la nation libre n'en a point: or quand l'imagination n'a rien à faire, l'inquiétude travaille.

Il s'ensuivroit de-là, me répondras-tu, que la liberté seroit un mal. Je le crois de même, par la raison que les hommes abusent de tout. Plus l'avantage qu'ils reçoivent de la constitution politique est considérable, plus l'abus qu'ils en font est grand. Il est vrai que cette liberté est l'état de perfection; mais pour en jouir, il faudroit que l'homme fût parfait. Il n'y a point de gouvernement sur la terre plus esclave que celui du Turc, & il n'y en a aucun qui sente moins son malheur. De toutes les nations, la Françoisé est la moins libre, c'est cependant la plus gaie.

Une autre source de cette humeur noire qu'on remarque chez ce peuple-ci est, je crois, le genre des boiffons qui sont en usage en Angleterre. Les Anglois en général s'abreuvent de liqueurs fortes & spiritueuses. Celles-ci qui, pendant qu'elles portent leur fumée au cerveau, forcent les fibres par une goûté artificielle, causent ensuite en eux un relâchement qui donne de la tristesse. Peut-être que le climat & d'autres causes secondes contribuent à produire aussi cet effet; car s'il faut peu de chose pour faire qu'un peuple soit gai, il ne faut presque rien pour le rendre triste.

L E T T R E X X X V I I I .

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Avignon.

IL y a une Inquisition à Avignon; & par la même raison il y a aussi des Juifs; car ces deux choses vont toujours ensemble.

Je n'ai donc pas été surpris de trouver des Juifs dans le Comtat: mais j'ai été étonné d'y rencontrer des Ducs.

Ce sont des espèces de bénéfices honoraires que le Pape donne. On bulle ici un Duc, comme on bulle un Evêque. On paie pour l'un, comme on finance pour l'autre. Il suffit d'avoir de l'argent, pour acheter un brevet ducal. La naissance n'y fait rien; car, comme il ne faut pas être noble pour être Evêque, il n'est pas nécessaire d'être gentilhomme pour devenir Duc.

C'est une vieille habitude que la Cour de Rome a de créer. Ne pouvant plus faire des Rois, elle fait des Ducs.

A l'égard des Chevaliers, le Pape en fait plus lui seul que tous les souverains de l'Europe ensemble. Il est vrai que le prix qu'il met à ce titre est si modique, qu'il n'y a point de valet de pied qui n'ait le moyen d'entrer dans ses ordres.

Les marchands du St. Pere à Rome vendent les commissions de Chevalier en gros; le prix en est fait, c'est cent ducats le cent. Il est vrai qu'il y a des souverains en Europe, qui les livrent encore à meilleur marché; car ils les donnent pour rien.

Tout est corrompu dans ces malheureux climats; non seulement la vertu, mais même la marque qui sert à la distinguer.

L E T T R E X X X I X .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

ICI, comme en France, les Ministres d'Etat viennent de loin. On diroit que, dans cette partie de l'administration, le gouvernement est entierement despotique, & ressemble à ceux d'Asie.

A Constantinople le Sultan peut faire Vizir, un petit douannier: à Londres le Roi peut faire Secrétaire d'Etat un bas officier; avec cette différence, qu'il n'est pas toujours le maître de lui ôter son poste, après le lui avoir donné; souvent son divan s'y oppose. Dans ce cas le Prince a droit de création, & non point de conservation; il peut former, mais non pas détruire.

En France, une femme peut faire un Ministre d'Etat: ici, il faut encore moins qu'une femme; il suffit presque toujours d'ouvrir la bouche avec art. Un citoyen qui fait bien épeller ses voïelles, articuler distinctement les mots, qui cadence bien ses phrases, qui varie joliment ses sons, qui les rend agréables à l'oreille, a déjà un

grand talent pour parvenir au Ministère. Les Monarques absolus en Europe ont une favorite à qui ils ne refusent rien : cette République a une maîtresse à qui elle accorde tout ; c'est-à-dire, l'art oratoire.

Je demandai dernièrement à un Anglois, quelles étoient les vertus caractéristiques du Ministre qui gouverne maintenant les affaires de cette Monarchie. Il me répondit qu'il narroit bien, & qu'il s'énonçoit avec grace. „ C'est, me dit-il, le plus beau „ parleur de l'Europe. Il dit tout ce qu'il „ veut, & persuade tout ce qui lui plaît. „ Voulez-vous, en fait de matieres d'Etat, „ qu'il soit jour en pleine nuit, ou qu'il „ soit nuit en plein jour, vous n'avez qu'à „ choisir : cela lui est indifférent ; il vous „ convaincra également de l'un, comme „ de l'autre. Son fort est la conviction ; „ il a dans son imagination un assortiment „ complet en preuves contraires.”

J'allai le lendemain entendre cet orateur dans la Chambre des Communes ; je trouvai en effet qu'il a, comme on dit en Europe, la langue bien pendue. Il étoit occupé, ce matin-là, à résoudre un point de morale politique sur la guerre d'Allemagne. La chose étoit délicate. Il avoit promis au peuple, en entrant dans le Ministère, qu'il

n'y enverroint point d'armée, & n'y feroit passer que peu d'argent; il étoit cependant question ce jour-là d'y envoyer beaucoup de troupes, & encore plus d'argent. C'est quelque chose de prodigieux que l'art qu'il emploïa, pour porter la Chambre à oublier sa première promesse, & à la persuader de ne pas se ressouvenir de tous ses beaux discours qu'il lui avoit faits à ce sujet. Dès la première partie de sa harangue, je m'apperçus, à la contenance de l'auditoire, qu'il alloit la persuader de ce dont il vouloit la convaincre: la conviction s'avançoit à chaque période du discours.

Il est vrai que dans cette Chambre, il y a toujours un grand nombre de membres qui sont convertis avant que d'assister aux sermons de ce Ministre.

Tout est géométrique dans ses oraisons: en fait de discours, c'est le plus habile architecte de son siècle. Les enchanteurs bâtissent des palais en l'air: ce Ministre peut élever l'édifice d'un raisonnement jusques aux nuës, & y loger tout le Parl — t.

Tu peux bien penser qu'il y a beaucoup de gens qui se déclarent contre ce beau parleur. Tous ceux qui bégaiënt dans cette Chambre sont ordinairement d'un avis contraire à ses décisions.

Les anciens se méfioient beaucoup de l'art oratoire; ils ne vouloient point voir les orateurs: On exigeoit d'eux qu'ils prononceroient leurs discours dans l'obscurité. Il y a un certain enchantement dans le geste, l'air du visage, le ton, & l'expression de ceux qui font profession de parler en public, qui séduit l'imagination & captive l'esprit.

Tout fut perdu autrefois, lorsque la sage République du monde permit à ses orateurs de monter dans la tribune. C'est dégrader la vérité que de se servir, pour la faire valoir, des mêmes moïens que le mensonge emploie pour séduire.

LETTRE XL.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

DE toutes les professions que le faste & l'ostentation ont établi dans cette capitale, il n'en est aucune selon moi de plus ridicule, que celle qui met de la vanité dans la chose la plus humiliante de la vie. La mascarade des Enterremens en Angleterre

n'a pas la même forme qu'en France; mais elle part du même principe.

En parcourant les différens quartiers de Londres, je lus cet avis sur l'enseigne d'une boutique. *Ici on enterre les morts avec décoration & magnificence.*

Il y a en Angleterre des entrepreneurs d'enterremens comme de mariages. C'est ici un étalage que de jeter un cadavre dans un trou. La pompe est plus ou moins grande à proportion de l'argent qu'on donne.

Afin que cette ostentation soit vue de loin, la représentation s'en fait ordinairement aux flambeaux. Au lieu de Prêtres & de Moines, une foule de domestiques en habit de masque noir & blanc avec des torches à la main, précède le corps, qui est dans un char garni de franges; plusieurs carosses tendus de noir suivent le cadavre, & vont avec ce faste lugubre le livrer à la pouriture.

Si on verse des larmes dans cette occasion, c'est de regret de n'avoir pas les moïens d'être plus vains. Il n'y a point de nation en Europe plus curieuse en enterremens que l'Angloise.

Je rendis visite ces jours passés à un gentilhomme Breton qui vit à la campagne. Après m'avoir montré le logement qu'il ha-

bite pendant sa vie, il me fit voir celui qu'il doit occuper après sa mort. C'est la caisse où son corps doit repoter dès qu'il sera privé de son ame. Cette caisse que vous voïez, me dit-il, passe pour un chef-d'œuvre de ciselure. L'Artiste a trouvé le moyen d'y faire entrer trois mille clous dorés, & les placer avec une simetrie admirable. Examinez ces deux ances de métal surdon par où mon corps doit être précipité dans la fosse; rien n'est mieux travaillé: ce n'est pas tout, ajouta-t-il, il faut que je vous en fasse observer la justesse. A ces mots il appella ses domestiques qui le déshabillerent; & aussi-tôt il se mit dans son suaire; voïez, continua-t-il, lorsqu'il y fut allongé, si on peut rien voir de plus exact: mon corps après ma mort y sera tout juste sans être gêné.

Je lui avouai que les proportions de son logement sépulcral étoient fort bien observées. Après qu'il fut sorti de son tombeau, je lui dis: Monsieur, c'est pousser l'hospitalité bien loin, que de loger aussi superbement les vers qui doivent vous dévorer.

Il n'y a point d'habitation sépulcrale du citoïen le plus ordinaire de Londres, dont la valeur ne pût former une dote pour ma-

rier une pauvre fille de la campagne. Vois combien les enterremens ensevelissent ici de mariages, & quelle nombreuse postérité s'éteint avec les morts.

On pousseroit bien plus loin cette ostentation: bientôt les caisses des cadavres seroient d'or massif: mais les brigans qui voient les vivans ne manqueroient pas de piller les morts. La richesse du sépulcre feroit que les corps n'auroient point de sépulture. Il n'est gueres possible de calculer au juste la main-d'œuvre qui est ensevelie dans les cimetières de Londres & qui dès sa naissance est perdue pour l'Etat. Cela va à une somme immense. Si on l'avoit employée à des productions utiles à la République, celle d'Angleterre seroit aujourd'hui une des plus puissantes de l'univers.

Cette ostentation des funérailles qui s'étend à toutes les classes & à tous les rangs, porte sur le gouvernement domestique. On voit des familles qui n'ont pas de quoi vivre, parceque plusieurs de leurs ancêtres ne vivent plus. Leurs facultés ont été enterrées avec eux dans le même tombeau. On peut dire qu'en Angleterre les morts tuent les vivans.

L E T T R E X L I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres

J'ALLAI hier à *Ranelagh*. C'est un jardin public dans l'enclos duquel est une vaste salle faite en forme de dôme, où les hommes & les femmes se promènent au son des violons, autour d'un grand pilier qui soutient l'édifice.

La compagnie en entrant dans cette salle tourne d'abord : ensuite elle recommence à tourner ; puis elle tourne encore, jusqu'à ce que n'en pouvant plus de lassitude, elle tombe sur des bancs qui sont dans de petites loges, autour du pilier où on vient de voltiger.

Ce divertissement tuant à ses agrémens ; un des plus commodes est de mettre à tout moment nez à nez les hommes avec les femmes.

Il y a ici des établissemens admirables ; on y découvre un plan de réunion qui tend à la jonction des deux sexes. C'est dommage que ses fondateurs aient oublié les mœurs.

La ville de Londres est immense. Avant *Ranelagh* on ne pouvoit point se joindre; maintenant on est sûr de se rencontrer. La nation se racroche continuellement dans ce jardin; on ne s'y prostitue point ouvertement. Les hommes & les femmes y présentent seulement les machines de séduction. Le vice est d'autant plus sûr d'y faire des progrès, que ce jardin est marqué au coin de l'honnêteté publique. Tous les rendez-vous d'amour y passent pour des rencontres. Les airs panchés & voluptueux s'y introduisent avec la permission de la décence; ce qui est un moien plus sûr pour corrompre un peuple, que l'incontinence ouverte.

J'aurois dû te parler auparavant d'un autre rendez-vous public qui a le pas sur *Ranelagh* pour son ancienneté & qu'on nomme *Vaux-hall*. Dans celui-ci le fondateur est allé plus loin, on peut y consommer le crime; de grandes allées obscures mettent la volupté publique à son aise.

Ce n'est pas tout; il y est permis de s'enivrer, & de passer la nuit dans la plus affreuse débauche. Il eut peut-être été moins dangereux pour les mœurs de la nation Angloise d'avoir établi trente maisons de prostitution publique, que les deux jardins de *Vaux-hall* & de *Ranelagh*.

L E T T R E X L I I .

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

De Nîm.

Nous sommes convenus de ne point
notre vuë que sur les hommes, sans
nous arrêter aux monumens ; sans quoi je
te parlerois du superbe amphithéâtre, de la
maison quarrée, & des bains d'une merveil-
leuse beauté : ouvrage des Romains, qu'on
voit ici & qui subsistent depuis plus de deux
mille ans.

Il semble que les Romains, dans leurs édi-
fices, ne pensoient qu'à la postérité, & que
les modernes ne travaillent que pour leur
âge. Les monumens de ceux-ci finissent
presque avec eux, au lieu que les ouvrages
de ceux-là paroissent ne devoir finir qu'avec
le monde.

Je suis dans l'admiration, quand je vois
des hommes qui laissent des vestiges de leur
existence, grand nombre de siècles après
qu'ils ont existé. C'est se ressembler, en quel-
que maniere, à Dieu, que d'être, comme
lui, éternel dans ses ouvrages.

Mais s'il reste encore à Nîmes quelques traces des travaux de ces hommes immortels; il n'y paroît pas la moindre éincelle de leur génie. Le goût de ce peuple est entièrement tourné vers les arts & les manufactures. Cet esprit divin des Romains, après avoir conquis la terre par les armes & couru le ciel par ses ouvrages, est passé dans les corps de métiers: vils instrumens qui finissent avec le faste qui y a donné naissance. Qui pourroit croire qu'un peuple qui a été si grand dans un tems, soit si petit dans un autre?

L E T T R E X L I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Peking.*

De Londres.

JE ne saurois te dire si la lettre suivante est une ironie, pour tourner en ridicule cette maladie épidémique des papiers publics, dont la nation Angloise est attaquée, ou si réellement les Bretons pousseroient leur curiosité jusques à la Chine. Quoiqu'il en soit, je reçus dernièrement la

papier suivant sous une enveloppe, par un courrier à pied, qu'on appelle ici *The Penny-post*.

Monsieur le CHINOIS,

„ Les nations ne peuvent s'agrandir
 „ devenir puissantes, qu'à force de s'avancer
 „ Aucun peuple n'a porté plus loin le commerce
 „ pour les connoissances, que nous autres
 „ Anglois. Chaque citoïen fait ce qui le
 „ passe chaque jour dans la ville de Lon-
 „ dres.

„ Nous avons tous les matins le journal
 „ historique de notre société civile ; un
 „ chat ne sauroit naître, ni un chien mou-
 „ rir, sans que le public en soit aussi-tôt in-
 „ formé. Nous savons en détail ce qui se
 „ passe journellement à Paris, à Rome, à
 „ Hambourg, à Dantzick, à Petersbourg,
 „ ainsi que dans toutes les autres principa-
 „ les villes du monde.

„ La Turquie & la Perse paient un tribut
 „ à notre curiosité ; nous savons ce qui ar-
 „ rive en Afrique, & nous avons Gazette
 „ journaliere de l'Amérique, & les événe-
 „ mens des Indes parviennent régulièrement
 „ dans nos papiers. Mais la Chine a échap-
 „ pé jusques ici à notre curiosité ; ce n'est

„ pas

„ pas que nous aïons perdu de vuë cet Em-
 „ pire, il y a une infinité de citoïens dans
 „ cette ville, qui ne dorment point, faute
 „ d'avoir des nouvelles de Pékin.

„ Cette inquiétude nocturne a fait for-
 „ mer le projet à une fociété de gens dé-
 „ voués au sommeil public, d'établir à Lon-
 „ dres un papier Chinois qui paroîtra tous
 „ les matins, sous le tître de *Pékin Daily*
 „ *Advertiser*. A cet effet nous avons réso-
 „ lu d'établir une correspondance Chinoise,
 „ qui nous donnera un détail journalier de
 „ ce qui se passe dans cette ville. Il n'y a
 „ que deux petites difficultés dans l'établis-
 „ sement de ce papier, c'est que nous ne
 „ connoissons ame qui vive à Pékin, &
 „ n'entendons pas un seul mot de Chinois.

„ Il nous restoit une seule ressource qui
 „ étoit de nous adresser aux Professeurs
 „ de la langue Chinoise à Oxford; mais ce
 „ sont des ignorans qui n'en savent pas un
 „ mot; leur talent se réduit à faire des re-
 „ çus tous les trois mois en fort bon An-
 „ glois, pour le quartier de leur pension,
 „ pour exercer un idiome qu'ils n'enten-
 „ dent pas. Nous vous prions donc d'en-
 „ trer dans nos vuës, & de nous aider dans
 „ ce plan; il vous fera aisé en qualité de
 „ national d'applanir toutes les difficultés

„ que nous trouvons infurmontables. Ce
 „ papier sera un des plus intéressans de no-
 „ tre gouvernement, donnera beaucoup
 „ de profit, & vous y aurez votre part. Les
 „ principales matieres d'Etat, sur lesquelles
 „ la correspondance Chinoise doit s'éten-
 „ dre, pour en donner avis au bureau An-
 „ glois, doivent être de la nature de cel-
 „ les-ci; savoir, combien de fois l'Em-
 „ pereur de la Chine a éternué dans un
 „ mois; le nombre des prises de tabac qu'il
 „ a pris, & ce qu'il en fume tous les jours,
 „ avec un détail circonstancié de sa pipe,
 „ suivi de notes & de remarques histori-
 „ ques, &, s'il est possible, en envoyer le
 „ dessein, afin qu'on puisse la faire graver.
 „ Il faut sur-tout être exact sur cet article;
 „ car la pipe plus ou moins grande de cet
 „ Empereur peut fournir un vaste champ
 „ de réflexions à nos profonds politiques.
 „ On nous informera aussi quel est le dia-
 „ mètre du Parasol de l'Empereur, lorsqu'il
 „ va à la pagode pour y faire sa priere; de
 „ quelle couleur il est, & quelle en est l'é-
 „ toffe; combien de bastonades les Manda-
 „ rins ont fait distribuer aux Chinois dans
 „ leur administration. Des mariages de Pé-
 „ kin, les naissances, les morts, les enterre-
 „ mens, & autres notices importantes.

„ L'ancienneté des nouvelles n'est point
 „ un obstacle ; quand on aura ici les maté-
 „ riaux du *Pékin Daily Advertiser*, on les ar-
 „ rangera au bureau , comme l'on voudra :
 „ on lit ici des nouvelles d'un an dans nos
 „ autres papiers , qui passent néanmoins
 „ pour être récentes.

L E T T R E . X L I V .

*Le Même, au Mandarin Kie-tou-na,
 à Pékin.*

De Londres.

O N voit ici une race d'étrangers réfugés, qui se sont bannis volontairement de leur patrie, qui ont quitté leur famille, abandonné leur fortune, laissé parens, amis, rangs, honneurs, & qui se sont privés de ce qu'ils avoient de plus cher au monde pour venir exercer librement une religion à laquelle ils croient à peine, car la conviction d'un culte consiste à rendre meilleur, & il semble au contraire que ces gens là soient devenus pires. En général ils se livrent à leurs passions avec moins de ménagement, que ceux-mêmes, qui nient

la divinité. La sensualité, l'amour du gain, & tous les vices qui accompagnent la volupté & l'avarice, se manifestent en eux.

La plupart professent une grande indifférence pour cette religion à laquelle ils ont tout sacrifié. On les voit assister nonchalamment une fois la semaine aux prières de leur église, & le reste du tems ils ne pensent non plus à cette église, que si elle n'existoit plus. J'appelle cela être martyr d'un culte à crédit.

Ce n'est pas la peine de s'expatrier pour acquérir la liberté de n'avoir presque point de religion.

LETTRE XLV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même,
à Pékin.*

De Londres.

C'EST ici le país natal de la bisarrerie & de la singularité. Le désir de se distinguer & de se montrer différent des autres, est la passion dominante. Il y a des Anglois qui ne vont jamais aux spectacles & ne se trouvent point aux promenades publiques, parceque l'usage général est de s'y trouver :

on en voit qui renoncent aux femmes tout exprès, pour s'écarter de la nature.

On m'a montré ici un Breton qui a épousé, depuis plus d'un an, la plus belle fille d'Angleterre, & qui n'a pas encore couché avec elle; il dit pour raison, qu'il n'y a personne qui, en se mariant, ne couche avec sa femme.

Un autre a fait venir un cheval Arabe d'un prix inestimable, qu'il ne monte jamais. Tu ne devinerois jamais pourquoi: c'est que tous ceux qui ont de beaux chevaux en Angleterre, en font parade.

On trouve des gens qui s'enferment, quand il fait beau tems, & qui ne sortent, que lorsqu'il pleut: il y en a qui vont habillés de toile durant l'hiver, & de velours, pendant l'été. Plusieurs voïagent toute leur vie, tandis que d'autres ne sortent jamais de leur château, où ils s'enferment, comme dans une prison. Les uns se défont de leur bien pendant leur vie, pour jouir volontairement du singulier plaisir d'être pauvres; les autres vont mourir tout exprès dans un pais étranger, pour avoir le plaisir de se faire porter dans leur patrie après leur mort. Il s'en trouve même aujourd'hui qui sont sobres & qui ne s'enivrent point, à cause du goût naturel, qu'il y a en Angleterre, pour

l'ivrognerie: mais, on prétend que cette singularité, de même que celle des femmes, ne tiendra pas. Enfin on se pend ici par bisarrerie & par goût particulier.

Cela part toujours du principe du gouvernement qui permet à chacun d'être maître de ses actions; c'est-à-dire, de satisfaire son humeur. Les peuples libres ont plus d'orgueil que les peuples esclaves, & la singularité est la suite d'un amour-propre excessif.

LETTRE XLVI.

*Le Même, au Mandarin Kie-tou-na,
à Pékin.*

De Londres.

IL semble que la mort chez ce peuple ne soit que la cause seconde de la vie. On demande conseil ici, pour savoir si l'on doit se tuer, à-peu-près comme on va aux opinions à Pékin pour une affaire ordinaire. Il faut que l'avocat consultant en pareil cas, ait quelque estime pour celui qui s'adresse à lui, afin de le diriger en toute conscience; car l'avis pour la mort est presque toujours une faveur particulière.

On m'a souvent fait à ce sujet un conte qui selon toutes les apparences est supposé, mais qui sert néanmoins à faire connoître cette nation; car s'il n'est pas fondé sur la vérité, il est du moins copié d'après le génie Anglois.

Un Breton d'un gros bon sens, & qui passoit pour le meilleur conseil de Londres, fut consulté par un citoïen, pour savoir s'il devoit se défaire lui-même: il lui exposa toutes les bonnes raisons qu'il avoit de se pendre. *J'ai perdu tout mon bien dans le commerce, dit-il; je n'ai aucun parent qui soit en état d'y suppléer: je n'attends aucun héritage. Ma femme, depuis ma pauvreté, m'a abandonné; elle s'est livrée à la débauche, & me déshonore dans le monde, par sa vie scandaleuse: mes enfans sont des libertins, qui n'attendent rien de moi, me méprisent. Je n'ai aucun talent, je ne suis d'aucune profession; j'ai résolu de mourir, pour mettre fin à mes malheurs. Que me conseillez-vous?*

„ Je vous conseille de vivre, ” répondit l'homme au bon sens: „ il y a du remède
 „ à tout dans la vie. Certains événemens
 „ imprévus peuvent naître; la fortune peut
 „ entrer dans la maison d'un malheureux
 „ par tant de portes, que lorsqu'on y pense
 „ le moins, on se trouve souvent au niveau

„ de ses affaires. Croïez - moi, Monsieur,
 „ ne vous tuez pas ”.

Le citoïen se retira, résolu de vivre. Il communiqua le lendemain sa consulte à un de ses amis, qui ne la trouvant pas de son goût, en fit des reproches à l'avocat qui étoit de sa connoissance. Celui-ci ne désavoua pas de l'avoir mal servi, & lui fit cette réponse; „ Votre ami ne tient à rien au-
 „ près de moi; je garde mes bons conseils
 „ pour ceux qui me sont recommandés, ou
 „ en faveur de qui je me sens de l'affection.
 „ Si c'eût été quelqu'un pour qui j'eusse eu
 „ de l'estime, je l'aurois conseillé de se
 „ pendre. D'ailleurs, puisqu'il faut vous
 „ dire tout, il y a longtems que j'ai une
 „ dent de lait contre lui; j'ai été bien aise
 „ de lui donner le mauvais conseil de vi-
 „ vre, pour me venger ”.

Les François sont si foibles dans leur désespoir, qu'ils n'ont pas la force de se tuer: les Anglois, au contraire, acquièrent une nouvelle fureur qui les porte à s'égorger. Un Auteur François prétend que la maladie de la corde, en Angle erre, est *un défaut de filtration dans le suc nerveux*; & il croit que les Bretons ne sont pas plus maîtres de ne se point tuer, que les chiens d'avoir la rage. Si cela étoit, la philosophie, la morale &

la religion ne pourroient rien sur cette démangeaison, puis qu'elle tiendrait à l'état phisique de la machine. Dans ce cas, on pourroit prédire d'avance l'anéantissement entier de la nation, & calculer dans combien de siècles tous les Anglois se seront pendus ou noyés, à-peu-près comme on prédit une éclipse totale, mille ans auparavant. Il est certain qu'il y a des mois dans l'année, où la pendaïson est plus grande en Angleterre, que dans d'autres: ces mois sont si connus en Europe, qu'ils servent aujourd'hui d'époque chronologique aux faiseurs de Romans.

Cette démence n'est pas un délire d'esprit; c'est une fureur raisonnée. On lit ici les testamens politiques de ceux qui se tuent; les pendus & les noyés donnent au public la raison de leur conduite; car on met ici du raisonnement & du bon sens dans les choses les plus folles & les plus extravagantes.

Dans l'un, c'est un fils qui se tue de désespoir de ce que son pere qui est riche, vit trop longtems; dans l'autre, c'est un joueur qui a perdu une somme qu'il n'est pas en état de païer. Dans celui-ci, c'est un amant qui ne pouvant plus résister aux rigueurs de sa maîtresse, se donne la mort: dans ce-

lui là c'est un débauché qui a entièrement dérangé sa fortune , enfin dans tous ce sont des causes légitimes de se casser la tête d'un coup de pistolet.

Les Romains se donnoient la mort pour la gloire , & le salut de la République ; les Anglois se tuent pour eux-mêmes , indépendamment du bien public , & du bonheur de la patrie. La démence des Romains pouvoit être bonne à quelque chose , si l'anéantissement peut être jamais bon ; mais celle des Bretons est toujours en pure perte pour l'Etat : elle ne fait que lui enlever des citoïens , sans l'indemniser par aucun endroit.

Quand les loix civiles , la morale , & la religion ne peuvent rien sur la folie d'un peuple , il reste un moïen , qui est celui de la dérision ; car les hommes se jouent de tout , excepté de ce qui les tourne en ridicule. Si j'avois quelque ascendant sur ceux qui gouvernent cet Etat , je leur conseillerois de faire élever une potence dans le *Hay-market* , ou dans *Covent-garden* , avec cette inscription.

INSTITUTION pour L'AISANCE PUBLIQUE.

Il est permis ici à tous les sujets du Roi

George, de se pendre & étrangler, jusques à ce que mort s'ensuive ; excepté néanmoins à ceux, en qui il reste encore quelque sentiment de probité, d'honneur & de religion, en qui nous prenons trop de part pour les confondre avec des insensés, des lunatiques, & des scélérats qui n'ont ni foi, ni loi.

L E T T R E X L V I I.

*Le Mandarin Ni-ou-fon, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

De Montpellier.

MONTPELLIER, où je suis à présent, est plein de médecins, ce qui fait que ses tombeaux sont remplis de cadavres. L'air néanmoins y est pur & sain, seul avantage qu'ont les malades qui viennent s'y faire enterrer. Ils ne sont pas plutôt arrivés qu'ils expirent. C'est, disent les fameux docteurs de cette Faculté, qu'on n'envoie ici que des morts.

Je crois que tous les maux du monde sont rassemblés dans cette ville ; & l'on peut regarder Montpellier comme le magasin universel des infirmités humaines.

Dans le premier appartement que je louai en arrivant, je me trouvai logé avec la gravelle. Comme je crois que les maladies du corps se communiquent, je le quittai dès le lendemain, & en choisis un autre: mais dans celui-ci, je me vis avec la goûte. J'en pris un troisieme, où je rencontrai la pierre. Je déguerpis pour la quatrieme fois, & j'allai habiter avec la fistule. Je m'en-fuis de ce dernier, mais dans mon nouveau logis, je me trouvai avec une gonorrhée, dont je ne m'échapai que pour aller loger avec la vérole.

Comme les maladies augmentoient de venin, à mesure que je changeois de logement, je pris le parti de retourner dans mon premier; préférant la gravelle à toutes les maladies qui affligent l'humanité.

Cette Faculté est en grande réputation. Il n'y a point de valétudinaire en Europe, qui ne vienne la consulter; ni de malade qui ose quitter le monde sans lui en demander la permission.

J'avois cru qu'il étoit fort difficile de se faire agréer dans ce savant corps: mais rien n'est si aisé. Il suffit pour cela de faire la dépense de quelques mots de Latin. Si je n'avois craint de déranger ma santé, je me ferois fait médecin.

Il n'arrive point ici d'étranger un peu curieux en médecine, qui n'aille rendre visite à un fameux Esculape, qui passe pour le plus grand praticien de son siècle. Pour me conformer à cet usage valétudinaire, je me rendis chez lui. Sa maison est une véritable infirmerie. Je rencontrai sur son escalier des hidropiques, dans sa salle des éthiques, dans son antichambre des néphrétiques, & dans son cabinet des frénétiques.

Il y a apparence que le génie n'est pas absolument nécessaire pour faire un grand médecin, & qu'on peut l'être en dépit de l'esprit. Quoiqu'il en soit, je n'ai jamais vu d'homme si épais, & dont l'extérieur réponde moins à l'idée qu'on a d'un savant. Ce fameux Hippocrate ne s'exprime dans aucun idiome: il ne parle que la langue des morts. Il me dit quelques mots dans le jargon de son pays que je ne compris point. Il accompagna ces mots inintelligibles pour moi de contorsions & de grimaces, qui m'effraïèrent. J'abrégéai ma visite le plus que je pus; crainte de contracter chez lui quelque maladie chronique, dont j'eusse senti les effets pendant toute ma vie.

L E T T R E X L V I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

PUISQUE me voilà en train de te parler potence, tu recevras encore ici une lettre sur les gibets. J'assistai, il n'y a pas longtems, à une exécution de quinze criminels.

La scène tragique se passa dans un endroit qu'on appelle *Tyburn*, où les passeports de l'autre monde pour les condamnés s'expédient régulièrement toutes les six semaines. Il y a deux grands amphithéâtres pour les femmes de qualité, & les Lords qui veulent se donner ce divertissement.

Il n'en coûte pas davantage qu'à la Comédie. Pour un demi-écu, un citoyen peut se donner le plaisir de voir étrangler une trentaine de ses confreres; ce qui ne revient qu'à un denier sterling pièce. Il n'y a rien d'effrayant dans ce spectacle; j'aime mieux voir pendre dix hommes à *Tyburn*, que d'assister à une tragédie à *Dru-ry-lane*.

Ces quinze criminels qui étoient en bonnet & gans blancs, ne furent pas plutôt arrivés au lieu destiné pour leur supplice, qu'un mandarin qui les y avoit prévenus, leur lut froidement quelques paroles d'un livre qu'il avoit porté dans sa poche, auxquelles ces infortunés ne firent presque point d'attention; & un instant après le Bourreau les pendit tous à la fois, sans qu'aucun témoinât le moindre regret de quitter la vie. Est-ce courage? Est-ce force, ou foiblesse? Pour moi, si j'étois appelé au conseil de cette décision, je dirois que c'est stupidité.

Quelques-uns de ces malfaiteurs s'étoient dévorés eux-mêmes avant que de mourir. Des Chirurgiens qui avoient acheté leurs corps, leur avoient fourni les moyens de boire & de faire bonne chère, pendant un ou deux jours. Les autres hommes laissent, en mourant, leurs cadavres aux vers; ceux-ci les mangent eux-mêmes: c'est pousser le mépris de son existence, jusques au-delà du trépas.

Ce n'est pas seulement la populace qui pense si témérairement sur la perte de la vie, ceux que le rang & l'éducation élèvent au-dessus du vulgaire, sont peuple à l'égard de la mort. Je t'enverrai peut-être la procession mortuaire d'un grand Seigneur de ce

Roïaume, qui fut pendu il n'y a pas long-tems. Ce n'est pas grand-chose que cette pièce ; mais si je te la fais parvenir, ce sera pour te faire connoître toutes les classes des citoïens de cette République. Ce Seigneur subit ce suplice, pour avoir tué despotiquement un de ses domestiques.

L E T T R E X L I X.

*Le Même, au Mandarin Kie-tou-na,
à Pékin.*

De Londres.

LORSQUE la République Romaine fut perdue, & que la corruption eut gagné toutes ses classes, les arts de luxe n'eurent plus de prix. Il n'y a point de preuves plus certaines que les ressorts d'un gouvernement sont relâchés, que les grandes récompenses qu'on accorde aux talens qui ne méritent presque point de récompense.

Les professions les plus méprisables sont celles qu'on paie le mieux en Angleterre : on donne à un musicien jusques à six mille onces d'argent, pour chanter quelques ariettes Italiennes ; un comédien a jusques à trois

trois mille onces de métal par an , pour faire quelques bouffonneries en présence du public : on paie quarante onces d'argent à un joueur de violon , pour le faire jouer quinze minutes. Un général qui conduit une armée , & qui expose à tout moment sa vie , pour le salut de l'Etat , n'est pas si bien récompensé , qu'un misérable châtre qui fredonne quelques airs deux fois la semaine sur un théâtre.

On paie une demi-guinée à un ministre de Dieu pour un sermon , & on donne dix guinées pour une sonate. Ce qui décourage des professions utiles , c'est que celles qui sont une suite de l'oisiveté , sont récompensées au poids de l'or , tandis que les nécessaires restent dans la pauvreté & l'indigence. Si un père de famille qui a deux enfans , en fait un ménager & l'autre musicien , le premier croupira dans la misère , tandis que le second sera dans l'abondance : cependant la différence de l'utilité est bien sensible ; le ménager par son travail produit du bled , au lieu que l'autre par son exercice ne produit que des sons.



L E T T R E L.

*Le Mandarin Cham - pi - pi au Même,
à Pékin.*

De Londres.

IL y eut hier un jeûne public dans ce Roïaume: la nation Angloïse meurt de faim une fois par an, pour avoir fait mourir un de ses Rois. Ce Roi s'appelloit Charles I. On le met au rang des martyrs; tout le monde convient cependant que ce n'étoit pas un grand saint en politique; car il se laissa couper le col par un de ses sujets, le plus mal adroitement du monde.

Ce qui m'embarrasse dans l'anniversaire de cette décolation, c'est la maniere dont on l'annonce tous les ans au Roi régnant. Il ne peut y avoir de détours; il faut qu'on lui dise la veille ces paroles; *Sire, la nation jeûnera demain, pour avoir fait mourir un de vos prédécesseurs, par la main du bourreau.*

Pour moi qui n'y entens pas finesse, & qui crois qu'il convient aux peuples de s'ôter de devant les yeux les idées qui peuvent les remplir d'horreur & d'indignation, je dis à plusieurs Anglois avec qui je me trouvai,

Messieurs, il me semble que vous devriez reformer ce jeûne de votre calendrier. *Reformer ce jeûne?* me répondirent-ils, *nous nous en garderons bien; nous ne voulons pas perdre la mémoire de ce jour de pénitence; c'est le seul jeûne dans l'année que nous observions avec le plus d'exactitude.*

Il y a cependant des Anglois qui sont réellement touchés du malheur qui arriva ce jour-là au malheureux Stuard; mais il ne faut pas que les pleurs sur sa mort se fassent entendre trop haut, car ils en feroient peut-être aussi punis, que de boire à la santé du dernier descendant de sa famille.

L E T T R E L I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pekin.*

De Londres.

LA richesse & l'aisance des Européens dépendent beaucoup du lieu de leur naissance. Un Suisse qui est possesseur de dix mille livres sterling, dans son pays, est riche de cette somme; un Anglois qui jouit du même capital, n'en a que cinq mille à

lui en propriété, il paie de la moitié de son bien l'avantage d'être né sous un gouvernement libre. Voilà pourquoi, peut-être, il y a tant de peuples en Europe, qui choisissent d'être esclaves.

Je ne finirois point, si je voulois te faire passer ici en revue le nombre des impôts qui sont établis en Angleterre: il y en a autant que de grains de sable dans la mer. Le peuple Breton est taxé depuis la tête jusques aux pieds; il n'a aucune partie de son corps qui ne paie un droit à l'État.

Passé qu'on taxe le luxe; mais le physique lui-même est enrégistré dans le livre des impôts. Plus on pompe d'air dans cette ville, & plus on donne de l'argent à la république: la liberté Angloise gêne jusques aux raïons du soleil. Le citoïen, libre dans sa maison, ne l'est pas de recevoir la quantité de lumière, qu'il veut; il n'y voit, qu'autant qu'il achète la faculté d'y voir.

L'impôt sur les paroles, proposé en France comme un projet ridicule, est établi ici au pied de la lettre. Les parleurs publics ou gazettiers sont taxés, ils paient trois demi sols au gouvernement, de la mesure des discours dont ils entretiennent tous les matins le public. Les nouvelles apocriphes, les réflexions froides sur la politique, les faus-

setés & les menfonges eux-mêmes font taxés: c'est tirer la quintessence des tributs, & ne laisser aux citoïens, que des yeux pour pleurer le bonheur d'être libres.

L E T T R E L I I.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

De Montpellier.

IL y a ici deux religions, celle des Catholiques qui croient au Pape, & celle des Chrétiens qui nient la puissance du Pape. Les premiers prétendent que Dieu descend tous les jours sur la terre; & les seconds disent qu'il ne quitte jamais le ciel. Ceux-là assurent qu'il devient chair & os; ceux-ci soutiennent qu'il ne cesse point d'être esprit. Les uns avancent que son corps est dans une hostie, & les autres affirment que sa présence est dans tout l'univers. Qui croire? Avec le bon sens que je te connois sur la maniere d'adorer Dieu, j'ose présu-mer que tu ne ferois pas embarrassé sur le choix de ces deux religions.

Je fréquente par préférence ceux qui

croient que l'être suprême est par-tout, & qu'il n'a établi aucun lieu particulier sur la terre, pour y faire sa résidence. Je me fais assez à leur génie, & je trouve que leurs raisonnemens, jusques dans les plus petites choses, sont plus conséquens, que ceux de leurs adversaires qui sont du culte des images. Cela vient peut-être de ce que, n'ayant pas tant de cérémonies dans leur religion, ils sont moins superstitieux. Cette foiblesse de l'esprit qui dégrade l'ame n'étant pas leur deffaut, ils doivent avoir plus de vertus, & par conséquent moins de vices.

Je ne te dirai point si la croïance des Protestans influe sur les qualités œconomiques; mais il est certain qu'à Montpellier ils possèdent la plus grande partie des richesses: ceci est aisé à comprendre.

Des gens à qui on ferme toutes les portes des honneurs, n'en deviennent que plus actifs pour marcher dans le chemin de la fortune. L'industrie, qui conduit seule aux considérations, est bien industrieuse.

Les richesses se perpétuent dans les familles Protestantes, parcequ'elles n'ont point d'issuë, au-lieu que, chez les Catholiques Romains, il y a une infinité de portes par où elles s'échappent. L'épée & la robe chez

eux croisent tous les arts. Les Protestans qui embrassent presque toujours la profession de leurs peres, au-lieu de l'abandonner, cherchent au-contraire à la perfectionner. Sur le pied actuel des choses, j'ose présumer que, dans deux siècles, l'industrie & les richesses feront d'un côté, la messe & les images de l'autre.

Ce marché n'est bon ni pour le Prince ni pour les sujets. Il met des obstacles à l'industrie générale, & prive l'Etat des citoyens dont la capacité pouroit être employée à un plus grand avantage pour la République.

J'aurai peut-être occasion de t'envoier la copie d'un mémoire adressé au Roi à ce sujet, écrit par un Protestant de cette ville, homme de fort bon sens, & qui y parle au nom de ceux de sa secte. Le Monarque ne le recevra peut-être jamais : car l'aveuglement à ce sujet en France est tel, que la Cour s'ôte jusques aux moïens qui seuls pouroient lui faire ouvrir les yeux.



L E T T R E L I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres,

LES deux théâtres de *Covent-garden* & de *Drury-lane* sont conduits, chacun par leur directeur, qui leve les contributions sur le public, & s'approprie le profit de la taxe.

Les acteurs sont ici à leurs pièces, comme les metteurs en œuvre. Les rôles d'empereurs, de rois, de reines, de tirans, de héros, de petits-mâtres, de valets, sont taxés; on donne tant la semaine pour faire rire le public, & une autre somme pour le faire pleurer. L'entrée du conseil politique du théâtre est deffendue aux comédiens: vils esclaves de la scène, ils n'ont d'autre affaire, qu'à jouer leurs rôles, & retirer leurs salaires.

En France, le gouvernement est monarchique, & le théâtre républicain; en Angleterre, le gouvernement est républicain & le théâtre monarchique. Deux petits tirans se sont emparés de l'état comique, ils sont

les monarques despotiques de la scène; leur pouvoir est plus absolu, que celui d'aucun Prince d'Europe. Ces petits rois pour rire ont chacun environ quatre-vingt sujets naturels, & plus de deux ou trois mille regnicoles. J'ai ouï dire qu'il y a plusieurs états en Italie, qui ne sont pas si peuplés. Ils sont trop bons comédiens eux-mêmes, pour ne pas imiter les souverains qui, jaloux de leur autorité & de leur puissance, se livrent continuellement des batailles; avec cette différence que les états politiques établissent à la fin des congrès qui terminent la guerre, au-lieu qu'entre les deux théâtres de *Drury-lane* & de *Covent-garden*, il n'y a jamais de paix. Il ne manque à ces directeurs, que des troupes pour se battre; s'ils pouvoient disposer de leurs gardes de théâtre, ailleurs que sur la scène, on verroit souvent des tragédies réelles: faute de soldats & de gros canon, ils en sont réduits à la petite guerre; ils se font toutes les niches que l'envie, la jalousie & l'esprit de parti peuvent leur suggérer.

La grande affaire d'état, entre ces deux puissances burlesques, est d'empêcher qu'aucune pièce nouvelle ne réussisse sur leur théâtre respectif. Si *Drury-lane* annonce une comédie ou une tragédie qui n'ait pas

encore été représentée, aussi-tôt la cabale de *Covent-garden* se met en campagne, & prépare ses machines pour la faire échouer: on la critique, avant même que l'affiche qui doit l'annoncer ait paru; le jour de sa première représentation, on y envoie un corps de symphonie, pour la siffler d'un bout à l'autre.

Il n'y eut jamais de gouvernement sans espions; ces deux potentats de la scène en ont à leurs gages. Si l'un des théâtres forme le projet d'un ballet nouveau, d'une scène nouvelle, d'une pantomime inconnue, aussi-tôt l'autre en est informé par ses émissaires, & donne dans le même tems la valeur de ces nouveautés. Ils ont encore un autre coup d'arrière-main pour se faire du mal, qui est de s'enlever les uns aux autres les grands acteurs, ceux qui attirent la foule & qui sont les favoris du public.

Il y a de petites choses qu'il faut savoir lorsqu'on veut connoître le génie d'une nation. Mon Baronnet m'a mis au fait de l'histoire chronologique de ces rois comiques depuis un demi siècle: voici l'arbre qu'il m'en présenta.

BRANCHE CHRONOLOGIQUE de la dernière Race des Rois Comiques du Théâtre Anglois.

„ Un comédien nommé *Booth* succéda à
„ la première race des anciens rois du théâtre,
„ & prit le sceptre théâtral: il acheta
„ cette roïauté, & devint prince comique
„ pour son argent; car on ne pouvoit,
„ alors comme aujourd'hui, devenir souverain
„ de la scène, qu'en vertu d'une patente.

„ Cet histrion n'étoit pas le seul qui
„ portât la couronne comique, il y avoit
„ alors quatre rois de sa clique: on pouvoit
„ regarder dans ce tems-là, la monarchie
„ théâtrale d'Angleterre, comme une confédération
„ de souverains. *Booth* avoit
„ trois croupiers qui aiant acheté, comme
„ lui, la couronne, en partageoient les
„ émolumens; mais la goutte ou une autre
„ maladie honteuse, qui n'est pas inconnue
„ aujourd'hui aux rois, sur-tout aux rois
„ de théâtre, aiant rendu ce monarque
„ impotent, il chercha à abdiquer
„ la couronne, ou pour mieux dire, à
„ la vendre. Il jeta les yeux sur un
„ nommé *Highbore*, qu'une gageure avoit
„ fait comédien, & que son argent fit

„ prince de la scène: il lui en coûta sept
 „ mille guinées, pour acheter les deux
 „ tiers de cette souveraineté. Il crut, en
 „ s'appropriant une plus grande portion du
 „ sceptre, non seulement avoir plus d'au-
 „ torité & de revenu, mais même éteindre
 „ les brigues & les cabales inévitables en-
 „ tre plusieurs souverains.

„ Le règne de *Higmore* ne fut pas heu-
 „ reux. Ses sujets se révolterent contre
 „ lui; les chefs de la révolte le déclarerent
 „ inhabile à régner. Le premier grief qu'on
 „ alléguoit contre lui, étoit qu'il n'avoit
 „ été que comédien honoraire, & le se-
 „ cond qu'il étoit né gentilhomme; car un
 „ des plus grands obstacles qu'il y avoit
 „ pour porter dignement cette couronne,
 „ étoit de n'être pas roturier.

„ Un comédien nommé *Cibber*, se mit à
 „ la tête des conjurés, & souffla le feu de
 „ la discorde. Ce comédien étoit un esprit
 „ inquiet, turbulent, un de ces hommes
 „ méchans par tempérament, & qui font
 „ du mal, pour le plaisir d'en faire. La
 „ sédition fut générale; les comédiens, pour
 „ autoriser leur révolte, disoient qu'ils
 „ étoient nés dans un pays libre, & qu'un
 „ parchemin ne pouvoit pas les rendre es-
 „ claves. Ils abandonnerent leur roi, di-

„ tant qu'ils avoient le droit de jouer la
„ comédie, comme ils voudroient, & où
„ il leur plairoit. Ils se retirèrent au petit
„ théâtre de *Hay-market*, où ils représen-
„ terent des pièces pour leur compte, &
„ s'en partagerent l'argent entre eux. La
„ constitution de la scène Angloise devint
„ pour quelque tems républicaine. Le
„ monarque du théâtre, se trouvant sans
„ sujets, se vit pour quelque tems sans
„ puissance.

„ On est surpris, quand on fait atten-
„ tion à l'institution de cette couronne,
„ qu'il se trouvât aucun particulier qui en
„ voulût faire l'emplette. Il n'y avoit aucun
„ engagement de la part du peuple histrion
„ envers leurs souverains; les acteurs pou-
„ voient passer d'une troupe à l'autre, ou
„ représenter pour leur compte, comme ils
„ firent dans cette occasion: la souveraine-
„ té étoit alors dans la patente.

„ Cependant il y avoit un endroit avan-
„ tageux pour *Highmore* dans cette rébel-
„ lion; il avoit reçu l'investiture de ses
„ états en vertu d'une commission expresse
„ du palais de *St. James*: il suivoit de-là
„ que, si le peuple histrion pouvoit se ré-
„ volter impunément, le Roi George per-
„ doit ses droits de suzerain. Pour soutenir

„ les privilèges de la couronne & les siens,
 „ il fit arrêter un de ses sujets, qui repré-
 „ sentoit à *Hay-market* ; l'affaire devint sé-
 „ rieuse, elle fut portée devant les juges
 „ de *Westminster-hall*, qui débouterent le
 „ roi histrion de toutes ses prétentions.

„ *Highmore* en fut si piqué qu'il abdiqua
 „ la couronne. Après ce prince infortu-
 „ né, *Charles Fleetwood*, premier du nom,
 „ prit les rennes de l'empire bouffon ; il
 „ avoit éprouvé des vicissitudes dans sa
 „ jeunesse, qui faisoient espérer un règne
 „ heureux : car il faut que les souverains
 „ aient eu des revers. En montant sur le
 „ trône, il ne voulut point se fier à un
 „ peuple qui n'emploïoit aucune formule
 „ dans le serment de fidélité qu'il faisoit à
 „ son souverain, & qui à cause de cela se
 „ croïoit en droit d'aller offrir ses services
 „ ailleurs, quand les affaires de la couron-
 „ ne étoient en désordre ; il nomma un
 „ grand chancelier pour dresser l'acte de
 „ convention, qui devoit lui lier ses peu-
 „ ples : ce fut pour la première fois qu'on
 „ vit un concordat passé entre les comé-
 „ diens & leurs directeurs.

„ Ce prince prit pour son premier agent
 „ ce même *Théophile Cibber* ; mais son gé-
 „ nie & ses intrigues lui firent bientôt per-

„ de sa place. *Charles* qui avoit lu quelque
„ part, qu'il étoit dangereux pour un prin-
„ ce d'avoir un ministre plus habile que
„ lui, le remercia; il donna sa place à un
„ *Macklin*, homme borné & sans génie
„ pour les grandes affaires, mais qui avoit
„ l'heureux talent de conduire bien les fi-
„ nances: ce qui est aujourd'hui la partie
„ principale des Ministres d'Etat.

„ Cependant les revenus de la couronne
„ théâtrale, qui avoient paru d'abord aug-
„ menter, diminuerent considérablement;
„ de maniere que *Charles* fut obligé d'aban-
„ donner ses états, & de s'enfuir en Fran-
„ ce, de même que *JAQUES II.*, avec cet-
„ te différence, que *Fleetwood* eut une pen-
„ sion pour vivre, au-lieu que le Roi d'An-
„ gleterre y vivoit d'aumônes.

„ *Charles* sous son règne avoit agi, com-
„ me les grands souverains; il avoit enga-
„ gé ses états, & aliéné les revenus de la
„ couronne; cela n'empêcha pas que plu-
„ sieurs ne l'ambitionnassent.

„ Enfin les roïautés des deux théâtres
„ sont parvenues aujourd'hui en pièces &
„ en lambeaux à trois directeurs, qui les font
„ valoir pour leur compte; leurs revenus
„ sont de quatre-vingt mille livres sterling,
„ sur quoi il faut païer les charges. Il y

„ a une infinité d'Etats souverains en Alle-
 „ magne, qui ne rendent pas tant.

L E T T R E L I V.

*Le Même au Mandarin Kie-tou-na,
 à Pékin.*

De Londres.

LA plûpart des arts & des métiers en Angleterre s'exercent sur la parole; pour être d'une certaine profession à Londres, il suffit de le dire. Il y a dans cette capitale une infinité d'étrangers très habiles, car ils enseignent ce qu'ils ne savent pas; ce qui est la science la plus difficile qu'il y ait au monde.

Plusieurs se font Professeurs de mathématiques, d'algèbre, ou de physique; les uns deviennent tout-d'un-coup médecins, les autres chirurgiens; je ne parle point des charlatans, & de ceux qui vendent des spécifiques, qui ont le droit d'être savans, avec la permission de l'impudence & de l'effronterie; d'autres se donnent pour maîtres de danse, d'escrime, & enseignent à monter à cheval. Ceux qui n'ont absolument aucun talent,

talent, & qui se trouvent dépourvus de tout génie, se font maîtres de langue Françoisé. Le nombre de ceux-ci est très grand; car pour le devenir, il suffit d'en prendre le titre.

J'allai diner dernièrement chez une Dame Angloise que je visite quelquefois, qui a dix ans de cette école, & qui passe dans Londres pour connoître toutes les finesses de cette langue. Après qu'on eut placé le bouilli sur la table, je lui demandai si elle vouloit me permettre de lui en servir; elle me répondit, *s'il vous plaît, Monsieur.* Un moment après, je lui proposai de manger de la salade, elle me dit, *de tout mon cœur.* La conversation étant venue à tomber sur une personne de sa connoissance, je m'informai si elle la visitoit souvent; & elle me répondit *qu'il y avoit un quart d'an qu'elle ne l'avoit vue, & qu'elle ne la verroit peut-être pas d'un demi an.*

Comme dans ma dernière visite, je lui avois recommandé un certain livre traduit du Chinois, je la priai de me dire si elle l'avoit lu; elle me dit *qu'elle l'avoit fait chercher chez tous les libraires de la ville; mais qu'il n'y avoit pas telle chose.* Après le dîner, elle me demanda si je voulois boire du café; je lui répondis que j'en prenois quel-

quefois. En prenant congé d'elle, je sollicitai la permission de continuer à la visiter : elle me dit *qu'on pouvoit la voir à toute heure ; mais que le plus sûr pour la trouver étoit de venir le matin à douze heures , &c. & autres expressions qui n'entrent point dans le caractère de la langue Françoisé , comme un étranger un peu versé dans cet idiome , peut aisément s'en appercevoir.*

Dans la plupart des maisons Angloises il y a comme une dissonnance domestique ; on y voit pour l'ordinaire un Perruquier Parisien , un Cuisinier François , & un Gouverneur Suisse : celui-ci se charge d'apprendre au jeune Seigneur les sciences qu'il ignore lui-même.

En France les Suisses sont à la porte , à Londres ils sont dans la maison. Il y a des nations épaisses dont les organes durs & péfants ne les rendent propres qu'à de certaines connoissances , où le génie est moins nécessaire que le travail. Il ne faut point confier à de tels hommes l'éducation des jeunes gens. Les Suisses n'ont pas assez de cet esprit volatil dont les François ont trop : la nature des premiers est trop matérielle. Le bon sens chez eux absorbe le goût ; aussi ceux qui examinent de près l'Angleterre , prétendent que , depuis qu'elle confie sa

jeunesse à de tels Gouverneurs, elle devient lourde & pesante, comme ses maîtres les Suisses. Je ne dis point que cette nation manque de génie ; mais seulement qu'elle n'est point propre à ce à quoi on l'emploie en Angleterre.

L E T T R E L V.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

De Montpellier.

Les gens d'église, d'épée, de robe & autres s'assembent chaque année en cette ville, & s'appellent les états.

Ces états, qui jadis furent établis sans doute pour régler les affaires de la province, durent trois mois ; & voici l'ordre d'expédition qu'on y observe régulièrement.

Le premier mois se passe en visites & en repas magnifiques ; dans le second on commence les affaires, & dans le troisième on ne les finit point. Là-dessus les états se séparent, chacun retourne dans son pays, & on revient l'année d'après pour expédier ;

comme auparavant, les affaires de la province.

Ceux qui dominent dans cette assemblée, sont des mandarins évêques qu'on appelle grandeurs, quoique quelques-uns parmi eux n'aient pas trois pieds & demi de haut. Ils portent tous sur la poitrine une croix d'or, qui est le signe ou la figure du supplice de leur Messie, le symbole de la charité & du mépris des richesses. C'est aussi ce qui distingue dans cette religion les ecclésiastiques qui jouissent humblement de cent mille livres de rente, de ceux qui ne sont pas encore parvenus à cette humiliation Chrétienne.

Tu peux bien t'imaginer que, dans une assemblée dirigée par des prêtres, il y a des processions. L'ouverture de ces états se fait par une solennelle, dont j'ai été spectateur.

Le hasard fit que je me trouvai placé dans la rue, près d'un Languedocien vif, poli, enjoué, & avec cela un peu caustique, qui voulut bien m'expliquer les différentes figures de ce tableau mouvant.

Monsieur, lui dis-je, je vous prie de me dire qui est ce grand homme qui est distingué des autres par un cordon bleu? C'est, me répondit-il, Monsieur le Maréchal de

T*** notre Gouverneur. Il a l'air bien grave, repris-je. Cela est vrai, repliqua-t-il; mais il est encore plus œconome. Il semble que la Cour nous l'ait envoié tout exprès pour nous faire regretter ses deux prédécesseurs, qui faisoient circuler l'argent dans notre ville; car ils aimoient le jeu, les femmes & la table, au-lieu que celui-ci ne mange, ne joue & n'aime point.

Presque toujours les grands, qu'on nous envoie pour nous gouverner, sont extrêmes. Ou ils nous dérangent par leur prodigalité, ou ils nous ruinent par leur œconomie. Les premiers font des dettes, & les seconds nous en font faire.

Qui est cet autre, repris-je, qui est à côté de lui, qui a le même ordre, quoiqu'il n'en porte pas le même habit? C'est, me dit-il, Monseigneur l'Archevêque de N — Primat des Gaules, & qui à cause de cela préside aux états.

Monsieur, interrompis-je, votre Primat a-t-il une religion? Je vous fais cette question, parceque j'ai ouï dire que tous les évêques du Languedoc étoient damnés: or si cela est, vous voiez bien que ce n'est pas la peine de croire en Dieu, pour aller au diable. Oh, je vous assure, me répondit précipitamment le Languedocien, que

celui-ci n'est pas hérétique en ambition. On peut dire que, de ce côté-là, il fait son salut avec un zèle infatigable. Il est du culte des grands, est assidu auprès du Roi & de Monseigneur le Dauphin, de plus il est fort attaché à la troisième personne de la trinité de Versailles dont il porte le collier. Vous voyez, ajouta-t-il, qu'il est bon catholique, car il croit au pere, au fils & au saint-esprit : aussi le seigneur l'a-t-il béni. Il est à la veille d'occuper la première place dans le paradis ecclésiastique de la France ; & je crois que c'est à celui-là seulement qu'il aspire : car, entre nous soit dit, notre Primat est comme César, qui se trouvant dans les Gaules, ne voyoit rien au-delà des Gaules.

Qui sont ces autres qui marchent en ordre, habillés comme le Primat, qui croient au pere & au fils, mais qui ne sont pas encore arrivés au culte du saint-esprit. Ce sont des Evêques. Par exemple, me dit-il, en me les montrant du doigt ; voilà Monseigneur de Beziers ; voici Monseigneur d'Usés ; celui-là est Monseigneur d'Alais, celui-ci Monseigneur de Mirepoix. Voilà bien des villes, Monsieur, lui dis je en l'interrompant, qui marchent ici en ordre ; cette procession me paroît une véritable Mappemonde.

Pouvez-vous me dire, ajoutai-je, qui sont ces gens qui sont habillés différemment que les autres? Ce sont, me répondit-il, des Barons. Et qu'ont-ils à faire aux états ces barons? Ma foi rien, me dit-il; aussi n'y font-ils pas grand-chose. Ils n'entrent dans cette assemblée que pour faire nombre. On les auroit déjà réformés, si ce n'étoit qu'en France on ne réforme rien. Il y aura toujours des barons aux états du Languedoc, quoiqu'on puisse toujours s'y passer de barons.

Je vous prie de me dire qui sont ces trois ou quatre hommes qui marchent à pas comptés comme les autres? Ce sont les Sindics de la province. Qu'est-ce à dire, repris-je, des sindics? On les appelle ainsi, ajouta-t-il, parcequ'ils sont chargés des détails, & qu'ils ont, pour ainsi dire, la manutention du Languedoc. Ce seront sans doute, lui dis-je, des hommes surprenans? Vous dites fort bien, surprenans; car il en est parmi eux qui n'ont pas assez de capacité pour régler leur maison, & qui sont réputés avoir assez de génie pour régler la province.

Dites-moi, je vous supplie, quel est cet animal gros & court, qui passe maintenant devant nous? Ce n'est pas un animal, me

répondit il en souriant, c'est Monsieur le Lieu enant du Maire de la ville de Montpellier. Il a l'air bien suffisant, lui dis-je. Il a tort, me répondit-il, personne ne doit l'être moins que lui; car il n'a pas la valeur d'une obole en génie. Malgré l'incapacité que tout le monde lui connoît, il a fait une espèce de fortune. Il n'y a pas longtemps qu'il étoit le Secrétaire (*) de ceux qui arrêtent les voleurs, & aujourd'hui il est confondu avec les Monseigneurs. Il avoit droit auparavant d'assister à la potence, à présent il a celui d'assister aux conférences.

Mais il me semble, lui dis-je, que je vois, parmi les grandeurs de cette province, des hommes rustiques ou des campagnards. Qu'est ce que ces sortes de gens font là? Ce sont des villageois, me répondit-il, qui sont munis de provisions pour venir faire tous les ans un tour de promenade dans nos ruës, en compagnie des évêques. Ils en ont acheté la permission du Roi par une finance. Ils possèdent ce qu'on appelle ici des charges municipales: on les regarde comme les valets de pied des états: mais on a tort; car les valets font quelque cho-

(*) Secrétaire de la Prévôté.

se dans une assemblée, au-lieu que ceux-ci ne font rien dans celle-ci.

Monfieur, encore un mot, & je finis. Où vont maintenant tous ces gens-là en procession? Ils vont, me dit-il, dans une de nos églises qu'on appelle Notre-Dame, pour prier le saint-esprit de les éclairer, & pour lui demander le secours nécessaire pour bien administrer les affaires de la province. Mais comment! repris-je encore comme malgré moi; j'ai ouï dire qu'ils n'en terminent aucune. Qu'est-ce que cela fait? repliqua-t-il. On prie toujours ni plus ni moins; d'ailleurs la dépense des voïages est faite. Les gens des états sont ici, le saint-esprit est là, il n'en coûte rien de l'invoquer: en disant ces mots, mon Languedocien me fit une inclination de tête & disparut.



L E T T R E L V I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi , au Mandarin
Kie-tou-na , à Pékin.*

De Londres.

JE t'ai parlé de l'inclination que ce peuple a à la politique. Il est impossible que cela puisse être autrement, dans un pays où il y a tant de professeurs de cette science, qui en donnent leçon au public.

Ces professeurs sont les *Daily Advertiser*, *London Gazetteer*, *Publick Ledger*, *St. James's Chronicle*, *London Gazette*, *Baldwin's Journal*, *Owen's Weekly Chronicle*, *Craftsman*, *British Spy*, *Royal Westminster Journal*, *Old British Spy*, *Westminster Journal*, *London Spy*, *Weekly Journal*; sans compter d'autres demi-spéculatifs qui le soir apprennent au public les nouvelles politiques qui sont arrivées le matin. Car la journée n'a point d'heure, dans laquelle Londres ne fournisse quelque événement digne de la postérité, quand ce ne seroit que la mort d'un chien ou la naissance d'un enfant.

Dans les autres états de l'Europe, la politique a ses bornes: mais elle n'en connoît

point dans celui-ci. Elle embrasse tout ; & il n'est aucune action dans la vie civile qui ne soit de son ressort.

Il est vrai que les professeurs de cette science n'imaginent pas tout ce qu'ils mettent dans leur papier de jour. Ils ont des croupiers ou des aides-politiques, qui les déchargent du travail de penser. Leur affaire est de rassembler les matériaux qu'on leur envoie tout prêts à publier ; de manière qu'ils ne font, à proprement parler, que les éditeurs des réflexions d'autrui.

Ils ont aussi des faiseurs de lettres postiches, qu'ils plaquent dans les endroits vuides de leurs papiers, ce qui, en tems de disette, tient place de nouvelles. La mesure de leurs discours politiques est de quatre pages in folio. Qu'ils aient à parler, ou qu'ils n'aient rien à dire, cela revient au même : il faut que les quatre façades de la forme du discours soient remplies d'un bout à l'autre. Faute de politique, on y met des raisonnemens : & faute de ceux-ci, on prodigue les paroles.

Il est vrai que les naissances, les mariages & les enterremens sont pour eux un champ inépuisable. Ils tuent les vivans, à force de nouvelles qui n'intéressent que les morts.

Tu peux bien t'imaginer que ces commentateurs des faits publics ne sont pas politiques pour la gloire. Un motif plus intéressant les détermine à traiter des intérêts des Princes. Il est vrai qu'ils ne sont pas chers & qu'ils donnent leur marchandise à un prix raisonnable. Ils ennuiant le lecteur d'un bout de l'année à l'autre, à raison de deux deniers sterling par jour : c'est un prix fait.

Outre ces détailliers de la politique, il y en a d'autres qui la vendent en gros dans des livres qu'on appelle *Magazines*. Ceux-ci s'attachent moins aux intérêts des Princes qu'aux leurs. Ces auteurs magasiniers, font chez eux un magasin de notions vieilles, usées, imprimées depuis longtems & déjà connues, dont ils présentent tous les mois une nouvelle édition au public.



L E T T R E L V I I .

*Le Même au Mandarin Catao-yu-se,
à Pékin.*

De Londres.

LE mariage de George III. vient d'être déclaré: il épouse Charlotte de Mecklenbourg-Strelitz, Princesse qui a de l'esprit, du génie & de rares qualités, issue d'une maison d'Allemagne, qui descend de ces Empereurs qui avoient subjugué le monde. Elle n'a que dix-sept ans & le Roi vingt-quatre.

Quoique les jeunes époux soient à trois ou quatre cent lieuës l'un de l'autre, ils se sont déjà entretenus ensemble. Les peintres ont formé les premières entrevuës & fait les déclarations d'amour; car cet art est très utile aux Princes Chrétiens: ils connoissent leurs épouses, longtems avant que de les voir.

Il se fait de grands préparatifs pour le mariage; tout le Roïaume est en mouvement. Les manufacturiers travaillent, & les artisans agissent. Les hommes ont ordonné des habits magnifiques, & les femmes des

ajustemens superbes. On diroit que chacun travaille ici à ses propres nôtces ; & que la monarchie elle-même se marie.

Je ne fais point si le Roi aura des enfans ; mais il est certain qu'il en produira beaucoup dans la république , par la circulation que son himen procurera ; car la génération dépend du mouvement du numéraire. On pourroit appeller cette progéniture, les enfans du second lit de la couronne. Il est dommage que les Rois d'Europe ne se marient pas plus souvent , car leur païs en seroit mieux peuplé.

L E T T R E L V I I I .

*Le Même au Mandarin Catao-yu-se ,
à Pékin.*

De Londres.

IL faut bien des affaires en France, pour polir le visage d'une femme, & le mettre en état le matin de se montrer en compagnie. En Angleterre, cela est d'abord fait. Ce soin, ailleurs le plus grand de tous les soins, n'en est pas un ici.

Une Dame Angloise, en se levant, laisse

son visage comme il est; & le porte toute la journée, comme il s'est trouvé le matin. Elle a soin devant son miroir de donner des graces au reste de sa parure. Il n'y a que son visage qui ne fasse point toilette. Si elle y touche, ce n'est que pour lui donner un air chiffonné, & un je-ne-sais-quoi de négligé, qui augmente la confusion de ses traits. C'est ici le dernier raffinement de la beauté.

Ceux qui connoissent les différentes routes que les femmes tiennent pour plaire aux hommes, prétendent qu'un visage, ainsi livré à lui-même & détaché de tous les secours auxiliaires, n'en est que plus propre à faire de vives impressions. Je ne t'en dirai rien. Car il faut être bien savant dans la controverse des charmes, pour savoir si une pâleur étudiée, une confusion affectée, & une négligence ménagée forment la beauté.

Les phisionomies jeunes & enfantines dans le sexe ne sont point ici de mise. Il faut que les charmes des femmes aient un air rassis. Les jeunes Bretones, qui veulent plaire, doivent ressembler à leurs grand-mères.

Les Françoises précipitent leurs charmes, & les font marcher, pour ainsi dire, au

devant des modes. Les Angloises au contraire les font retourner en arriere, & elles reprennent les anciennes. Les femmes qui se coëffent aujourd'hui ainsi qu'on se coëffoit du tems de la Reine Anne, sont aimables.

Cependant cette beauté est encore trop moderne; celles qui se chiffonnent la tête, ainsi que cela se pratiquoit sous le règne de Charles II., sont jolies; mais les Bretones qui se coëffent comme on l'étoit du tems de Henri VIII., sont belles; ainsi de beauté en beauté jusques au siècle de Guillaume le Conquérant.

L E T T R E L X I.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham - pi - pi, à Pékin.*

De Montpellier.

JE t'ai dit, dans ma précédente, qu'il ne se finissoit rien dans l'assemblée des états du Languedoc: mais il y a une chose qu'on acheve toujours, qui est la levée du don gratuit. C'est une somme extraordinaire qu'on paie au Prince, aussi gratuitement

ment qu'il est possible de le faire, dans un don qu'on fait forcément. Quoique la misère soit générale, chacun s'exécute; & la somme se trouve.

Il est vrai qu'il y a dans ces états un procureur du Roi, ou, pour me servir du terme qu'on emploie dans ces occasions, une ame damnée de la Cour, qui n'épargne ni soins ni peines, pour lui procurer de l'argent; le tout sans ambition, ni dessein prémédité d'augmenter sa fortune; car il ne demande, pour ses épingles, qu'à devenir Grand Aumonier de France. Peut-être que, si la guerre dure, & que le besoin d'argent augmente, il aura de plus belles inclinations, & qu'il visera alors au Cardinalat.

Mais ce n'est pas-là le seul damné; il y a tout plein d'autres damnés dans les états. On diroit que la plûpart de ses membres sont païés pour ruiner la province. C'est un effet qui dérive de sa cause. Tous ceux qui composent cette assemblée sont gens du Roi, & c'est du Monarque que dépendent les rangs & les charges de tous ceux qui y assistent.

Un Evêque se garde bien de s'opposer aux représentations d'un député du tiers-état, qui prouve l'impossibilité morale, où le

peuple est de donner la somme qu'on lui demande; car cela pourroit l'empêcher de devenir Archevêque; & il faut que chacun fasse son chemin.

Les Sindics sur-tout feroient perdus sans ressource, s'ils s'opposoient à la levée des sommes, que les particuliers ne sont pas en état de paier; car ils prouveroient par-là eux-mêmes que la province est en mauvais état, & ils ne sont sindics que pour qu'elle soit en ordre. Aussi faut-il voir la désolation de cette province, jadis (à ce qu'on m'a assuré) la plus florissante de la France. Imagines-toi un païs dévasté par l'ennemi, ou à peine délivré des ravages de la peste & de la famine. Comme on le dépouille continuellement de ses finances, toutes les branches de son administration languissent; & si, malgré cette foule de taxes & d'impôts dont il est chargé, il se soutient encore un peu, il en a l'obligation à la fécondité naturelle de son continent, & à la fertilité de son terroir.



L E T T R E L X.

*Le Mandarin Cham - pi - pi, au Mandarin
Cotao - yu - se, à Pékin.*

De Londres.

A CHAQUE pas je rencontre ici une énigme. Cette république est gouvernée par des représentans à qui on confie les intérêts de la nation. On ne fauroit donc choisir des hommes trop vertueux, trop sages, & trop éclairés : du-moins un si grand dépôt demande des ames grandes, nobles, belles : des hommes au-dessus des foibleffes ordinaires ; naturellement cela devroit être ainsi, & cela est autrement.

Les élections pour les membres du Pa-l-m-t qui sont les représentans, sont des espèces de marchés publics, où les intérêts de la république se vendent au plus offrant & dernier enchérisseur.

La vertu & le mérite n'ont rien à faire dans ce choix ; c'est aux causes secondes à décider l'affaire. On n'est pas élu, on achette la place de représentant. Le peuple commence par corrompre celui qu'il choisit pour être incorruptible.

L'ivrognerie & la débauche ouvrent le théâtre des élections ; l'avarice & l'intérêt fordide finissent la scène. Celui qui fournit au peuple le plus de moïens de se plonger dans la crapule & la débauche, est choisi pour le gouverner. Dans ce cas-là, cent tonneaux de biere forte contiennent plus de cette vertu caractéristique pour être élu que cinquante ; & mille guinées plus que cent.

L'élection d'un membre ne le regarde pas directement, c'est l'affaire de son sommeil. S'il enivre un plus grand nombre de ceux qui doivent donner leur voix, il place son maître au Pa-l-m-t.

Comment peut-on imaginer que des hommes, qui emploient des moïens si bas pour se faire élire, auront les qualités nécessaires pour gouverner le peuple, lorsqu'ils seront élus ?



L E T T R E L X I.

*Le Même au Mandarin Kie-tou-na,
à Pékin.*

De Londres.

LE convoi qui doit aller prendre la Princesse Charlotte de Mecklenbourg, destinée pour régner en Angleterre, doit mettre à la voile dans peu de jours.

On dépêche vers elle un Amiral, plusieurs officiers généraux, accompagnés de seigneurs de rang, & des quatre plus belles femmes du Royaume, qui doivent lui tenir compagnie. On lui députe de plus un mari qui doit l'épouser, & la faire Reine, avant même qu'elle ait vu le Roi. C'est une espèce de *Hulla* politique, en usage en Europe, qui doit remplir toutes les fonctions du mariage, excepté la consommation. Ce mari postiche est toujours un mandarin du premier ordre. Par cette coutume singulière, il se trouve qu'une Princesse a deux maris, sans être encore mariée. Il suit de là que les Rois Chrétiens n'épousent que des veuves, & que toutes les Princesses, en se mariant, passent en secondes noces.

Les souverains d'Asie ne sauroient s'accommoder de cet usage ; ils sont trop jaloux. Ils ne se marieroient pas avec une femme déjà mariée, quand elle n'auroit épousé qu'une image.

L E T T R E L X I I .

*Le Même au Mandarin Cotaou-yu-se,
à Pékin.*

De Londres.

LE théâtre Anglois a plus de ressources que le François. Celui-ci ne joue que les hommes, au-lieu que celui-là représente les enfers. J'y ai vu en dernier lieu une scène magnifique de sabbat. Tout le grimoire des demons y étoit détaillé avec beaucoup d'esprit & d'imagination. On diroit que la plupart des Poètes Bretons ont passé une partie de leur vie dans la compagnie des forciers^o, tant ils sont au fait de leurs mœurs & de leurs manières.

Outre les acteurs du sabbat, il a encore la ressource des spectres, qui sont chargés comme les autres d'amuser le public. Ordinairement ceux-ci s'aquittent assez bien

de leurs rôles. Il est vrai qu'il n'est pas bien difficile. Il suffit qu'ils aient une chemise ensanglantée & un masque de plâtre.

Ces spectres parlent quelquefois : mais ce n'est pas ce qu'il y a de plus divertissant sur la scène Angloise.

Outre les spectres, il y a encore des acteurs qu'on ne connoît point sur le théâtre François, ce sont les boureaux. Il n'y a point de théâtre un peu policé en Angleterre, qui n'en ait deux ou trois, sans compter leurs adjudans.

Après les boureaux, viennent les meurtriers de la scène : ceux-ci sont païés comme les autres pour répandre du sang. Il n'en coute que quinze snellings la semaine, aux entrepreneurs du théâtre, pour faire mourir tant d'Empereurs & de Rois qu'ils veulent. Il en périt un si grand nombre sur cette scène, qu'on prétend que chaque meurtre particulier ne revient qu'à deux deniers sterling par tête couronnée. A la Chine, à ce prix-là, on ne pouroit pas tuer un oiseau.

Je ne parle point des grands Diables & d'autres personages de la Cour de Lucifer, qui sont régulièrement païés pour faire rire. Ceux-ci ont des gages si modiques, qu'il ne vaut pas la peine d'en parler : car l'enfer

joue presque pour rien aux deux théâtres de *Covent garden* & de *Drury-lane*.

L E T T R E L X I I I.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

De Montpellier.

C E peuple-ci est actif, vigilant, laborieux, addonné au trafic & à l'industrie, & par conséquent avide de richesses. Mais je ne fais s'il ne se croise pas lui-même dans ses vuës, & si l'ambition d'avoir ne lui fait pas perdre les moïens d'aquérir.

Il néglige le commerce d'œconomie, pour se livrer à celui de spéculation d'argent. Il est vrai qu'à la première vuë ce continent ne paroît pas y être si disposé, que les autres de l'Europe qui le font actuellement : mais quand on examine les choses de près, on trouve que c'est la faute de ses habitans, & non de la nature, qui semble au contraire l'y avoir voulu inviter.

Cette ville est quasi au bord de la mer, & ce peuple ne tire presque aucun avantage de cette proximité favorable. Ma-

guelone étoit autrefois un port, qui est aujourd'hui fermé, sans que depuis ce changement préjudiciable, on ait jamais pensé à l'ouvrir. On pourroit faire venir la Méditerranée aux portes de Montpellier par un canal, & ce canal n'a pas encore été creusé.

Il est vrai que le soleil ardent qui échauffe son terrain, le rend moins fertile que quelques autres endroits du Nord de la France. Mais la stérilité n'est pas un obstacle au commerce d'économie; c'est au contraire une raison de plus pour s'y addonner: & ce qui décida autrefois Marseille à ce commerce, fut sa stérilité.

La Hollande, à ce que j'ai oui dire, est un exemple vivant de l'abondance qu'on peut faire naître dans un pays où il ne croit rien. On trouve chez ce peuple, qui n'a pas lui-même de quoi vivre, le magasin universel des vivres de l'Europe.

Le commerce de spéculation d'argent a ce désavantage, qu'il n'enrichit point le peuple ou la ville qui le fait. Les richesses publiques n'y augmentent point, précisément parceque le numéraire y augmente; car le prix de toutes les choses de la vie suit toujours la portion relative de l'argent.

Les besoins phisiques & ceux du luxe

sont quatre fois plus chers aujourd'hui à Montpellier, qu'ils ne l'étoient il y a cinquante ans. C'est que le commerce de l'argent y en a introduit trois fois plus, qu'il n'y en avoit dans ce tems-là. Aujourd'hui on n'est donc pas plus riche avec beaucoup de numéraire, qu'on ne l'étoit autrefois.

L'argent est une richesse de fiction, qui n'augmente point les richesses réelles, au lieu que, si on avoit perfectionné le commerce d'économie, on seroit réellement plus riche. En effet quand on fournit aux autres les choses nécessaires, on peut en retenir pour soi la portion que l'on veut.

J'aurois beaucoup d'autres choses à dire sur cette matière : mais les bornes que je me suis prescrites dans ces lettres ne me permettent pas de la traiter dans toute son étendue.

L E T T R E L X I V.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

LES cafés de Paris ne sont pas aussi politiques que ceux de Londres. Dans ceux-là on y joue seulement aux échecs,

ou l'on y raconte quelque historiette galante; au-lieu que, dans ceux-ci, on y régle les affaires de l'Europe, & on y statue sur celles de la Monarchie. Ce sont autant de chambres basses, où le dernier individu de la république a le droit de devenir membre, à raison de quatre sous la tasse de café, qui est la dose politique nécessaire pour y être reçu. Il y a bien aussi quelques chambres hautes de café; mais les grandes séances de celles-ci se tiennent à *White's Chocolate-House* *, où les politiques, après avoir perdu leur argent, se déchainent contre le gouvernement.

Les conférences ordinaires de ces communes s'ouvrent tous les matins par la Gazette du jour. On y prend en considération une douzaine de papiers publics, que les gens du roi de la boutique, c'est-à-dire, les *Waiters*, y distribuent sur les tables. Il n'y a point d'Anglois qui les fréquentent, qui ne soient en état de raisonner pendant quatre heures à perte de vuë sur ce qu'ils n'entendent point.

Autrefois on parioit beaucoup dans les cafés de Londres sur les matieres d'état: mais depuis que les intérêts des Princes

(*) Maison de jeu où s'assemble la noblesse.

ont ruiné la plûpart des politiques, on a réformé cette méthode, pour y substituer celle de la discussion, ce qui a changé totalement la théorie du raisonnement ; car autrefois celui qui avoit le plus d'argent, étoit le plus habile politique ; au-lieu qu'aujourd'hui c'est celui qui a le plus de poitrine.

Cette dernière maniere de raisonner juste sur les affaires d'état est prise de la chambre basse des Communes de *Westminster* ; car tout ici tire sa source de l'institution.

Comme dans cette chambre, il y a toujours quelque grand orateur qui réunit à lui toutes les opinions, & qui dispose de celles de l'assemblée ; pour l'ordinaire, il y a dans chaque boutique un beau parleur, qui ramène à lui l'auditoire, & qui dispose de la chambre du café.

Il n'y a point de jour dans l'année que ces grands politiques n'établissent un meilleur système de gouvernement, qu'ils n'augmentent la marine, le commerce, & n'établissent des moïens pour acquitter l'état & païer les dettes nationales.

A entendre ces œconomes d'état, tu croirois qu'ils sont eux-mêmes le véritable modele de l'arrangement civil : mais ils ne sont rien moins que cela.

Il n'y a point de fils de famille le plus

dérangé, qui le soit autant que la plûpart de ceux-ci. Presque toujours leurs affaires particulieres sont dans un état affreux. Ils laissent leur génie d'ordre millionnaire dans la boutique du caffè, où ils réglent l'Europe & l'Etat: en entrant chez eux, ils n'ont pas la valeur de deux sols d'œconomie domestique.

Le Baronet m'a assuré que la plûpart des raisonneurs de son tems sur les moïens d'œconomiser dans les dépenses de l'état, étoient morts à *Newgate* chargés de dettes, & qu'il seroit peut-être lui-même à l'hôpital, s'il n'avoit renoncé à la politique des caffès.

L E T T R E L X V.

*Le Même au Mandarin Kie-tou-na,
à Pékin.*

De Londres.

QUAND on voïage en Angleterre, il faut avoir non seulement la carte du pais par où l'on passe, mais encore celle des auberges qui sont sur la route & dans lesquelles on doit s'arrêter. Sans cette seconde précaution, on court risque de

faire fort mauvaise chere, & de dépenfer beaucoup d'argent.

J'éprouvai l'un & l'autre dans un voïage que je fis il y a quelques jours dans la Province d'York.

A la premiere couchée au sortir de Londres, mon hôte qui me crut, je ne fais fur quel fondement, du parti de la Cour, me regarda d'affez mauvais œil.

Je m'apperçus, à un certain mouvement des yeux qu'il fit à un de fes garçons, qu'il lui ordonnoit de me donner une chambre commune avec un lit ordinaire.

Comme il étoit déjà tard, je demandai à fouper, & un quart-d'heure après on me mit, fur une petite table, un morceau de bœuf roti fort coriace; tandis qu'on servit un poulet gras à un voïageur qui étoit arrivé demi-heure après moi.

J'en demandai la raison au garçon qui me donnoit à boire; & il me répondit que ce Monsieur étoit de l'*opposition* (*). Mon ami, lui dis-je, je fuis auffi de l'*opposition*; & pour vous le prouver, c'est que je m'oppose d'avance à ce qu'à mon retour vous me donniez un auffi mauvais fouper, que celui que je viens de faire ce soir.

(*) Parti contraire à la Cour.

Le garçon rendit mes paroles à son maître, qui vint un moment après me faire des excuses sur ce qu'il ne m'avoit pas cru d'abord de son parti; m'assurant que, s'il m'avoit connu, il m'auroit fait comme à cet autre gentilhomme, & que j'aurois eu un poulet gras.

Je me le tins pour dit: à la seconde couchée j'eus grand soin, en entrant dans l'auberge, d'avertir le maître que j'étois de l'*opposition*; mais cette déclaration qui, à ce que je croïois, devoit me valoir un bon souper, m'en procura un fort mauvais; car on ne mit devant moi que deux cotelettes de mouton, tandis qu'on servit un canard aux navets à un étranger qui étoit arrivé comme moi.

Je portai encore ici mes plaintes au garçon: mais il me répondit que ce gentilhomme étoit de la *corruption* (†). Eh! mon ami, lui dis-je avec précipitation, j'en suis aussi, donnes-moi à manger: car si je ne soupe pas mieux, mon estomac, faute de *corruption* ce soir, sera gâté demain au matin.

En faveur du parti dont je me déclarois, on prépara un canard aux navets, & on me le servit une heure après.

(†) Parti favorable à la Cour.

Je me le tins encore ici pour dit. A mon retour, je fus de l'*opposition* dans les auberges où il y avoit des poulets gras, & de la *corruption* dans celles où il y avoit des canards aux navets.

Avec cette méthode, on n'est pas encore sûr de faire bonne chere en Angleterre, à cause de la variation & des changemens subits qui arrivent dans la politique: car tel aubergiste qui est de la *corruption* dans un mois, est souvent de l'*opposition* dans un autre. Mais un honnête ecclésiastique de ce pays-ci, qui préfere un bon souper à toutes les cabales de la Cour & du Parlement, m'a conseillé un moïen qu'il pratique lui-même en voïageant en Angleterre. C'est de faire prendre les devants à un domestique, pour reconnoître le terrain, & savoir de quel parti est l'hôte chez qui on va loger.

Il m'a dit à ce sujet qu'il avoit été obligé quelquefois d'apostasier vingt fois de suite dans le même voïage, & d'être de l'*opposition* ou de la *corruption*, dans la proportion que le vin de ses hôtes étoit bon, & que le *roast beef* lui paroïssoit excellent.

L E T T R E L X V I .

*Le Même au Mandarin Cotao-yu-se,
à Pékin.*

De Londres.

LORSQUE j'étois en France, je te parlai des Cotteries qui y sont établies; il y en a aussi en Angleterre: mais elles sont d'une autre espèce. Les femmes n'y sont point admises, ce qui fait que les ustenciles des sociétés de ces deux pays sont différens. Dans celles-là, les éventails, les rubans & les boîtes à mouches forment les principaux ornemens: dans celles-ci, la scène se passe entre des pipes, des hommes & des bouteilles.

A Paris les Cotteries sont entées sur l'amour: à Londres elles sont fondées sur le manger & le boire; de-là vient que ces dernières sont très nombreuses, car il n'y a point de Breton, qui ne soit en état de remplir ces deux points importans de la société Angloise.

Parmi le grand nombre de Cotteries qui illustrent aujourd'hui cette grande capitale, celles qui lui font le plus d'honneur, sont:

La Cotterie des Politiques ; La Cotterie des Mécontents du Gouvernement ; La Cotterie des Ivrognes ; La Cotterie des Stupides ; La Cotterie des Babillards & la Cotterie des Cocus.

Chacune de ces Cotteries a ses réglemens & ses statuts particuliers. Les Candidats doivent faire des preuves pour en devenir membres.

LA COTTERIE DES POLITIQUES est très nombreuse ; elle n'est point érigée pour une classe de citoïens, mais pour tous les citoïens. Tous les Candidats peuvent y être admis, depuis le savetier jusques au Duc & Pair. Il faut néanmoins que chaque membre ait la faculté de dépenser trois sols pour une pinte de biere forte, dans les séances ordinaires ; & deux shellings pour une bouteille de vin de Porte, le jour des grandes assemblées. Il est deffendu de parler politique pendant les cinq premières rafades ; ce n'est qu'à la sixième qu'on peut délibérer sur les affaires de la Monarchie d'Angleterre ; & à la vingtième il est permis de régler les intérêts de toutes les Puissances de l'Europe.

QUALITÉS REQUISES DANS LES CANDIDATS. Nul particulier ne peut être reçu dans la Cotterie des Politiques, s'il ne prouve auparavant qu'il s'est mêlé

des négociations publiques, au point d'avoir pour elles négligé ses affaires domestiques. Il faut que les Candidats soient en état de certifier qu'ils ont lu au-moins dix mille papiers publics; ce qui est la dose de politique requise pour être admis dans cette Cotterie.

LA COTTERIE DES MÉCONTENS DU GOUVERNEMENT, est fort augmentée sous le règne de George III., sur-tout depuis que la Cour prête l'oreille aux propositions de paix faites de la part de la France.

Le Président de cette Cotterie doit être Jacobite. Son institution tend à contre-carrer l'administration, & à être toujours du parti contraire à celui de la Cour.

QUALITÉS REQUISES DANS LES CANDIDATS. Nul membre ne peut être admis dans cette Cotterie, qu'il ne sache blasphémer contre le Roi & ses Ministres.

Il y a pour cela, dans la société, un maître-juré-blasphémateur qui examine la nature des blasphêmes. Un prétendant begue, ou qui a quelque difficulté de la langue, ne sauroit être admis. Il faut que le Candidat puisse prononcer bien distinctement, *D-m-n the K, D-m-n the M-n-s-t-s.*

LA COTTERIE DES IVROGNES,

une des plus anciennes qu'il y ait en Angleterre, est aujourd'hui à son dernier période d'élévation. Tous les bons & fidèles sujets du Roi George peuvent y être admis sans distinction.

Son Président doit être Irlandois de nation, né à Dublin. Selon les premières loix de son institution, tous les membres de la Cotterie doivent être ivres & endormis à minuit.

QUALITÉS INDISPENSABLES DANS LES CANDIDATS. Par un règlement particulier, les François, les Espagnols, & les Italiens sont exclus de cette Cotterie, à cause de leur sobriété naturelle. De tous les étrangers les Allemands seuls ont droit d'y être admis.

Chaque postulant doit prouver que son ventre contient deux bouteilles de vin de Porte, trois de Clairret, une de Madeire, *une bolle de Punch*, & six grands verres de liqueur. Il doit avoir un certificat légalisé par six taverniers de la ville de Londres & de Westminster, comme il a avalé en sa vie cent tonneaux de vin. Il faut qu'en buvant il perde la raison, car un Candidat, qui seroit en état de boire dix verres de vin sans s'enivrer, ne pourroit pas être reçu.

LA COTTERIE DES STUPIDES, qui

brille aujourd'hui beaucoup dans cette capitale, n'est pas si nombreuse que celles des Politiques & des Mécontents du Gouvernement : mais elle ne laisse pas d'avoir un grand nombre de membres.

Son Président doit être Anglois né à Londres ; & ses membres, en buvant ensemble, doivent se regarder avec des yeux hébétés. Il faut qu'ils ne disent que deux paroles dans trois heures ; & quand le discours s'adresse à eux, ils doivent toujours répondre sur toute autre chose que sur la question qu'on leur fait.

QUALITÉS REQUISES DANS LES CANDIDATS. Les Candidats, pour être reçus dans la Cotterie des Stupides, doivent être de véritables automates, qui se démontent le soir, & qu'on remonte le lendemain au matin, ce qui fait qu'ils ont un corps & une ame machinale, tous deux faits à ressort. Il faut de plus, pour être admis dans cette Cotterie, avoir été pendant vingt ans membre de la société des Ivrognes.

LA COTTERIE DES BABILLARDS n'est pas si ancienne que les autres : son établissement datte du tems de la révocation de l'Edit de Nantes, après que les Protestans étrangers se furent réfugiés en Angleterre.

Par le premier de ses statuts, son Prési-

dent doit être François, &, s'il est possible, originaire de Clerac, Montauban ou Bourdeaux: mais quand il seroit de Nîmes ou de Montpellier, ce ne seroit point un obstacle à son élection. A l'égard des conseillers & autres principales charges de cette assemblée babillarde, faute de Gascons, on reçoit à leur place des Irlandois.

QUALITÉS REQUISES DANS LES CANDIDATS BABILLARDS. Il faut que les postulans aient la langue bien pendue, & qu'ils soient en état de parler trois heures de suite sans rien dire. Les begues n'en sont pas exclus, pourvu qu'en traînant la parole & en allongeant les mots, ils puissent faire le même bruit & parler aussi longtemps que ceux qui ont la langue libre.

LA COTTERIE DES COCUS, qui fut établie en Angleterre, sous le règne de Charles II. de galante mémoire, se soutient aujourd'hui avec beaucoup d'honneur & de réputation. Ses membres augmentent tous les jours, de manière qu'on peut se flatter (grâces à la corruption des mœurs du siècle) que dans peu elle sera une des plus florissantes de ce Roïaume. Il est permis à tous les sujets du Roi de s'y faire inscrire: on y reçoit les premiers Lords de la Cour, ainsi que les Ducs & Pairs du Roïaume.

QUALITÉS REQUISES DANS LES CANDIDATS QUI VEULENT ETRE REÇUS DANS LA COTTERIE DES COCUS. Il faut qu'ils aient passé trois ans à Paris, afin de s'être accoutumés aux mœurs & aux manieres Françoises. Un prétendant doit prouver que sa femme est galante, & qu'elle fait une grande dépense, quoiqu'il ne lui fournisse point d'argent; mais il est sur-tout nécessaire qu'il certifie qu'elle a lu beaucoup de Romans.

L E T T R E L X V I I.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

De Montpellier.

IL y a trois fortes de gouvernemens dans cette ville; le gouvernement de Monseigneur l'Evêque, le gouvernement de Monseigneur le Commandant & le gouvernement de Monseigneur l'Intendant. Le premier est à la tête des affaires de l'église; le second conduit la politique, & le troisième dirige les finances. Comme l'argent en Europe a le pas sur Dieu & le Roi, & que les Languedociens sont très Européens, la

maison de Monseigneur l'Intendant de Montpellier est la plus fréquentée.

Je me rendis chez lui, il y a deux jours, à l'occasion d'une fête qu'il donnoit; car Madame l'Intendante, à l'âge de cinquante-cinq ans, avoit pris la peine de donner un gros garçon à Monseigneur l'Intendant: ce qui est contre toutes les règles de la génération Françoisé. Aussi l'allegresse étoit-elle des plus grandes; car on se réjouit ici dans la proportion que les choses qui arrivent sont extraordinaires.

Le concours des personnes de l'un & de l'autre sexe fut considérable. Comme je ne connoissois pas la carte de l'assemblée, je priai un Languedocien qui se trouvoit à côté de moi, de me mettre au fait de celle-ci. Il se prêta poliment à ma curiosité.

Monsieur, lui dis-je, qui sont ces Dames qu'on voit au premier rang & qui sont si séparées des autres qu'elles semblent vouloir s'en distinguer? Ce sont, me répondit-il, nos femmes de qualité. Il n'y en a gueres, repris-je; cela est vrai, me dit-il, elles ne sont pas en grand nombre: Cette espèce est rare à Montpellier, encore est-elle beaucoup abatardie. Heureusement nous n'avons point de généalogistes, sans quoi toute notre noblesse seroit roturiere. Il s'en faut tout juste

de seize quartiers , que les enfans de nos femmes de qualité ne puissent entrer à Malthe.

Qui sont celles qu'on voit assises directement derriere elles ? Ce sont nos Dames de la Cour des Aides. Elles sont bien bouffies ! lui dis - je : on diroit qu'elles sont sur les bancs du palais où elles jugent à la place de leurs maris. Est-ce que cette Cour a le privilège de permettre aux femmes d'être ridicules ? Je suis étranger : mais il me semble que les Dames de vos Aides n'ont point d'éducation. Il vous semble bien, reprit le Languedocien, & c'est encore un privilège de cette Cour. Si je ne me trompe, les Dames de vos Aides sont parvenues à ce rang, à l'aide de la marchandise. Vous ne vous trompez pas : la plûpart de nos Présidentes & de nos Conseilleres sont filles de la balle. Celles-ci forment même la premiere noblesse de notre robe, car il faut la distinguer d'une autre du même corps, qui est encore plus roturiere.

Qui sont ces autres Dames, lui dis-je, qu'on remarque directement après les Présidentes & les Conseilleres ? Ce sont des femmes d'Avocats & de Procureurs. Elles me paroissent aussi bien vaines. Vaines ! reprit-il avec précipitation, elles crevent d'orgueil. Les procureuses sur-tout, dont

les maris vont tous les matins exprès au palais en robe longue, pour tromper les juges, font d'une vanité insupportable.

Je vous prie de me dire qui sont celles du quatrième rang? Ce sont les femmes de nos principaux marchands. Oui! lui dis-je, elles ont l'air bien modeste: on s'aperçoit à peine qu'elles soient femmes, tant elles ont le maintien réservé. Ne vous y trompez pas, reprit-il, l'enflure de leur orgueil est en dedans. Il ne faut à leur mari qu'une charge de Correcteur ou d'Auditeur des comptes, pour qu'elle paroisse en dehors.

Monsieur, dis-je à mon Languedocien en l'interrompant, qui sont ces hommes qu'on voit autour de votre Intendant, qui se font distinguer des autres par une épée au côté? Ce sont nos Gentilshommes. Ils paroissent bien mesquins: ils sont encore plus suffisans, me dit-il.

Mais je vois comme une nuée d'hommes noirs & sombres répandus dans cette salle, qui ont la physionomie lugubre & encore plus sinistre: pouvez-vous me dire qui sont ces gens-là? Ce sont des Médecins. Des Médecins! Et qu'ont-ils à faire ici? Ils y ont leur entrée libre, car à Montpellier la Médecine assiste aux naissances & préside aux enterremens.

Et ceux qui marchent directement après eux, habillés de la même couleur, qui sont-ils? — Ce sont (sauf votre respect) des Chirurgiens & des Apoticaire. D'où vient qu'on les souffre ici? Je croiois qu'ils ne devoient avoir leur entrée que dans les chambres des malades. Vous vous trompez: comment, me dit-il, les Chirurgiens sont les honneurs de Montpellier. Un élève de St. Cosme, qui a coupé deux ou trois douzaines de bras, de jambes, ou qui a oint de mercure deux ou trois cens malades, se croit un homme nécessaire à la Monarchie, il ne voit gueres que les gens du premier génie qu'on puisse comparer à son talent.

A l'égard des Apoticaire, quoiqu'ils ne s'adressent pas toujours aux gens en ligne directe, on leur permet quelquefois ici de parler à des visages.

L E T T R E L X V I I I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

LES femmes en France sont vaines, légères, & capricieuses; en Angleterre elles ont un deffaut de plus, elles sont politiques.

Il faut leur rendre justice ; elles n'auroient jamais imaginé d'elles-mêmes d'être si ridicules ; mais ce vice , comme presque tous les autres , leur vient des hommes , qui parlent ici système , jusques dans les bras de la volupté.

Dans tout l'univers , les femmes n'ont qu'une affaire , qui est l'empire de la beauté ; ici elles en ont deux , car elles joignent à celle-ci les soins de la République. Il ne faut pas t'imaginer qu'elles prennent toute cette peine pour l'amour qu'elles portent à l'état ; le sexe ne connoît point de patrie. Ce n'est que par un retour sur lui-même qu'il donne dans la politique. L'esprit de parti procure ici un mari , comme ailleurs la beauté donne un amant.

On m'a fait voir à Londres une Dame , qui aiant cherché inutilement un époux dans le parti de la République , le quitta pour embrasser celui de la Cour. La chose lui réussit à merveille ; car dans peu elle épousa un Seigneur attaché au Roi , & qui est un des plus riches de la Monarchie.

Les formules de ces mariages sont conformes à la querelle d'état dans laquelle on se trouve engagé. A la place des protestations d'amour , on se jure d'être fidèle à la cabale. Au-lieu de se vouer un amour éter-

nel, on s'affure d'un attachement inviolable au parti dans lequel on s'est engagé.

L E T T R E L X I X.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

J'ALLAI, il y a quelques jours, à un des théâtres Anglois, pour me divertir; mais au-lieu d'une comédie, je trouvai un enterrement (*). Les comédiens, pour amuser le public, donnoient ce soir-là une pompe funébre dans ses grands appareils. Tout ce qui peut affliger la vuë, attrister les sens, faire naître des idées sombres, en un mot tout ce qui peut rendre un convoi triste & lugubre, fut employé pour faire rire le spectateur. Comme le cadavre qu'on portoit dans sa biere, ne m'avoit pas beaucoup réjoui ce soir-là, je retournai le lendemain au même théâtre, espérant d'y prendre ma revanche; mais on y jouoit ce second soir un maître-autel. Des pélerins à la suite d'une longue farce, vinrent y faire leur priere, &

(*) *Romeo & Juliet.*

s'y prosternerent ; ils portoient presque tous des croix qui , chez les Chrétiens , sont le signe représentatif de la mort du Christ. L'autel & les croix égaierent la compagnie , & la divertirent beaucoup. Quant à moi , qui ne saurois rire de choses sérieuses , je ne fourcillai point.

Je hasardai le surlendemain un troisième divertissement ; mais un moment après que la pièce fut commencée , un spectre parut sur la scène (*) ; il parla si familièrement aux spectateurs , qu'on eut dit qu'il étoit accoutumé sur le théâtre Anglois. Quelque tems après , on creusa une fosse sur le théâtre pour enterrer un mort. Le comédien , qui étoit chargé de cet acte de religion (car chez toutes les nations c'en doit être un) divertit beaucoup le parterre en creusant la fosse pour enfermer le cadavre ; il chanta pendant tout ce tems-là des chansons fort réjouissantes ; mais le plus plaisant fut , lorsqu'en continuant à creuser la terre , il en tira deux ou trois têtes de mort. A cet aspect les quolibets de l'acteur redoublant , il y eut alors , comme on dit , de quoi mourir de rire. . . . Il me semble que l'on doit avoir mauvaise opinion du goût d'une nation qui

(*) Dans Hamlet.

choisit, pour l'objet de ses divertissemens, ce qu'il y a de plus sérieux dans la religion, & de plus affligeant dans la nature. La scène comique doit finir, où le tragique de la vie humaine commence.

L E T T R E L X X.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

LE mariage de la Princesse Charlotte n'a pas seulement causé une émulation dans les parures & les ajustemens, il a encore excité l'ambition des nouveaux rangs; chacun a pensé à se placer auprès d'elle.

On m'a assuré qu'il s'étoit présenté plus de mille pages, trois cens controleurs & autant de maîtres-d'hôtel, deux cens écuiers, trente cochers, & deux ou trois mille valets-de pied; une école entiere de médecine, & une pharmacie complète se sont offertes pour entrer à son service; la liste de ses dames de compagnie a passé cinq cens, & celle de ses filles de chambre n'a gueres été moindre. A l'égard des filles d'honneur, il ne s'en est presque point présenté; les

mauvais plaifans de cette ville prétendent que l'efpèce de ces demoifelles manque totalement en Angleterre. On a calculé que, fi la Cour avoit accepté les offres de tous les postulans, la maifon de cette Princeffe eut été compofée de huit à dix mille Officiers.

Cela indique un vice dans la République, il faut qu'il y ait un grand nombre de citoyens oififs & fans emploi en Angleterre. Lorsqu'on tient à une industrie, & qu'on eft attaché à une profeflion, on ne la quitte pas pour aller valetter auprès d'une Reine, qui rarement connoît affez fes domeftiques, pour les avancer; c'eft toujours le défœuvrement qui fait demander ces places.

Si les fouverains d'Europe entendoient mieux leurs intérêts, ils auroient moins de train, & n'emploieroient pas tant de gens à leur fervice; ce font des fujets qu'ils rendent inutiles à la Monarchie, & qu'ils fe déroben à eux-mêmes. Plus le fafte de leur domeftique eft grand, & plus l'état eft petit. On ne peut pas reprocher cette oftentation aux Monarques d'Angleterre; ce font les Rois d'Europe qui vivent le plus en particuliers.

L E T T R E LXXI.

Le Même au Même , à Pékin.

De Londres.

C H A Q U E gouvernement en Europe cherche à acquérir de grandes richesses. C'est aujourd'hui la pierre philosophale des administrations. Mais je ne fais si l'ambition en ceci remplit ses vûes, & si une trop grande aisance ne conduit pas elle-même à l'indigence. C'est une expérience reconnue que , plus les moïens de vivre augmentent dans une société, & moins on y a les moïens de vivre. C'est que l'or & l'argent, qui sont les signes des richesses, en représentent moins, à mesure que ces métaux se multiplient.

Londres regorge de biens, mais ces biens ne remplissent pas les besoins. Je ne parle point des divertissemens publics, des spectacles & autres superfluités qui sont hors de prix, & qui néanmoins doivent entrer en considération, de maniere que les seconde & troisième classes de la société n'en soient pas totalement privées. Car, si le peuple supporte les charges de l'état, il doit jouir

des amusemens. C'est une indemnisation que la législation doit lui accorder, pour le défraier des peines de son état.

Les notaires à Londres mettent un si haut prix aux contrats de mariages, qu'il n'y a que les grands de l'état qui aient la faculté d'épouser : on est obligé de leur paier une dot, pour en recevoir une. Il faut jouir ici d'une grande opulence pour avoir les moïens d'y faire des enfans. Les maîtres y sont à un prix exorbitant. Les talens s'y vendent au poids de l'or. Un pere, qui veut donner une éducation à ses enfans, n'a pas assez de l'héritage de ses ancêtres, aquis dans l'espace de dix générations.

La justice y est aussi à un si haut prix, qu'il vaut mieux abandonner une bonne cause, que de la gagner. La difficulté n'est pas d'obtenir une sentence contre sa partie pour se faire rendre son bien, ou avoir réparation d'un outrage reçu : le point principal consiste à gagner son procès contre l'avocat qui l'a plaidé ; celui-ci est toujours sûr d'obtenir un arrêt, qui vous ruine par les dépens.

Il faut être fort riche en Angleterre, pour avoir le moïen d'être malade. Il n'y a que les gens de qualité qui aient la faculté de mourir par ordonnance des médecins.

Tous les autres citoïens du second & troi-
sième rang, sont expédiés par des officiers
subalternes du corps de la pharmacie, qui
tuent à un prix raisonnable. Les grands
Esculapes y ont presque tous carosse, & il
faut que la fièvre entretienne leurs chevaux,
leurs laquais & leur cocher.

On ne meurt pas à meilleur marché; on
doit jouir d'une sorte d'opulence pour se
faire enterrer. S'il faut beaucoup d'argent
pour être homme, il n'en faut pas moins
pour devenir cadavre: la jouissance du tré-
pas est aussi onéreuse que celle de la vie,
&c. &c.

Voilà la suite de cette sagesse qu'on vante
tant. Voilà l'effet de cette combinaison du
meilleur gouvernement qu'il y ait, dit-on,
en Europe, qui tend à faire acquérir à l'état
une fortune publique, pour jeter tous les
citoïens dans une indigence domestique.



L E T T R E LXXII.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

L'INCONTINENCE des femmes de plaisir en Angleterre est sombre, triste, & mélancolique. Elle se fait voir dans toute sa laideur. C'est la plus vilaine prostitution de l'Europe. Tout y est insipide, jusqu'à la jouissance. Cela vient de ce que les Angloises naturellement modestes passent tout-d'un-coup d'une extrémité à l'autre. Elles ne mettent presque point d'intervalle entre la sagesse & la dissolution. Elles rencontrent la débauche du premier coup, & parcourent dans un instant ces longs espaces qui séparent la vertu du vice. L'incontinence, pour m'exprimer ainsi, n'a point de prologue. La pièce de la volupté commence par le crime.

Peut-être que l'humeur bisarre des Bretons prépare à cette débauche morne & fade, que la possession même n'irrite point.

Les Anglois n'ont pas le loisir d'être polis avec les femmes, encore moins d'être galans. Ils n'ont le tems que de satisfaire

ce désir brutal attaché à l'état phisique de la machine. Pour cette débauche les femmes de plaisir n'ont pas besoin d'agrémens. L'esprit n'a rien à faire dans cette corruption. Le corps seul consomme le crime.

On ne peut parler sans frémir de l'incontinence Angloise,

L E T T R E LXXIII.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

IL n'y a point de mot dans les langues Européennes auquel on ait attaché plus de significations, qu'à celui de liberté. Quelques nations l'ont fait consister, pendant longtems, dans l'habitude de porter une longue barbe; d'autres, à s'ajuster d'une certaine maniere; plusieurs, à parler avec une voix sonore & distincte. Là-dessus, toutes les nations s'étant comparées ensemble, celles qui n'ont pas eu la même faculté ont été regardées comme esclaves.

Par exemple le préjugé de la servitude Françoisse est établi aujourd'hui irrévocablement dans cette Monarchie; il est vrai que

la nation Bretonne jouit elle-même d'une très grande liberté; car un Anglois peut se lever le matin à l'heure qu'il veut, sans qu'il soit gêné par le gouvernement, du moins je ne sache pas qu'il y ait eu jusques ici aucun acte du Parlement portant règlement là-dessus. Il est aussi libre de s'habiller, comme il lui plaît, de paroître dans le public en parure ou en négligé; il a le choix de disposer de sa matinée, comme il le juge à propos; il peut monter à cheval & aller galoper à *Kensington*, ou se promener à pied dans le parc de *St. James*.

Après ces deux premiers actes de sa liberté, le gouvernement lui permet d'aller déjeuner où il veut; il est le maître de prendre le thé à *George's* ou à *Smirna's Coffee-house*. Là son indépendance politique l'autorise à lire les mensonges ou les impostures contre l'état, qui sont dans les papiers publics.

Après le déjeuner, sa liberté continue encore; il est libre d'aller diner incognito dans un ordinaire public, où il mange librement avec des gens qui ne le connoissent point, & qu'il ne connoît pas.

Son indépendance le mène au théâtre de *Drury-lane*, ou de *Covent-garden*; & comme on est aussi libre en Angleterre la nuit

que le jour, après le spectacle, il a la liberté d'aller souper à *Bedford-arms*, ou à *Shakespeare*, d'où il va se coucher, & se lève le lendemain aussi libre que la veille.

L E T T R E LXXIV.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

De Montpellier.

JE t'ai parlé ailleurs du contraste qui se trouve dans les deux religions qui se pratiquent ici: mais je ne t'ai rien dit de la tyrannie que l'une exerce sur l'autre. Celle du Prince, qui est la Catholique Romaine, tient la Protestante dans une dépendance absolue.

Il faut se cacher ici pour faire une bonne action, comme on fait ailleurs pour en commettre une mauvaise. La prière; chose inouïe! est un crime de lèse-majesté. Il n'y a point de tempérament ni de tournure à donner à cette action pieuse; les loix qui la défendent, sont précises là-dessus.

Si trente personnes se réunissent dans une maison, & qu'elles choisissent un Mandarin

de leur croïance pour les diriger dans une chose aussi sainte; s'ils s'assemblent, dis-je & que ce complot divin soit découvert, le Mandarin est pendu, & les fidèles sont envoyés aux galères.

Celui qui s'adresse aux passans pour les dépouiller, & celui qui s'adresse à Dieu pour l'invoquer, sont coupables du même crime & punis du même châtiment. Quand la barbarie elle-même se feroit chrétienne, elle ne pourroit pas être plus inhumaine.

Pour que les fidèles de cette secte soient de bons sujets du Roi, il faut qu'ils ne fassent rien de ce qui peut les porter à l'être. Toutes les pratiques extérieures de religion leur sont interdites. Ils doivent prier si bas, qu'il n'y ait que Dieu qui les entende. On leur deffend d'être Chrétiens; mais il est vrai qu'on leur permet d'être athées; car d'un athée au citoïen à qui on interdit toutes les pratiques de sa religion, il n'y a presque point de différence.

Dans tous les contrats civils que les Protestans passent ici, la loi leur ordonne d'apostasier. Pour être Chrétien, il faut commencer par détruire les vertus qui peuvent seules faire qu'on l'est. On oblige les religieux à assister aux exercices d'un culte qu'ils regardent comme faux, & à prati-

quer des devoirs, qui, n'étant pas ceux de leur religion, ne sont pour eux que plus méprisables.

La confession auriculaire est considérée dans cette secte comme une pratique ridicule & vaine: il faut néanmoins se confesser si l'on veut épouser? Et à qui se confesser! à des Mandarins qu'on croit d'autant plus inhabiles à remplir ce devoir de religion, qu'ils sont d'une communion différente: le sacrement de mariage est donc toujours ici précédé d'un sacrilège. On fait par une longue expérience, que ces pratiques, auxquelles on force les Protestans, ne font point de prosélites, & néanmoins on les met toujours en usage.

Je dis qu'il ne faut gueres aimer sa religion, pour la prostituer ainsi continuellement.

J'aurai peut-être occasion, dans une de mes suivantes, de t'envoier la copie d'un mémoire, qu'un citoien de cette province a adressé au Prince, qui selon les apparences ne le lira jamais: car les Rois de France sont si prévenus à cet égard, qu'ils s'ôtent jusqu'aux moïens qui pourroient leur faire ouvrir les yeux.

L E T T R E L X X V.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

CETTE nation a très bien imaginé de s'intriguer dans le monde pour acquérir des richesses, sans quoi elle seroit la plus pauvre de l'Europe. Elle n'a pas le moyen d'exister par elle-même : la plupart de ses besoins physiques lui viennent de l'étranger.

Ce n'est qu'à prix d'argent qu'elle figure entre les autres Puissances de l'Europe. Dans la guerre, elle achette des alliances par de grands subsides : pendant la paix, elle remplit le vuide de ses besoins par son industrie.

Il faut qu'elle paie pour avoir du goût, & qu'elle achette le génie.

Les grands ne peuvent se loger qu'en faisant venir des architectes d'Italie. Leurs meubles ne sont pas de leur invention. Les modes viennent d'ailleurs, les Anglois n'en imaginent aucune.

Les femmes ne sauroient placer un chiffon sur leur tête qui n'ait été inventé par quelque autre nation.

Tout ce qui entre dans l'ajustement des

hommes est étranger à l'Angleterre. Je me trouvai, il n'y a pas longtems, avec un Seigneur de la Cour, dont la parure étoit une véritable mappe-monde. Les quatre parties de l'univers avoient travaillé à son ajustement. Sa chemise étoit de Hollande ; le gallon, qui étoit sur son *froc*, étoit de France ; sa veste étoit des Indes ; ses boucles du Brésil ; ses manchettes de Bruxelles ; sa montre de Geneve ; sa boîte de Paris ; ses gands de Grenoble, &c. tout étoit étranger jusques à son étui de cure-dents. Si chaque nation avoit réclamé son industrie, ce Seigneur se seroit trouvé tout nud, il ne lui eut resté d'Angleterre que son *frec*.

Les amusemens d'Angleterre ne naissent pas non plus dans le país. L'opéra vient d'Italie, les compositeurs de Naples, & les musiciens de Rome ou de Venise. Si quelque concert charme la nation, ce sont toujours des étrangers qui le composent. Ceux-ci tirent de ce país un impôt qui se leve sur les sons qui agitent les oreilles.

Je ne fais si c'est la peine qu'un peuple passe les mers, & se procure par de grands travaux une richesse, dont cette Nation se défait pour une infinité de choses d'ostentation dont elle pourroit se passer.

L E T T R E LXXVI.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

LA Reine d'Angleterre n'est pas encore arrivée; son vaisseau qui est parti depuis plusieurs jours, est actuellement en mer où il se bat contre les vagues. Les pilotes qui lisent ici dans le livre du tems, comme nos mandarins lettrés lisent dans nos livres de morale, prétendent qu'au moment que je t'écris, elle essuie une grande tempête. En vérité, mon cher Kie-tou-na, dans quelque rang que la fortune nous élève, nous éprouvons toujours des traverses!

Je laisse dans le moment les grandeurs dont cette jeune Reine est à la veille d'être environnée, pour réfléchir sur sa situation présente. Etendue, peut-être, sur un petit lit pratiqué dans une emboîsure; inquiétée par les roulis continuels, qui l'empêchent de trouver une position fixe; malade par l'agitation de la mer; tourmentée par les flots; épouvantée par le bruit des matelots qui se choquent, se heurtent, & ne s'entendent pas; sans consolation, sans

aide, sans secours, aiant la plûpart de ses femmes évanouies de fraieur, abandonée des commandans du vaisseau qui ne pensent qu'à échapper au péril qui les menace; car dans un danger évident, il n'y a plus de rang; une Reine alors n'est pas plus qu'une autre femme. Quel malheur ne seroit-ce pas pour la Grande-Bretagne, si le vaisseau qui porte ce dépôt précieux, étoit enseveli dans les abîmes de la mer!

Cependant ce retard ainsi que les dangers qui l'accompagnent, ne serviront qu'à rendre sa réception plus brillante. Sans cette tempête, la moitié des hommes & des femmes n'auroient pas eu leurs habits & leurs ajustemens prêts; si le navire étoit arrivé à point nommé, une grande partie de l'Angleterre n'auroit pas pu se montrer avec l'éclat, dans lequel elle paroîtra. Cet ouragan a fait éclore peut-être deux ou trois mille habits & autant de robes de plus.

Les Chrétiens pensent juste, quand ils disent que la providence se mêle de tout; il y a chez eux un enchaînement de causes secondes, qui fait qu'ils tirent parti des malheurs mêmes.

L E T T R E LXXVII.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

L'ANGLAIS a une sorte d'indisposition, qu'on pourroit définir la maladie d'expatriation. Un gentilhomme n'est pas plutôt sorti du collège, qu'il monte dans une chaise de poste, s'enfuit d'Angleterre, & va galoper les différentes nations de l'Europe.

On dit pour raison que les voïages perfectionnent l'entendement, & ornent beaucoup l'esprit. Il est vrai que c'est quelque chose de prodigieux, que le grand nombre de connoissances qu'on y acquiert. Car un Anglois qui voïage dans les païs éloignés, voit des villes, parcourt des auberges, arpente des promenades, fréquente des spectacles, va au bal, à la comédie, visite les filles de théâtre, &c. &c. Cela s'appelle ici voïager, & il n'y a point d'Anglois un peu bien élevé, qui n'ait fait ainsi le tour de l'Europe.

Je crois que je me ferois assés aux manieres d'un Breton qui ne feroit jamais sorti du

tourbillon de la ville de Londres: mais j'aurois de la peine à résister à celles d'un Anglois qui auroit parcouru quelques centaines de milles hors de son païs. Il me semble que les airs & les tons qu'il affecte alors, jurent avec le caractère Anglois.

Chaque nation en Europe a une assez bonne dose de deffauts & d'imperfections, sans y en ajouter d'autres qui ne sont pas de son crû & qui, à cause de cela, en sont plus ridicules. Joignez à cela que les Anglois font plus de progrès en six mois dans les choses d'affectation, que les autres peuples n'en peuvent faire dans dix ans.

On m'a montré ici ces jours passés un Milord qui n'a passé que trois mois à Paris, qui à cause de cela est plus fat & plus impertinent qu'un jeune Marquis François qui y a vécu trente ans. La Cour de St. James doit à celle de France, une sorte de caractère de courtisans Anglois, qui, pour avoir passé six mois à Versailles, sont d'un genre unique.

Celle de Vienne renvoie ici des Bretons qui sont tout d'une pièce; ils ont contracté un caractère si gêné, qu'à leur retour on les prendroit pour des Allemands.

Les Anglois qui voïagent en Italie, ne perdent pas non plus leur tems. De retour

à Londres, ils inondent la ville des ariettes qu'ils y ont entendues, dont ils estropient les paroles & la musique.

On connoît ici un Breton, qui a passé six mois à Naples, au frédonnement continu, dont il étourdit tous ceux qui l'environnent.

Comme les Dames de qualité voïagent également, elles ne font pas moins de progrès que les hommes dans l'affectation; elles se distinguent même dans cet article, de façon à l'emporter sur l'autre sexe.

On me montra dernièrement une Milé-di, qui a passé six mois à Blois, & trois mois à Pise, & qui, à cause de cela, ne veut parler que François ou Italien. Elle prétend, depuis ses voïages, que la langue Angloise est si rude qu'elle lui déchire la bouche. J'en connois une autre, que la fureur des voïages a poussée jusques à Constantinople. Celle-ci a pris tant de goût pour l'habillement du ferrail, qu'elle ne s'habille plus qu'à la Turquie. Elle prétend que les culottes donnent un air décent & majestueux à une femme, au-lieu que le jupon a quelque chose de voluptueux & d'efféminé, qui ne convient point à la gravité naturelle du sexe. Comme elle a aquis un grand nombre de connoissances dans ses voïages,

voïages, & que son esprit s'y est beaucoup perfectionné ; elle se propose de publier un ouvrage d'érudition pour prouver au beau sexe Anglois l'utilité des culottes à la Turque ; & pour que les Dames de Londres puissent retirer un plus grand profit de cet ouvrage, elle est résolue de le faire imprimer en langue Turque.

L E T T R E LXXVIII.

*Le Même, au Mandarin Cotao-yu-se,
à Pékin.*

De Londres.

IL est surprenant jusques à quel point le sexe Européen gâte les agrémens, qui peuvent le rendre aimable. La beauté, qui lui donne la supériorité sur les hommes, ne sert le plus souvent qu'à le rendre méprisable.

Lorsque je me trouye ici dans un cercle mêlé avec le Baronet, & qu'il y voit une belle femme, il ne manque jamais de me dire à l'oreille, qu'il parie qu'elle est haute, fiere & impertinente ; & malheureusement pour le beau sexe Anglois, j'ai remarqué

que, si je pariois avec lui, il gagneroit presque toujours sa gageure.

Nous étions l'autre jour dans une assemblée de Londres, où il y avoit plusieurs Dames. Tenez, me dit-il, voilà Milédi***; c'est assurément une belle femme: mais elle est si vaine & si fiere de sa beauté, qu'elle désole tous ceux qui l'approchent. Il n'y a point d'homme qui puisse y tenir, il vaudroit mieux servir sur les galeres de Malthe, que d'être condamné à vivre avec elle. Ce n'est pas, reprit-il, qu'un peu de fierté n'aille bien à une jolie femme; car les hommes méprisent presque toujours celles, qui ne leur en imposent point par un je ne sais quel air de supériorité. C'est seulement la dose qui peut nuire, & malheureusement celle de nos Bretonnes est presque toujours choquante.

Les femmes en France sont trop occupées de leurs amusemens & de leurs plaisirs pour se ressouvenir de leur beauté: elles n'ont que le tems d'être gaies, vives, folles & enjouées.

Nos Dames Angloises, naturellement désœuvrées, rêvent depuis le matin jusques au soir à leur beauté; ce qui fait qu'elles ont tout le loisir d'être fieres. Malheur à tout mortel, qui se laisse prendre ici aux

appas d'un beau visage ; il n'y a point de captif en Alger, qui mène une vie plus dure. Il faut qu'il souffre pour ses caprices, pour ses mépris, pour ses dédains, &c. &c. Heureusement que les Anglois commencent à revenir de la beauté ; & qu'ils sont assez fiers eux-mêmes, pour se mettre au-dessus de la fierté d'un beau visage ; sans quoi la Grande-Bretagne seroit dans peu l'île des Esclaves.

L E T T R E LXXIX.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

JE cherche des peuples sages en Europe, & je ne trouve par-tout que des préjugés nationaux. Ce qui passe pour sagesse chez un peuple, est regardé comme une folie chez un autre.

Les Anglois font peu de cas des François, parcequ'ils parlent beaucoup ; & les François méprisent les Anglois, parcequ'ils ne parlent presque point. Ceux-ci se ruinent en chevaux, ceux-là en équipages. Les premiers sont galans, les seconds sont bou-

rus. Les uns aiment la gaîté, les autres se plaisent à être sombres. Les uns suivent les modes, & les autres n'ont de règle que leur goût. Les François passent leur vie à la toilette des dames ou dans les ruelles : & les Bretons passent la leur à table ou dans les cabarets. Les uns sont sobres, les autres ivrognes ; ceux-ci se crevent par la chasse, ceux-là se tuent par les veilles, &c. &c.

Entre les vices qui régissent chez les deux nations, il y a un sentier qui conduit à la sagesse ; la folie est aux deux extrémités, & la vertu est au centre. Or il en est ici en morale, comme en physique, où les corps s'éloignent toujours de leur centre.

LETTRE LXXX.

*Le Même au Mandarin Kie-tou-na,
à Pékin.*

De Londres.

Tu voudrais connoître les ressorts qui font mouvoir ici les intérêts politiques : je vais te l'apprendre. Voici comme l'Etat est gouverné, & de quelle manière les affaires de la politique sont menées.

Quand il est question d'une délibération un peu importante , on prête l'oreille aux bruits publics , on recueille les voix dans les caffés & dans les autres lieux où les politiques s'assemblent , & quand la cabale dominante a prononcé , que tout est prêt , le P-l-m-t s'assemble & signe la délibération. Alors le parti le plus foible crie de toutes ses forces ; il fait bien qu'on n'en fera ni plus ni moins pour cela , & c'est la raison qui fait qu'il redouble le vacarme.

Avant la rentrée du P-l-m-t qui devoit décider la grande affaire de la paix , un bruit sourd & confus annonçoit un orage dans ce Roïaume : la pâleur & la crainte s'étoient répandues sur tous les fronts.

Je craignois moi-même une révolution , mais un membre des Communes me rassura ; il me dit à l'oreille que le parti du Roi seroit supérieur , & qu'il l'emporteroit sur celui de la République de soixante & tant de voix. La chose arriva tout juste comme il l'avoit prédite. Je croïois que cet homme étoit forcier : mais le Baronet me dit que l'Angleterre étoit remplie de ces devins ; & il m'assura que lui-même étoit du nombre.

Monsieur , lui dis-je , apprenez-moi , je vous prie , à deviner : car c'est une chose très commode en politique ; de cette maniere

on fait d'avance ce qui doit arriver, ce qui épargne bien des travaux & des réflexions. Il vous est d'autant plus aisé de le faire, que vous le pouvez sans compromettre la République; car il me paroît que votre sortilège n'est pas un secret d'état.

Bien loin de-là, me répondit-il, car il est public, ce qui fait que l'Angleterre est remplie de forciers: voici donc tout le mystère de cette magie.

Chaque Anglois a un tableau qui contient les noms de tous les membres du P-l-m-t; on le divise en quatre classes; savoir les membres de la Cour, les membres de la République, les membres indécis, & les membres indéterminés. On laisse ces deux dernières classes à part, & on balance les deux autres: c'est-à-dire, qu'on calcule si le nombre des voix pour la Cour est supérieur à celui de la République, & de combien? & là-dessus on prononce sur les délibérations du Pa-l-m-t.

Cela est bien facile, lui dis-je, & il y a apparence que ce calcul fait une fois l'est pour toujours. Oh! que non, me répliqua-t-il précipitamment; c'est toujours à recommencer, car les indéterminés se déterminent, les indécis se décident, ceux qui étoient en faveur de la République passent du

côté du Roi, il n'y a que ceux de ce dernier parti qui ne varient presque point. On diroit que le Roi a comme une vertu attractive qui, aiant une fois fait son effet, attache invinciblement.

L'Académie des sciences de Londres doit examiner au premier jour, si dans l'or il n'y a pas une vertu de gravité qui donne une pente aux corps ; & si par exemple une pension de deux mille livres sterling payés par la Cour n'est pas ce point fixe de gravité.

On prétend que, lorsque la phisique aura fait cette expérience, on aura découvert toute la magie de la politique Angloise.

L E T T R E LXXXI.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

De Montpellier.

PAR tout où je trouve des caractères marqués, je les saisis. Paris n'est pas la seule ville du Roïaume qui les renferme tous : il y en a dans les provinces.

On m'a parla dernièrement dans cette

ville d'un citoïen qui, du sein de la médiocrité, s'est élevé au sommet de la fortune; d'un homme qui compte aujourd'hui son bien par millions. Je voulus le voir; car j'ai toujours cru qu'il ne pouvoit y avoir de grande fortune, sans un talent supérieur; mais je me suis convaincu, après la visite que j'ai faite à ce nouveau riche, que, si c'est une règle, elle a ses exceptions. Cette entrevue m'a persuadé, une fois pour toutes, qu'un désir ardent de richesses & une soif insatiable de l'or peuvent tenir lieu d'habileté & de génie.

Celui-ci est possédé nuit & jour du démon de l'argent. Il ne dort point, il calcule; il ne veille point, il rêve aux profits. Ses mains avides ne reposent jamais. Il a actuellement sur les bras soixante-dix entreprises différentes: mais cela ne lui suffit pas, & il y a encore bien loin de-là à son ambition. Il est après à s'emparer de toutes les affaires de la province; de-là il travaillera à mettre en partie le Roïaume; & après la France, il a résolu de sousfermer l'Europe. Peut-être même, s'il vit longtems, jettera-t-il ses regards sur l'Asie.

De vingt-quatre heures dont est composée la journée, cet ambitieux en donne vingt au travail, & les quatre autres à la table & au repos.

Le matin que je me rendis chez lui, c'étoit jour de poste, il avoit passé la nuit entière dans les écritures. Comme je voulois le tâter, & que mon dessein étoit d'essayer son génie, je lui présentai un nouveau projet de finances, dont je me dis l'inventeur, & qui devoit rapporter tous les ans un demi million d'écus. Je lui en fis l'explication, mais au mot d'écus, cet homme quitta la plume, me regarda d'un air stupide & répondit en begaiant à mon plan: mais je m'apperçus qu'il l'avoit manqué net.

Cela ne me découragea point; je profitai de ce moment d'audience pour ébaucher d'autres sujets. Je l'engageai insensiblement sur les matières économiques, les finances générales, les grands objets de commerce, mais je m'apperçus à ses réponses que son génie étoit mince, étroit & resserré. Je ne découvris en lui aucune de ces vues générales qui embrassent tout d'un seul point, & à qui rien n'échape. Je n'y trouvai point de ces traits lumineux qui saisissent d'abord un plan dans toutes ses parties. Je quittai brusquement cet homme, piqué contre la fortune qui fait souvent un si mauvais usage de ses faveurs.

Cet ambitieux a néanmoins des parties. Les siennes sont les détails, les minuties,

les rôles, les écritures où il faut plus d'application que de génie. Il possède d'autres qualités mécaniques, que les grands talens méprisent toujours, parcequ'elles usent plus le génie qu'elles ne le perfectionent. D'ailleurs homme lourd & pesant; imagination tardive qui ne gagne qu'à force de travail, & qui ne travaille qu'à force de gain. Je l'appellerois volontiers l'âne de la fortune, la bête de somme des richesses.

Tu peux bien imaginer que cet homme qui prend tant de peines pour gagner, n'accumule point pour jouir. L'argent qu'il amasse n'est point à lui. Son coffre-fort seul le possède. Son avidité l'empêche d'être le seigneur suzerain de ses finances: & il n'est que le VASSAL de ses richesses.

L E T T R E L X X X I I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

L Le Baronet, qui a vieilli dans les intrigues du sexe, me disoit dernièrement qu'il étoit revenu du commerce des femmes

à délicatesse & à sentiment. Je parle, me dit-il, de ces prétendues scrupuleuses, qui méprisent ce qu'elles appellent les courtisannes: mais pardonnent à celles de leur sexe, qu'un penchant invincible, disent-elles, entraîne & détermine pour un seul objet.

J'ai presque toujours trouvé que ces noms de sentiment & de vertu ne sont en elles que des mots; car en fait de vertu, je ne connois pas deux chemins. Ou une femme est vertueuse, & dans ce cas-là elle ne prêtera l'oreille à aucune chose, qui puisse offenser son honneur: ou elle n'en a pas, & alors tout le sentiment & la délicatesse qu'elle voudra y mettre, ne seront autre chose que le raffinement du vice, & dans ce dernier cas, je la méprise autant que la plus vile courtisane. Car je soutiens qu'une femme qui voit criminellement un homme, est aussi criminelle que celle qui consomme le crime avec plusieurs. Voici quel est mon raisonnement.

S'il est défendu au sexe vertueux de voyager dans le pays de Cithère; je dis, permettez-moi cette expression, que celle qui y fait cent milles avec le même cheval, est aussi méprisable, que celle qui, en parcourant le même espace de terrain, change dix fois de cheval sur la route. Car

comme le crime est dans le voïage, les relais ne font rien à la chose.

Il feroit à souhaiter que la police fit un dernier effort, pour bannir de la société ces heroïnes de vertu, qui conduisent au crime par des détours & des labyrinthes, que les courtisannes mêmes ne connoissent point.

Il n'y a rien que je craigne tant, ajoutait-il, que ces femmes qui ont tant de pudeur & de délicatesse, que la moindre parole sale les fait rougir : mais qui se livrent à ce qu'elles appellent un amour invincible.

On se garantit aisément de la débauche ouverte, parcequ'elle se donne pour ce qu'elle est : au-lieu que les hommes les plus retenus se livrent à cette volupté qui s'enveloppe de dehors vertueux.

Les Casuistes en amour ont beau établir des distinctions ; ma décision est que par quelque voie qu'une femme se livre au crime, dès qu'elle le consomme, elle est au niveau de la plus vile courtisanne. D'elle à une fille de débauche, il n'y a de différence, que la somme qu'on paie à celle-ci.



L E T T R E LXXXIII.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

LA REINE arriva avant-hier en Angleterre; elle devoit débarquer à un château du Roi qui est sur les bords de la Tamise; mais les vents en ordonnerent autrement, & ce sont eux qui président ici à tous les événemens; elle fut mariée quelques heures après au palais de *St. James*.

Chaque Cour d'Europe a son étiquette. Lorsque le Roi de France se marie, il sort de son château, & va plusieurs lieues au-devant de celle qui lui est destinée pour épouse: en Angleterre l'usage est que la Princesse prétendue vienne jusques dans le palais du Roi son époux, lui offrir à genoux son cœur & sa main. Le premier de ces usages est plus galant, mais le second, selon moi, est plus conforme à l'hospitalité de l'Himen, qui ne permet pas de rompre un lien qu'on est venu former soi-même: voilà pourquoi, peut-être, les Rois de France en général ne sont pas si rigides observateurs des loix du mariage, que ceux d'Angleterre.

A l'arrivée de cette jeune Princesse à Londres, le concours du peuple fut considérable ; chacun s'empressoit de la voir, c'étoit à qui pourroit fixer le premier ses regards sur elle. Je ne ferois point un pas pour tous les Rois & toutes les Reines de l'univers ; cependant la première démarche de ce mariage me frappa. Je me mêlai avec la foule & me rendis à la petite porte du jardin du parc, où devoit se faire la première entrevue, qui ne pouvoit manquer d'être frappante. De combien d'émotions différentes ne doit pas être agité le cœur d'une jeune Princesse, qui dans l'espace de quatre heures passe par tant d'états différens, qui finit sa qualité de Princesse pour commencer celle de Reine, qui change son état de fille en celui de femme, qui se marie avec un Roi, & qui couche avec un homme !

Je ne pus voir les premières émotions qui se passèrent sur son visage, parceque dans sa première entrevue avec le Roi, il n'y eut d'autres témoins que la famille Royale ; mais trois heures après m'étant rendu à la Cour, je la vis avec George III. sur le trône. Le croirois-tu ? Elle étoit déjà accoutumée à être Reine. Toute cette pompe de cérémonial qui la conduisit à la chapelle,

où elle fut précédée & suivie de tout le Roïaume, ne la surprit point: on eut dit qu'elle répétoit un rôle qu'elle favoit déjà.

L E T T R E LXXXIV.

Le Même au Même, à Pékin.

De Londres.

Tu veux favoir pourquoi les Anglois font sombres. Tu me sommes de la parole que je t'ai donnée, de t'apprendre la cause qui fait que ce peuple n'est point gai.

La plupart de ceux qui jusques ici en ont recherché l'origine, l'ont attribuée au climat: car on a d'abord fait de rejeter sur les vents le caractère d'un peuple qu'on ne peut définir. Cette décision épargne une infinité de recherches.

Je crois bien que le phisique influe beaucoup sur les dispositions taciturnes de ce peuple; mais il ne fait pas tout: la constitution politique y a beaucoup de part. Des hommes qui se gouvernent eux-mêmes, ou qui croient se gouverner, ont nécessairement beaucoup d'affaires. Cet enchaînement

d'occupations qui se succèdent dans une République, porte avec soi une forte d'inquiétude, & de celle-ci à la tristesse, il n'y a pas loin. Une nation qui se tâte sans cesse, & qui sent à tout moment ses endroits douloureux, ne peut être que rêveuse.

Les François ne sont pas assez occupés des affaires de leur Monarchie pour perdre leur gaîté naturelle. Ils ont tout le loisir de jouir de leur phisique. Le gouvernement les dispense de cette inquiétude, il se charge lui seul de ce soin-là, & leur deffend même de s'en mêler; ce qui redouble leur gaîté; car un peuple qui n'a rien à faire qu'à penser à ses plaisirs & à se divertir, est naturellement joyeux.

J'ai vu ici des Anglois changer de visage & s'affliger vingt-quatre heures de suite, pour une nouvelle publique, qui n'auroit pas ôté un quart-d'heure de sommeil au François le plus politique.

Mais la politique n'est pas la seule chose qui répand cet air sérieux sur la nation, il y en a encore une cause morale.

Quelques uns de leurs docteurs ont imaginé, je ne fais sur quel fondement, que la gaîté étoit un des plus grands obstacles à la sagesse: comme si la vertu étoit fille du deuil & de la tristesse. C'est avoir du ciel une
idée

idée aussi sombre que celle des ténèbres, c'est obscurcir jusques à la lumière même.

Un de leurs philosophes (*) a dit que le rire ne vient que de notre orgueil. Ce philosophe a dit vrai; car il n'est aucune altération dans les traits de notre visage, qui ne parte de ce principe: mais il a oublié, dans la même remarque, d'observer que le sérieux & le grave en sont des preuves encore plus convaincantes. Quand la morale réforme un deffaut, elle doit prendre garde de ne lui en pas substituer un autre plus dangereux à sa place.

Les François sont gais & enjoués par vanité; les Anglois sont graves & sérieux par orgueil. Il n'y a de différence réelle que dans l'altération des traits du visage. Tous deux expriment leur vanité, les uns en ouvrant la bouche & les autres en la fermant.

On a supposé, (& c'est une suite du même principe) que la joie & le rire ont aussi je ne fais quoi d'indécent; ces conséquences viennent de ce que ceux qui veulent corriger les mœurs, vont toujours plus loin que la morale.

Il n'est pas besoin d'être philosophe pour décider qu'une gaîté outrée & un rire im-

(*) Hobbes.

modéré sont contraires aux loix de la bien-séance. Les règles seules de la société civile apprennent cela. Le précepte de la sagesse doit s'attacher à faire pratiquer le juste milieu. Parceque la vertu elle-même poussée à l'excès se change en vice, faut-il cesser d'être vertueux? Parceque dans les épanchemens du cœur, & dans les joies de l'ame, il y a des endroits outrés, & qui à cause de cela peuvent devenir indécens, faut-il répandre une tristesse dans la nature, & n'être des hommes que par des endroits qui affligent l'humanité?

Veux-tu que je te dise d'où provient une si singulière façon de raisonner? C'est que la philosophie elle-même en Europe est remplie d'orgueil, & que tout est corrompu jusques aux loix de la sagesse.

L E T T R E LXXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

De Londres.

EN France les hommes sont à une distance immense les uns des autres, il y a des barrières qui séparent les classes de

la société & en font autant de mondes isolés. Du palais d'un grand à la chaumière d'un petit, il y a mille lieues de pais.

En Angleterre toutes les classes sont confondues. La nation ne forme qu'un corps. Les derniers de la République fraient avec les premiers. Ils se trouvent confondus dans des assemblées publiques ou particulières, & chabrent, pour ainsi dire, ensemble.

Quand je veux me mettre au fait de la Législation, je me rends dans un café, où plusieurs Pairs du Roïaume s'entretiennent ensemble des affaires d'état.

Si la politique m'ennuie, je change de quartier, & je me rends dans une autre assemblée, où je trouve des Evêques & d'autres des principaux Ministres, qui discutent les points les plus importants de l'Eglise Anglicane.

Lorsque je veux m'instruire des affaires du commerce, je me transporte au quartier de la bourse, où je trouve, dans toutes les boutiques à café, des marchands qui parlent ensemble de leur négoce.

Les matelots tiennent leurs conférences dans les cabarets à biere, & là ils s'entretiennent de la navigation. Car ici toutes les affaires de la République portent un caractère de publicité.

Il est permis aux étrangers de s'en informer, & aux citoïens de les en instruire. Il n'y a point d'inquisition d'état. Le champ des réflexions sur le gouvernement est ouvert à chacun. C'est un païs où tout le monde peut faire des descentes.

Si ceux qui sont chargés de conduire la République s'écarterent du chemin prescrit par la loi, le peuple a le droit de les censurer; & comme il tient ce privilège de la constitution, il ne craint point qu'un ordre particulier vienne le détruire.

Je ne te dirai point si cette liberté générale peut conduire à l'ordre public; il est certains gouvernemens à qui cela peut convenir.

LETTRE LXXXVI.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

De Montpellier.

JE fus témoin ici, ces jours passés, de la destruction d'un temple dédié à la fortune, que l'opulence avoit élevé, & que l'indigence renversa. Jamais ces deux extrêmes ne s'étoient touchées de si près. L'é-

édifice n'étoit pas encore fini, quand il fut détruit.

C'étoit un palais enchanté au milieu d'un désert, que l'art & les richesses avoient rendu un séjour délicieux.

Un citoien de cette ville, qui, en se mêlant des affaires de cette province, s'étoit approprié des sommes immenses, l'avoit fait bâtir.

Ces fortunes prodigieuses, ainsi que le faste qui les suit, indiquent toujours un vice dans le gouvernement. Elles décelent du moins une inattention dans l'administration générale. Comme elles ne peuvent se faire sans malversation, & sans qu'on manque à la foi publique, il faut nécessairement que ceux qui sont chargés de veiller sur l'intérêt commun, ne soient pas assez attentifs à remplir leur ministère. S'ils étoient vigilans & intaëtes, ils préviendroient toujours ces grands monopoles.

Comme les progrès d'un ambitieux, qui veut se fraier une route à la fortune, dépendent du plus ou du moins de résistance de ceux qui peuvent le barrer sur son chemin; on peut dire qu'en pareil cas, le mal est moins dans celui qui est corrompu, que dans ceux qui se laissent corrompre.

Le fils de celui-ci dissipa, dans un clin

d'œil, la prodigieuse fortune que son pere lui avoit laissée. Ces prodigalités sont une espèce de providence. Elles rendent au public ce que l'avidité particuliere lui avoit enlevé, & font rentrer, dans la masse de la circulation générale, de grandes sommes qui en avoient été séparées. Ces dissipations sont nécessaires.

Quelle lésion dans l'aisance publique n'eût pas causé ce dernier riche, si à une fortune immense déjà faite, il eût joint la même avidité de l'or, la même soif des richesses, & s'il eût employé pour en acquérir, les mêmes moïens que celui de qui il les tenoit ! Il auroit englouti cette province, & avec elle la fortune de tous les particuliers.

Dans un état où l'amour du gain est immense, où l'ambition n'a point de borne, où le désir d'avoir s'étend à l'infini, & où tous les moïens sont bons pour arriver aux richesses, il devroit y avoir un règlement pour empêcher les citoïens de tout envahir; & pour cela, il faudroit établir un terme limité dans les fortunes des particuliers. On pourroit appeller ce règlement la *Pragmatique de l'ambition*.

Ceux qui ne mettent point de bornes à leur cupidité, ne manqueroient point d'appeller cet établissement une loi tyrannique:

mais la gêne des particuliers, lorsqu'elle revient à l'aisance publique, est la véritable liberté.

Je dis que cette loi seroit très libre par elle-même; & pour cela il n'y a qu'à fixer ses regards sur la nature du cœur humain.

L'ambition, dans sa naissance, est toujours modérée. Les desirs d'acquérir sont, pour ainsi dire, étaiés. Un échafaut de richesses sert de marche-pied pour arriver à un autre. On enfile le sentier de la fortune, on monte toujours; & quand on est arrivé au sommet, on est tout étonné soi-même du chemin qu'on y a fait. On va donc plus loin qu'on ne se l'étoit proposé d'abord.

Je suppose qu'on fît appeller tous les particuliers de ce Roïaume, qui commencent leur carrière dans le pais escarpé des richesses, & qu'on les fixât, après un long travail, à une fortune de cent mille écus; j'ose assurer qu'il n'y en auroit aucun qui ne s'en contentât. Il n'y auroit donc pas de tyrannie, à établir un réglemant, pour empêcher de passer les bornes que chacun se feroit prescrit lui-même.

L E T T R E LXXXVII.

*Le Mandarin Cham - pi - pi, au Mandarin
Cotao - yu - fe, à Pékin.*

De Londres.

LES François babillent presque tous les jours, & les Angloises ne parlent presque jamais. Les unes sont des perroquets, & les autres des animaux taciturnes. Je donneroïis volontiers la préférence à ces dernières, si elles ne répandoient un ennui mortel sur la vie. A Paris les femmes étourdissent, à Londres elles font bâiller. Je ne suis pas plutôt sorti d'un extrême que je tombe dans un autre.

Ce n'est point que j'approuve ces raisonneuses éternelles, qui n'arrêtent jamais le tocfin de leur langue ; mais je désapprouve cette obstination au silence, qui métamorphose en statues des créatures raisonnables.

Lorsque je me trouve ici dans une maison en compagnie d'Angloises, il me semble que je suis dans un appartement rempli de tableaux qui représentent de belles femmes ; à chacune desquelles le peintre a don-

né une différente attitude, & auxquelles il ne manque que la parole.

Je dirois volontiers qu'en Europe, la nature n'acheve rien, & qu'elle n'y fait ses ouvrages qu'à moitié. Le climat influe trop, ou n'influe pas assez.

Je crois que, pour qu'une femme se trouvât là-dessus dans un juste milieu, il faudroit qu'elle nâquit en Angleterre, & qu'elle fût élevée en France. Son tempérament froid corrigeroit alors ce qu'il y a de fougueux dans le ciel François; & l'éducation Françoisé animeroit cette vie, qui manque, pour ainsi dire, à son caractère.

Quand on dit que les Angloises parlent peu, on ne peut pas dire par-là que le silence auquel elles se condamnent, soit un effet de la réflexion; ce seroit alors une vertu: car elles ne parleroient qu'à propos, & se taieroient toujours là où il ne faudroit rien dire; précepte qui comprend dans le sexe tous les devoirs de la vie civile. Cet effet n'est pas celui d'une si belle cause; il est plutôt celui d'une timidité naturelle, & souvent d'une impuissance de parler, faute d'avoir rien à dire.

Ne vas pas t'imaginer cependant que les Angloises soient muettes; elles sont femmes, & à certains égards peut-être plus femmes.

que les autres. Si elles sont extrêmement taciturnes dans quelques cas, elles sont fort brüiantes dans d'autres, & ces derniers cas sont quand il est question de petits riens, de minucies, de modes, &c.

Par exemple, elles sont intarissables sur la parure; il leur faut des pompons, des colifichets pour les faire parler. L'examen d'un ajustement leur fournit de la matiere pour l'entretien de plusieurs jours.

Je me trouvai, ces jours passés, avec six Angloises, qui avoient été la veille à l'opéra, où elles avoient vu deux étrangères habillées à leur maniere. Elles ne furent pas plutôt assises qu'elles s'entretenirent d'abord de l'ajustement de ces femmes; elles commencerent par la coëffure, & descendirent géométriquement jusques aux souliers. Le champ étoit beau & abondant, aussi les demandes & les réponses se succédoient avec une volubilité incroyable. Je n'ai jamais été si étourdi de ma vie, quoique j'aie fréquenté longtems les assemblées des Parisiennes.

Les Angloises parlent encore beaucoup, quand il s'agit de rendre suspecte la conduite de quelques femmes; que de réflexions alors! que de discours à ce sujet! Elles sont intarissables.

Mais le grand jour des paroles, est le dimanche au sortir de ce qu'on appelle ici le *Salut*. Il faut que ce *salut* fasse un grand effet sur elles; car il les change entierement. En effet à peine en sont elles sorties que de réservées, elles deviennent très fécondes en paroles; & font un vocabulaire universel sur toutes celles qu'elles y ont vues. Elles passent en revue leur maintien, leur habit, leur ajustement, & n'oublient pas le moindre ruban. Une Angloise, dans ces occasions-là, parle plus que trois Françoises.

Il y a une sorte de bonzes en France, qu'on appelle Chartreux, qui se dévouent au silence: mais comme leurs supérieurs craignent qu'ils ne deviennent tout-à-fait muets, ils leur permettent une ou deux fois la semaine de parler dans certains tems, qu'on appelle récréations. Ceux qui ne sont pas Chartreux & qui ont assisté à ces récréations, disent qu'il n'y a point de charivari dans le monde, qui approche du bruit que font alors ces solitaires.

On a beau gêner la nature, il faut toujours qu'elle s'échape par quelque endroit. Les rivières, qui sont retenues par des digues, n'en deviennent que plus impétueuses quand ces digues se rompent.

Lorsque les Angloises, pour m'exprimer

ainsi, lâchent les écluses des paroles, elles inondent la conversation. Le malheur est que cette inondation ne fait que du bruit. Elle n'arrose point les productions de l'esprit. Ce n'est pas la peine de rompre le silence pour ne rien dire; & il vaudroit encore mieux continuer la scène muette.

L E T T R E LXXXVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Bath.

IL y a deux saisons dans l'année à Londres, où les gens de qualité deviennent malades; c'est la mode dans ces temps-là, d'être indisposé tout exprès, pour aller prendre des eaux minérales dans une petite ville d'Angleterre, qu'on appelle Bath. Un Lord qui oseroit se bien porter pendant ces deux saisons, passeroit pour un homme qui ne fait pas les usages du beau monde. On compte quelquefois trois ou quatre mille de ces malades volontaires.

Lorsqu'on voyage chez une nation, il faut la suivre jusques dans ses infirmeries; comme la saison présente est celle de ne se

pas bien porter, je résolus de suivre la foule, & de me rendre à Bath. J'ai entrepris ce voiage d'autant plus volontiers, que mon Baronet m'a offert de m'accompagner.

Les étrangers se rassemblent à Bath, dans une grande salle où ils se trouvent ensemble tous les jours. Le lendemain de notre arrivée, Milord N--t---b---d, qui devoit partir le jour suivant pour la Cour, donna le Thé à la compagnie: voilà comme on prend congé ici de la société: c'est, comme on diroit en France, le vin de l'étrier. La salle étoit en forme de refectoire monacal, l'on y avoit placé trois rangs de tables qui tenoient d'un bout à l'autre. Milord étoit à la porte, qui recevoit son monde, & faisoit placer la compagnie, à mesure qu'elle entroit. Je l'entendis souvent se plaindre en passant auprès de moi, que la compagnie étoit peu nombreuse ce soir-là: il est vrai qu'il n'y avoit seulement que quatre cens hommes, & trois cens femmes. La plupart de celles-ci étoient nées du tems de la Reine Anne. Je ne m'étois point encore rencontré jusques-là avec tant de générations dans un meme lieu. Mon Baronet m'assura que nous étions en compagnie de deux cens cinquante siècles: il n'y eut jamais d'assemblée plus vénérable

sur la terre par son antiquité ; c'étoit le Thé du pere éternel. Un chronologiste qui auroit été embarrassé de fixer l'époque de l'univers, n'auroit eu qu'à joindre ensemble tous ces âges, il eut trouvé au bout la création du monde.

Les Anglois se rendent à Bath, pour avoir du plaisir ; il faut convenir qu'on s'y amuse beaucoup : on va se gorger d'eau chaude à une fontaine, le matin ; on se promene ensuite, pour en faire la digestion ; on dine à deux heures, en compagnie de gens qu'on ne connoît point, on s'habille, & on se rend dans une grande salle qui ressemble à une place publique, où l'on joue aux cartes jusques à minuit ; & le lendemain, on recommence le même train de vie, pour se tenir bien gai.

Il est vrai qu'il y a bal deux fois la semaine, alors c'est fort divertissant. Trente ou quarante femmes y dansent de toutes leurs forces, avec autant d'hommes, pendant quatre heures, sans se donner aucun relâche. On m'a dit que ces eaux avoient autrefois une vertu coactive, je veux dire, qu'elles étoient admirables pour faire des mariages ; mais aujourd'hui elles ont beaucoup dégénéré, elles ne produisent que des aventures galantes. On prétend au si que leur vertu n'est plus la même ; elles guérissent

jadis de la goutte & de la gravelle, maintenant elles guérissent de l'impuissance. Telles femmes qui sont stériles à Londres, deviennent fécondes à Bath; mais il faut pour cela qu'elles prennent les bains avec de grands Irlandois qui viennent tout exprès de Dublin à Bath, pour y exercer cette partie de la phisique pratique.

LETTRE LXXXIX.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Pékin.*

REQUETE adressée au Roi de France Louis
XV. par les plus fideles de ses Sujets, les
Protestans du Languedoc.

„ SIRE,

De Montpellier.

„ **C**E n'est que sous des Princes équita-
„ bles que l'on voit les fruits de cet-
„ te belle justice qui rend les Roïaumes flo-
„ rissans.

„ Ce n'est que sous des gouvernemens
„ heureux, que la tyrannie forcée à se ca-
„ cher, rétablit chaque particulier dans
„ ses droits de citoïen.

„ Ce n'est enfin que dans les tems éclairés , que la saine politique , brisant les chaînes de l'aveugle prévention , est supérieure aux considérations d'un zele mal entendu.

„ Comme ces jours heureux sont arrivés en France , SIRE , vos fideles sujets les Protestans du Languedoc , & par leur voix , ceux de toutes les villes du Roïaume , supplient humblement VOTRE MAJESTÉ , de leur accorder l'exercice libre de leur religion.

„ Nous nous croïons d'autant mieux fondés à vous demander cette grace , SIRE , que nos ennemis , qui avoient présidé au Conseil de conscience du Roi Louis XIV. votre Bisaïeul de glorieuse mémoire , ne sont plus. Dieu vient de souffler sur la France , & les a dispersés. Le règne de ces hommes vains & orgueilleux , qui , sous l'habillement de l'humiliation chrétienne , cachotent une ambition démesurée , est fini.

„ Aujourd'hui que leur méchanceté a paru au grand jour , nous supplions humblement VOTRE MAJESTÉ de ne pas permettre que nous soïons plus longtems les victimes d'un Conseil qui , sous prétexte de la cause de Dieu , ne cherchoit que celle des hommes.

„ Si

„ Si nous avons, SIRE, quelque ressentiment du coup funeste que nous a porté
 „ la révocation de l'Edit de Nantes, nous
 „ laisserions les choses dans l'état où elles sont, sans songer à les changer; puisque, de tous les fléaux qui depuis plusieurs siècles ont désolé la France, celui de notre persécution a été pour elle un des plus terribles: mais nous cherchons, dans notre rétablissement, la gloire de Dieu, la prospérité de l'Etat, & la grandeur de VOTRE MAJESTÉ.

„ C'est une ancienne erreur, SIRE, dont presque tous les souverains de l'Europe sont revenus aujourd'hui, de croire que la pluralité des religions diminue la puissance des états. Ceux qui ont gouverné la France depuis notre persécution le savent bien; mais des vues particulières les ont portés à laisser les choses comme elles sont.

„ La méchanceté inséparable de l'esprit de parti n'a rien négligé pour nous rendre suspects, mais personne, SIRE, ne sauroit douter de notre attachement à la couronne.

„ La résignation entière que nous avons pour les loix, l'obéissance à nos devoirs & la soumission aveugle pour les ordres

„ de VOTRE MAJESTÉ font de sûrs ga-
 „ rands de notre fidélité.

„ Nos ennemis ont souvent voulu faire
 „ entendre au gouvernement, que nous
 „ profiterions des agitations de l'Europe
 „ pour troubler la France. Plusieurs guer-
 „ res ont eu lieu dans ces derniers tems,
 „ & l'on n'a pas entendu parler de nous.

„ Bien loin de saisir ces momens de di-
 „ vision, pour en exciter dans le Roïaume;
 „ bien loin de nous joindre aux ennemis de
 „ VOTRE MAJESTÉ; nous avons au-
 „ contraire fait nos efforts pour nous oppo-
 „ ser à leurs desseins.

„ Quoique la porte aux emplois militai-
 „ res nous soit fermée, un grand nombre
 „ de vos sujets protestans n'ont pu voir
 „ vos ennemis vous déclarer une guerre in-
 „ juste, sans en être indignés. Ils ont pris
 „ les armes & ont exposé leur vie pour
 „ votre service. Ils ont caché leur reli-
 „ gion, pour donner un plus grand essor
 „ à leur zèle. La plûpart de vos officiers
 „ subalternes, qui se sont signalés dans les
 „ dernières guerres, sont protestans des
 „ différentes provinces du Roïaume. Ils
 „ ne croient point à la messe; mais ils
 „ croient en vous, SIRE; & vous ne les
 „ trouverez jamais hérétiques, lorsqu'il s'a-

„ gira d'emploier leurs bras & de prodiguer leurs vies, pour la gloire du trône, le bonheur de l'état, & la félicité de vos peuples.

„ Vous n'en ferez plus étonné, SIRE, lorsque vous saurez dans quelles maximes nous élevons nos enfans.

„ Nous leur enseignons publiquement, que *le Roi est l'image du Dieu du Ciel, & son lieutenant sur la terre*: que de quelque religion que soit le Prince, on doit lui obéir sans aucune restriction ni limitation; que le culte différent du Souverain ne dispense les sujets d'aucun de leurs devoirs: &c. & nous regardons ceux de nos protestans, qui pensent différemment, (s'il y en a quelqu'un parmi nous) comme professant une religion étrangère qui n'est pas la nôtre.

„ Le Ministère cherche continuellement les moïens de peupler le Roïaume, que tant de guerres réitérées ont épuisé d'habitans. Ce moïen est dans vos mains, SIRE, il n'y a qu'à rendre libre l'exercice de la religion protestante, & VOTRE MAJESTÉ verra aussi-tôt ses provinces se repeupler de nouveau.

„ La Hollande, l'Angleterre, la Prusse & la plûpart des états d'Allemagne,

„ vous rendront une foule de fujets qui ne
 „ font dans ces états, qu'en attendant des
 „ tems plus heureux pour repasser dans les
 „ vôtres, dont ils font ou natifs ou origi-
 „ naires.

„ Les fils & les petits-fils de ces prote-
 „ stans font prêts à rentrer dans le Roïau-
 „ me, lorsqu'on lèvera l'obstacle qui les
 „ en éloigne. Ils soupirent tous les jours
 „ après leur patrie, & ceux d'entre eux
 „ qui font nés dans des païs qui ne font
 „ pas la France, s'y regardent toujours
 „ comme étrangers. Ils ne tiennent aux
 „ nations, au milieu desquelles ils vivent,
 „ que par l'exercice libre de leur religion.
 „ Rendez-leur cette liberté, SIRE, & il
 „ n'y aura plus de barriere qui sépare ces
 „ peuples de ceux, sur lesquels vous réglez
 „ aujourd'hui.

„ Il suffit d'un seul arrêt, pour jeter à
 „ bas toutes les manufactures des états
 „ étrangers, & par cet anéantissement dé-
 „ truire leur puissance. Un seul de vos or-
 „ dres peut faire rentrer en France l'indus-
 „ trie que la révocation de l'édit de Nantes
 „ en a fait sortir. Quoique plus de douze
 „ lustres se soient écoulés depuis cette mal-
 „ heureuse révolution, nos arts ne sont pas
 „ encore bien naturalisés dans ces climats

„ étrangers. La désertion générale des
 „ descendans des protestans François en fe-
 „ roit bientôt perdre jusques aux premières
 „ traces.

„ Il est surprenant, j'ose le dire, SIRE,
 „ que le gouvernement aiant dans ses mains
 „ le moïen de diminuer les richesses des
 „ autres nations, & d'augmenter considé-
 „ rablement les siennes, ne l'emploie pas.

„ Vos sujets bénissent tous les jours le
 „ ciel de les avoir fait naître sous un Roi
 „ patriote, Monarque grand & magnani-
 „ me. Ils le remercient de leur avoir don-
 „ né un Souverain, qui joint aux vertus les
 „ plus sublimes de l'ame, les qualités les
 „ plus estimables du cœur. Ils se félicitent
 „ d'avoir un Prince doux, humain, affa-
 „ ble, compatissant, & dont l'attention
 „ principale est la félicité de ceux dont
 „ Dieu lui a confié le soin.

„ Aurions-nous le malheur, SIRE, de
 „ n'être point mis, sous votre auguste ré-
 „ gne, au rang de vos peuples heureux?
 „ Serons-nous les seuls dans le Roïaume,
 „ qui ne ressentirons point les effets de cet-
 „ te bonté paternelle? Et fera-t-il dit dans
 „ la postérité la plus reculée, que le meil-
 „ leur des Rois de France n'aura rien fait
 „ pour les plus affectionnés de ses sujets?

„ Je vous déclare ici hautement, SIRE,
„ au nom de tous nos freres les protestans,
„ que nous vous sommes inviolablement at-
„ tachés; qu'après Dieu vous êtes ce que
„ nous chérissons le plus sur la terre. Je
„ vous déclare qu'il n'est rien que nous ne
„ soïons en état d'entreprendre, pour vous
„ prouver le respect que nous avons pour
„ votre personne sacrée, & je vous pro-
„ teste ici, au nom de tous ces mêmes
„ protestans, que nos bras, nos biens, &
„ nos vies sont à vous.

„ Nous vous supplions donc de nouveau,
„ SIRE, de nous permettre d'invoquer le
„ Seigneur dans nos églises, sans nous ren-
„ dre criminels envers vous de leze-majesté.
„ Nous vous demandons la grace qu'il nous
„ soit permis de mêler dans nos himnes vo-
„ tre nom avec celui du Seigneur: & de
„ confondre de cette maniere dans nos
„ chants d'allegresse le trône du ciel avec
„ celui de la terre, &c. &c.”

Je ne fais, cher Kie-tou-na, si cette pié-
ce produiroit quelque effet, quand même le
Prince la liroit. Tout ce que je puis te
dire là-dessus, c'est qu'à la Cour de France
on gagne rarement son procès, quand on
y plaide une aussi bonne cause.

L E T T R E X C.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Bath.

ASIX HEURES du soir, tout le monde se rend ici dans le vestibule dont je t'ai parlé. On y fait plusieurs tours de promenade; ensuite, on se détache par bandes, & on va s'asseoir autour des tables à jeu. Il y a un homme qui indique à chacun l'endroit où il doit perdre son argent.

Je me rendis avant-hier au soir dans ce vestibule comme les autres, accompagné de mon Baronet. Nous nous assîmes à côté d'une grande cheminée, qui est au milieu de la salle, d'où nous pouvions découvrir toute l'assemblée: c'étoit pour moi un monde nouveau.

„ Monsieur, dis-je à mon compagnon,
„ j'habite ici une terre étrangère, vou-
„ driez-vous avoir la bonté de me mettre
„ au fait du país? Je le veux bien, me
„ répondit-il; & pour vous épargner la
„ peine de me proposer questions sur ques-
„ tions, je vais faire quelques réflexions
„ préliminaires.

R 4

„ En général, reprit-il, tous ceux que
 „ vous voïez ici, sont des valétudinaires
 „ attaqués d'une maladie incurable, qui est
 „ l'ennui. Comme ils ne se suffisent point
 „ à eux-mêmes, & qu'il n'y a rien qu'ils
 „ craignent tant, que de se rencontrer tête-
 „ à-tête avec leur personne, ils se fuient
 „ continuellement. Pour cet effet ils ga-
 „ lopent toute l'année, de Londres à Scar-
 „ borough, de Scarborough à Tunbridge,
 „ de Tunbridge à Bath; mais l'ennui ne les
 „ quitte pas pour cela, il entre dans leurs
 „ chaises de poste, ou monte en croupe
 „ avec eux: car des gens, pour m'expri-
 „ mer ainsi, qui n'ont pas la valeur d'un
 „ vuide, en trouvent par-tout; ils sont
 „ aussi embarrassés ici de leur figure, que
 „ dans la capitale, où ils embarrassent les
 „ autres. Cela vient, je crois, de ce qu'il
 „ y a chez nous trop de rentiers, je veux
 „ dire, de gens qui n'ont d'autre affaire,
 „ que celle de dépenser un revenu portatif;
 „ car les marchands, & ceux qui tiennent
 „ à une profession, n'ont pas besoin de cet-
 „ te ressource: comment s'ennuieroient-ils?
 „ A peine ont-ils le tems de vivre ”.

C'est à-dire, interrompis-je, que tous
 ceux que nous voïons ici, sont des ren-
 tiers de l'état? „ Non, non, me répondit-

„ il, il y en a qui n'ont point de rentes,
„ & qui viennent ici pour en faire; cette
„ salle leur tient lieu de patrimoine. Plu-
„ sieurs viennent y cacher leurs inquié-
„ des, & oublier leurs chagrins domesti-
„ ques, que leur séjour à Londres leur rend
„ présens; un grand nombre s'y rend ma-
„ chinalement, beaucoup par habitude,
„ plusieurs par tradition: ils ont lu dans
„ les archives de leur famille que leurs bis-
„ aïeux faisoient tous les ans le voiage de
„ Bath. Ceux-là, parcequ'ils y sont entraî-
„ nés par la compagnie; ceux-ci, par in-
„ différence, & sans aucun dessein prémé-
„ dité; les derniers, parcequ'il y a un che-
„ min fraïé de Londres à Bath.

„ A l'égard des femmes, il entre plus de
„ réflexions dans ce voiage. En général,
„ ce n'est pas le hasard qui les conduit à
„ ces bains; quelque intrigue d'amour, la
„ liberté, le jeu, la danse, & l'idée des
„ divertissemens les y amènent ”.

„ Monsieur, lui dis-je, quel est ce vieil-
„ lard qui se promene de rang en rang,
„ derrière les tables, & qui a une espèce
„ de cour après lui? „ C'est Milord C...
„ F... un bel esprit d'Angleterre. Je
„ connois ce nom-là, lui dis-je, je l'ai en-
„ tendu prononcer aux savans de Paris; on

„ dit que c'est un beau génie. Oui, on le
 „ dit. C'est du moins un génie très pru-
 „ dent, car il n'a encore rien publié, qui
 „ ait pu détruire cette réputation; quoique
 „ furanné, il est encore vierge, du côté
 „ des productions d'esprit.

„ Je croïois, lui dis-je, qu'on ne pou-
 „ voit s'établir un nom en Europe, qu'à
 „ la faveur de quelque excellent ouvrage,
 „ qui laissât à la postérité un monument
 „ éternel du génie de l'auteur. — Cela étoit
 „ ainsi autrefois; mais aujourd'hui, on peut
 „ être savant sur sa parole. Il y a un moïen
 „ pour cela, qui est de briguer cet hon-
 „ neur; car on devient bel esprit en An-
 „ gleterre, comme membre de Parlement.
 „ Il est vrai que la même maladie qui tue
 „ le beau génie de cet ordre, fait mourir
 „ sa réputation; sa gloire pourrit aussi-tôt
 „ dans le tombeau, avec son cadavre.

„ Quel est cet autre gros Milord qui
 „ marche presque après lui, qui paroît
 „ moins vieux, dont l'air est si suffisant,
 „ & qui semble si satisfait de lui-même?
 „ A son maintien, on s'apperçoit qu'il a
 „ joué, pendant longtems, un grand rôle.
 „ Cela est vrai, me répondit le Baronet,
 „ car il a représenté, plus de vingt ans,
 „ celui de *Sir John Falstaff*; c'est un comé-

„ dien qui a quitté depuis peu le théâtre.
„ Quoiqu'il ne s'exprime que par perorai-
„ son, & qu'il cadence ses mots, il est un
„ insipide mortel. La plûpart des hommes
„ ont la manie de quitter le piédestal, où
„ ils sont vus dans le seul jour qui leur est
„ favorable. Celui-ci amusoit le public sur
„ la scène, il est descendu du théâtre, &
„ est venu ennuyer la société particuliere.
„ Par-tout où il se trouve aujourd'hui, il
„ fait l'important, il ne parle que par phra-
„ ses théatrales; tout ce qu'il fait se res-
„ sent de sa profession; il parle, il dort, il
„ veille dramatiquement; il n'a jamais tant
„ joué la comédie, que depuis qu'il l'a
„ quittée. On dit qu'il est grand acteur;
„ il est vrai que dans une certaine pièce il
„ jouoit bien un rôle de caractère; mais
„ ce n'est pas exceller dans une profession,
„ que de s'y distinguer par un seul endroit.
„ Mais qu'est-ce qu'il fait aujourd'hui
„ dans le monde, lui dis-je? Il mange,
„ me dit-il, & boit. Son premier rôle
„ maintenant, est d'être gourmand, &
„ son second d'être gourmet.

„ Quel est ce jeune homme, lui dis-je,
„ (après qu'il eût fini le portrait de cet
„ histrion) que nous voïons debout, à
„ trois tables de nous, & qui a le regard si

„ triste? Il me semble que quelque noir
 „ chagrin le dévore. Il vous semble bien,
 „ me dit-il, il en a un bien grand, qui est
 „ celui d'avoir dissipé, dans moins de six
 „ ans, une fortune que ses ancêtres
 „ avoient amassée, dans six siècles. ”

Et quel est cet autre, presqu'à côté
 de lui, qui ne me paroît pas moins cha-
 grin? „ Il n'a pas raison, non plus, d'être
 „ bien gai, il est dans une circonstan-
 „ ce cruelle; après avoir fondu des biens
 „ considérables, aussi vite que l'autre, il
 „ est aujourd'hui noyé dans les dettes.
 „ Les arrêteurs sont continuellement à ses
 „ trousses; il est obligé de s'absenter de
 „ Londres, il s'échappe tant qu'il peut;
 „ il va, il vient, c'est un vrai Juif er-
 „ rant. ”

Pourriez-vous me dire quel est ce troi-
 sième que nous voïons à main gauche, à
 la quatrieme table, presque aussi triste,
 que les deux autres? „ C'est un Lord dont
 „ un mariage a renversé la fortune de fond
 „ en comble. Sa femme est cette jeune
 „ personne ici devant, qui, après avoir
 „ ruiné son mari, travaille à présent à rui-
 „ ner ce jeune Seigneur, qui est debout
 „ derrière elle. ” Pourquoi, lui dis-je, ne
 quitte-t-il pas une telle femme? „ Il n'est

„ plus tems, me répondit-il. Pour subsi-
„ ster, il faut avoir une subsistance ; &
„ c'est Milédi aujourd'hui , qui donne à
„ vivre à Milord ; mais c'est à condition
„ qu'il sera témoin de son infamie, qu'il la
„ suivra par-tout , & couchera avec elle,
„ quand la place sera vacante." Voilà, lui
dis - je , un vilain marché ; j'aimerois
mieux ne pas exister , que d'exister à ce
prix-là.

Je serois bien aise de savoir quel est
cet Anglois debout, en perspective de la
cheminée qui fait face à la nôtre, & qui
semble n'oser regarder personne? „ C'est
„ un jeune Irlandois de qualité, plongé
„ dans l'inquiétude ; un noir chagrin le dé-
„ vore nuit & jour. Il a épousé une fille
„ de mauvaise vie, qu'il voudroit introdui-
„ re par-tout, & qu'on ne veut recevoir
„ nulle part ; il est furieux de ce que les
„ Anglois ont la mémoire si heureuse, il
„ voudroit que tout le monde oubliât, que
„ sa femme s'est prostituée avec la moitié
de la ville. Le sot ! Nous nous souve-
„ nons de ne pas estimer les femmes, avant
même qu'elles cessent d'être vertueuses ;
„ & il veut, lui, que nous oublions de
„ les mépriser, lorsqu'elles sont vicieuses !
„ Encore des visages rêveurs, m'écriai-
je, en appercevant un autre Breton pen-

„ fif! Il me semble que toutes les phisio-
„ mies tristes du Roïaume se soient donné
„ rendez-vous ici. Faites moi le plaisir de
„ me dire quel est ce cinquieme jeune hom-
„ me, à notre gauche, qui a l'air si som-
„ bre? C'est, me répondit-il, un jeune
„ Seigneur qui a perdu tout son bien au
„ jeu. Je pourrois vous faire voir ici cinq
„ ou six honnêtes gens, qui font ce soir
„ une très belle figure dans cette assemblée,
„ qui le lui ont volé.

„ Mais il me semble, continuai-je, que
„ la scène des visages mélancoliques chan-
„ ge un peu. Quel est ce groupe de gens
„ en bonne humeur, dont l'air est gai &
„ enjoué, & qu'on voit dans un coin au-
„ dessous de ce grand tableau? Ce sont,
„ me répondit-il, des filoux au jeu. Des
„ filoux au jeu! Cela n'est pas possible,
„ ils sont en uniforme. Uniforme tant qu'il
„ vous plaira, reprit-il, cela est ainsi. Ces
„ gens-là ont tous les ans leurs chalans ré-
„ glés dans cette salle, c'est-à-dire, leurs
„ dupes qu'ils dépouillent régulièrement,
„ & ce revenu leur vaut plus que celui de
„ leur Compagnie. Eh, comment feroient-
„ ils, pour entretenir des Demoiselles, &
„ passer leur vie au *King's Arms*, ou à *Bed-
„ ford Head*, s'ils n'avoient cette ressource?

„ Car tout le monde connoît leur païe. La
„ livrée du Roi, en Angleterre, comme en
„ France, couvre bien des malhonnêtes
„ gens. Ceci soit dit, ajouta-t-il, sans pré-
„ tendre offenser une infinité d'honnêtes
„ Militaires remplis d'honneur & de probi-
„ té, que j'honore & respecte infiniment.
„ Je voudrois bien savoir qui est ce grand
„ garçon, en habit brodé, & dont la ma-
„ gnificence surpasse celle de tous les Sei-
„ gneurs de l'assemblée ? Je vais vous le
„ dire : c'est un voleur de grand chemin.
„ Un voleur de grand chemin ! dis-je, d'un
„ air étonné. Cela est impossible ; il est
„ si bien avec les femmes de qualité, il
„ parle à toutes régulièrement. Cela ne
„ prouve rien : il n'y a personne de si bien
„ faufilé, en Angleterre, que les voleurs.
„ On en pendit un, il y a environ dix ans,
„ qui avoit au col le portrait d'une Milédi
„ dont il étoit l'Adonis. Mais comment le
„ peut-on juger tel ? Il est impossible,
„ reprit-il, que le calcul de son état ne soit
„ juste. Cet homme n'a ni capital ni re-
„ venu, il n'a ni charge à la Cour ni à la
„ ville, n'est d'aucune profession, & n'a
„ aucun talent ; cependant il fait autant de
„ dépense que le premier Duc & Pair du
„ Roïaume. Voilà la démonstration géo-
„ métrique de sa profession.

Puisque cela est si clair, d'où vient ne pas le faire arrêter? „ Oh, alte-là. Nous „ avons des loix en Angleterre, qui s'op- „ posent à la tyrannie de pareilles déten- „ tions. Tout citoïen doit être indépen- „ dant des autres. Quand cet homme dé- „ penseroit un million sterling tous les mois, „ le gouvernement ne doit pas s'en apper- „ cevoir; ce n'est pas non plus l'affaire „ d'aucun Magistrat particulier. Tout vo- „ leur de grand chemin, chez nous, est „ libre, jusques à l'instant que la corde de „ la potence l'étrangle. Celui que nous „ voïons devant nous, ne fera pendu, „ qu'au moment qu'il sera prouvé qu'il a „ volé. „

Quel est ce second grand garçon bien bâti, en velours noir, d'une assez jolie figure, qui nous regarde maintenant avec une lorgnette? „ C'est un autre voleur de „ grand chemin, me répondit-il. Il s'étoit „ absenté pendant quelque-tems du Roïau- „ me, & on comptoit que l'Angleterre s'en „ étoit débarrassée; mais il vient de repa- „ roître sur l'horison. On diroit que nos „ fourches patibulaires sont pour ces gens „ là une sorte de pierre d'aiman, elles les „ attirent toujours à elles. Ces Messieurs „ les habits brodés ne sont jamais contents, „ qu'ils

273 - 302 PAGES MISSING IN BOOK

„ qu'ils n'aient joué un role tragique à
„ *Tyburn* ”.

Je n'ai qu'une seule question à vous faire, après quoi, je finis toutes mes interrogations ; car je crains d'abuser de votre complaisance. Je meurs d'envie, lui dis-je, de savoir qui est cet homme maigre & sec, dont le visage ressemble à celui d'un cadavre, & qui est toujours en mouvement ; il prend les femmes par la main & les remet dans celles des hommes. Il me semble qu'il fait-là un vilain métier ; en France, on l'appelle au moins d'un vilain nom. „ Je vous pardonne votre curiosité, me dit le Baronet, car „ c'est un animal d'une espèce singuliere. „ Il est bon qu'un voïageur, tel que vous, „ qui veut apprendre de combien de foibles- „ ses le cœur humain est susceptible, con- „ noisse de semblables originaux ; cette dé- „ couverte est plus nécessaire, que celle des „ monumens ; car il vaut mieux connoître „ les hommes que les édifices.

„ Celui-ci est un François d'origine né à „ Bordeaux, il nâquit l'an du Christ 1680 : „ ce qui fait aujourd'hui un jeune homme „ de quatre-vingts ans. On prétend que, „ le jour même de sa naissance, il dansa, & „ qu'au sortir du ventre de sa mere, il fit

„ deux ou trois cabrioles; ce qui annonçoit
 „ à l'Europe un grand danseur. Dans sa
 „ jeunesse, ses parens l'envoïerent à Lon-
 „ dres, pour en faire un marchand; mais
 „ il quitta bien-tôt le commerce, pour se
 „ livrer à son génie dansant. Il parcourut
 „ toutes les assemblées de l'Angleterre; on
 „ le vit cabrioler à Londres, à Scarbo-
 „ rough, à Tunbridge: mais voulant faire
 „ son chemin, & se distinguer dans cet art,
 „ il brigua un poste honorable dans la dan-
 „ se, il se fit recevoir maître de cérémo-
 „ nies de cette salle, en survivance. Il fut
 „ quelque tems coadjuteur, mais le maître
 „ étant venu à mourir, il devint le géné-
 „ ralissime de la danse de Bath. C'est lui
 „ qui commande en chef sur le menuet, &
 „ qui préside aux contredanses; son métier
 „ est d'accoupler un homme & une femme”.

Cela est bien aisé, lui dis-je. „ Pas tant
 „ que vous pourriez croire, me répondit-il,
 „ il faut pour cela une sorte d'intelligence.
 „ Par exemple, il faut connoître les intri-
 „ gues de ces bains, pour mettre un tel
 „ Milord avec une telle Milédi, dont il est
 „ amoureux; ou pour joindre une Mlle à
 „ un certain Gentilhomme, qu'elle voudroit
 „ épouser: car des arrangemens différens
 „ feroient une dissonnance en danse”. Je

vous prie de me dire , si ce commandement en danse lui est bien lucratif? „ Non, „ il ne produit que des peines ”. Apparemment, lui dis-je, que ce surintendant de la cabriole est à son aise? „ Oui, reprit le „ Baronet, il est à son aise, quand il est „ assis. Il a cent livres sterlings de rente, „ ce qui suffit à peine pour avoir des gans „ & une chemise blanche tous les jours „ d'assemblée; il est aimé & haï des femmes : celles qu'il accouple bien, le chérissent; celles qu'il accouple mal, le détestent ”.

L E T T R E X C I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Bath.

Nous n'avions donné la chasse qu'à la moitié du gibier de l'assemblée, il nous restoit le terrain des femmes à défricher. Nous nous assîmes le lendemain au même endroit de la salle, & aussi-tôt, je commençai mes interrogations.

Monsieur, dis-je au Baronet, qui est cet-

te femme chargée d'embonpoint, d'un certain âge, qui a d'assez beaux yeux, & qui fait sa partie à côté de la porte? Elle a un air important; on lit sur son visage, qu'elle a joué un grand rôle. „ Très grand, „ me répondit-il; il n'y a pas longtems „ qu'elle représentoit le premier dans cette „ Monarchie: c'étoit le canal, par où cou- „ loient toutes les graces. Elle nommoit „ aux principaux emplois, & enrichissoit „ ceux qu'elle vouloit: elle avoit les clefs „ du temple de la fortune; un seul de ses „ regards suffisoit, pour conduire à la gran- „ deur. Son règne est fini: son autorité „ vient de mourir de mort subite. Elle a „ fait un beau songe; c'est le tems de son „ réveil ”.

Quelle est cette jeune dame qui est assise derriere elle? Il me semble que son visage dit à tout le monde, qu'elle a une inquiétude dans l'ame. „ Son visage dit vrai, elle a „ un chagrin mortel. Elle avoit toujours „ passé, pour avoir de la retenuë & de la „ sagesse, & un indiscret vient de détrom- „ per tout le monde, en publiant une avan- „ ture galante, qu'il a eue avec elle; ce „ n'est pas sa vertu qu'elle plaint, c'est sa „ réputation ”.

Connoissez-vous, repris-jé, cette jeune

personne qui est à cette table, vis-à-vis de nous, & qui paroît aussi fort morne? Pourriez-vous me dire ce qui la rend si triste?

„ C'est un chagrin domestique. Elle dé-
„ testoit son mari, avant que de l'épouser;
„ elle l'adore, depuis qu'elle est mariée: le
„ mari, au contraire, l'adoroit, avant que
„ de s'unir à elle, & la déteste, depuis
„ qu'elle est sa femme. Ce dernier cas,
„ ajouta-t-il, est fort commun chez nous;
„ mais le premier est très rare ”.

J'apperçois à côté d'elle une demoiselle fort aimable, mais qui me paroît avoir une passion dans le cœur. „ Cela est encore
„ vrai; elle aime éperdument le Lord que
„ vous voiez à côté d'elle, qui est un fort
„ aimable Cavalier, qui l'aime aussi beau-
„ coup. Elle a du bien, & le Cavalier de
„ son côté est opulent ”. Eh! bien, que
ne les unit-on par un mariage solennel, qui
les rende heureux tous les deux? „ C'est
„ aussi ce qu'on voudroit faire; mais il s'y
„ trouve une petite difficulté, c'est qu'une
„ autre demoiselle l'a prévenue; le Lord
„ est marié.

„ Autrefois, le Pape rompoit ces enga-
„ gemens pour de l'argent; mais depuis la
„ réforme de notre église, nos mariages
„ sont indissolubles. Il ne lui reste qu'une

„ ressource, qui est de s'enfuir avec elle,
 „ d'abandonner épouse & enfans, & de se
 „ déshonorer lui & toute la famille de celle
 „ qu'il aime. C'est probablement ce qu'il
 „ fera; car en fait de sottises, les Anglois
 „ n'épargnent jamais l'étoffe, ils coupent
 „ leurs folies en plein drap ”.

Connoissez-vous, lui dis-je, cette belle
 blonde qui est ici, vis-à-vis de nous, qui
 regarde les plus beaux Cavaliers avec froi-
 deur, & qui semble ne s'intéresser à rien?

„ C'est une indifférente, me dit-il: cette
 „ femme n'aime ni ne hait personne, elle
 „ est incapable d'une passion, elle bâille
 „ aussi-tôt qu'on lui parle d'amour; elle doit
 „ sa vertu à son tempérament. La plupart
 „ de nos femmes vertueuses en Angleterre,
 „ sont de ce caractère-là, elles n'ont pas
 „ dans le cœur la valeur d'un soupir. Tel
 „ mari, chez nous, qui se loue de la sa-
 „ gesse de sa femme, ne doit se vanter que
 „ de sa constitution, & de ce qu'il a épousé
 „ une machine qui n'est pas organisée pour
 „ l'amour. Ces femmes-là n'ont pas besoin
 „ d'effort, pour être chastes; il leur suffit
 „ de laisser agir une nature froide & insipide
 „ de, qui ne leur dit rien ”.

Il me semble, lui dis-je, en l'interrompant,
 que je vois à côté d'elle, une femme qui a

une machine bien différente de la sienne.
„ Il est vrai, me dit-il, c'est le revers de
„ la médaille; car les femmes, ici comme
„ ailleurs, passent toujours d'une extrêmi-
„ té à l'autre; leur tempérament les em-
„ porte au-delà de la vertu, ou les fait
„ rester en deçà. Chaque coup d'œil que
„ les cavaliers lancent à celle-ci, la met en
„ feu; elle éprouve successivement une fou-
„ le de desirs: les hommes tendres l'agi-
„ tent, les vifs l'émeuvent. Plusieurs
„ passions violentes l'occupent toutes à la
„ fois; son cœur par les regards se prosti-
„ tue vingt fois par jour, & de cette pro-
„ stitution à celle du corps il n'y a d'autre
„ différence, que l'occasion; aussi ne pas-
„ se-t-elle pas pour être vestale ”.

Quelle est cette femme en habit noir,
dont le visage gai & enjoué jure si fort
avec son habit? „ C'est une jeune veuve
„ qui en ambitionnoit le nom depuis long-
„ tems. Il n'y a que huit jours que son
„ mari est mort, & elle s'est si bien intri-
„ guée pour passer en secondes nœces, qu'il
„ y a déjà quatre prétendans sur les rangs;
„ on prétend même qu'elle avoit épousé un
„ second mari, du vivant du premier, &
„ qu'elle n'attendoit que le jour de son en-
„ terrement, pour déclarer son second ma-

„ riage. Vous voïez que nous avons des
 „ femmes d'une grande précaution en An-
 „ gleterre ; elles craignent si fort l'état de
 „ viduité, qu'elles se trouvent toutes ma-
 „ riées, le jour même de la mort de leurs
 „ maris ”.

Qu'est-ce que c'est que cette femme à
 main gauche, qui racroche tous les cava-
 liers qui passent auprès d'elle, qui salue
 l'un, qui parle à l'autre, qui dit un mot à
 l'oreille de celui-ci, qui sourit à celui-là, &
 qui fait les yeux doux à tous ? „ Vous
 „ venez de dire son nom, c'est une racro-
 „ cheuse. Elle fait à Bath, ce qu'elle fai-
 „ soit à Londres, qui est d'attirer la foule
 „ auprès d'elle : elle est fuie des femmes ;
 „ mais elle ne s'en embarrasse pas, pourvû
 „ qu'elle soit courue des hommes ”.

D'où vient, lui dis-je, qu'on la confond
 ici avec tant d'autres dames qui passent
 pour avoir de la sagesse & de la réputation ?
 „ Que voulez-vous ? me répondit-il. Si
 „ une fois on vouloit commencer à scruti-
 „ ner la conduite des femmes à la rigueur,
 „ il faudroit bien-tôt mettre la clef sous la
 „ porte de cette assemblée ”.

Dites-moi qui est cette jeune demoiselle
 qui se promène du côté de l'autre cheminée,
 qui a le visage long, & qui marche comme

un pigeon pattu? „ C'est une Irlandoise
„ que la mere amene ici, pour lui procurer
„ un mari; mais ni la mere ni la fille n'y
„ entendent rien. Je crois qu'elles man-
„ queront le sentier du mariage, & qu'elles
„ donneront dans le grand chemin, qui est
„ à côté ”.

Encore une interrogation, & j'ai fini.
Quelle est cette beauté de moyenne taille,
qui vient maintenant vers nous? Elle a les
yeux bien fendus, la bouche jolie, le teint
beau quoique brun. „ C'est Mademoiselle
„ B—; elle vient, comme les autres,
„ exposer ses attraits à l'enchere dans cette
„ assemblée, & voir si elle ne pourroit pas
„ en tirer la valeur d'un riche mariage.
„ Tout le monde lui donne le titre de Belle;
„ pour moi, qui aime les beaux bustes, &
„ qui crois qu'un port noble & majestueux
„ est, dans une femme, la partie essentielle
„ de la beauté, je ne la nomme pas ainsi;
„ car je ne mets pas au nombre des belles,
„ celles qui n'ont qu'un beau visage ”.



L E T T R E X C I I .

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Bath.*

De Montpellier.

IL est arrivé ici un Auteur qui a de la réputation; car il sort de la Bastille, où il a été détenu un an prisonnier, pour avoir osé insulter une maison royale dans ses écrits. Il n'en faut pas davantage en France pour mettre un écrivain en crédit.

Celui-ci est un petit homme suffisant & vain, qui s'est donné un nom dans le monde pour avoir fait réfléchir, pendant quinze volumes, une femme, qui n'avoit peut-être pas pensé vingt pages en sa vie.

Cette Dame, qui joua autrefois un grand rôle en France, avoit écrit quelques lettres; il les a choisies pour texte, & y a joint un long ouvrage sous le nom de lettres. On peut appeller cela, faire tourner le public, pendant plusieurs volumes, sur le pivot d'un nom.

On l'écoute ici comme une espèce d'oracle: par-tout où il va, on fait cercle autour de sa personne. J'ai vu cet homme, & je

me suis quelquefois entretenu avec lui: mais je puis t'assurer que c'est le plus ennuyeux mortel qui soit sous la voute des cieux; quoique ses ouvrages soient assez insipides, j'aime encore mieux le lire, que l'entendre parler.

Il n'auroit peut-être pas encore percé la foule des écrivains ordinaires; mais ce qui a achevé sa réputation, c'est une dispute qu'il a eue avec un fameux Auteur, qui a daigné l'honorer publiquement de ses mépris, & qui a pris la peine de l'anéantir. Une mort aussi glorieuse met en France le cadavre d'un faiseur de livres en grande vénération.

Il y a bien des gens dans ce Roïaume qui ne sauroient pas que celui ci ait été en vie, si ce savant ne l'avoit tué littérairement. Tu vois qu'il n'est pas bien difficile ici de se faire un nom, puisque c'est l'affaire d'un duel, où l'on se bat de part & d'autre avec des invectives.

Je suis indigné contre les Européens, quand je fais réflexion combien il faut peu de génie à un homme, pour acquérir la réputation d'en avoir beaucoup.

L E T T R E X C I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Peking.*

De Bath.

Les Européens sont toujours occupés à retoucher la nature. On diroit qu'ils se méfient de l'ouvrage de Dieu : il semble qu'ils doutent de sa perfection.

Si le Créateur de l'univers avoit voulu donner une autre forme au monde, il n'eut tenu qu'à lui, il pouvoit faire parler les plantes & animer les arbres.

Il y a des gens en Angleterre qui passent leur vie à changer l'ordre de la matiere, & à forger une nouvelle création. Je voudrois que l'art fût employé à enrichir la nature, & non pas à lui donner un embellissement qui sert à enfouir ses trésors au lieu de les augmenter.

J'allai voir ces jours passés un gentilhomme qui vit à trente milles de Bath, qui s'occupe à changer les plantes en maisons, & qui taille les arbres en bêtes & en hommes.

Dès que j'eus mis pied à terre, il me

mena dans son jardin, où il me fit voir un cabinet de verdure, dont les murailles étoient de bouis, la voute de ciprés & les fenêtres de feuilles de vigne.

Il me fit voir les fondemens qu'il avoit jettés d'un palais en feuilles, où il y aura douze appartemens de maître, avec les chambres nécessaires pour leurs domestiques.

Nous quittâmes les édifices en herbes pour passer à la ménagerie des plantes. Je vis dans celle-ci des lions, des crocodiles, des éléphans, confondus avec des chiens & des renards.

De-là il me fit entrer dans la gallerie des empereurs en arbres. Il me montra un Jules Cesar au naturel, & me demanda si je ne croïois pas que le ciseau de son jardinier eût attrapé les traits? Pour Néron, me dit-il, en me faisant voir cet empereur, je l'ai taillé moi-même; il est copié d'après une estampe qui représente ce Prince parfaitement.

Après m'avoir fait voir tous ces personnages, que l'hiver tue chaque année, & que le printems fait revivre; il me fit part d'un grand projet militaire en arbres qu'il avoit formé. Il étoit question d'une armée complète de combattans, qu'il devoit tailler dans un grand bois, qu'il a résolu de sacrifier

pour cela. De jeunes saules qu'il a plantés exprès doivent former le corps de troupes légères; de jeunes ciprès les régimens d'infanterie, & de vieux chênes la cavalerie pesante.

Comme il n'a point encore de général pour son armée, & qu'il en voudroit un de réputation, il m'a prié de lui envoyer à mon retour à Londres, l'estampe de Milord G*****; car il a un laurier, dont le couronnement n'a point de feuilles, & qui, pour me servir de son expression, est chauve, ce qui aidera à le représenter parfaitement.

Ce qui me fâche de ce gentilhomme, qui va avoir une armée, c'est qu'il n'a point de vivres. On ne trouveroit pas dix mesures de grain dans son château. La plupart de ses champs sont en friche, & il est à la veille de mourir de faim, au milieu des Empeurs Romains, d'une ménagerie & de ses cabinets de verdure.



L E T T R E X C I V .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Bath.

JE n'ai jamais tant bâillé de ma vie, que depuis que je goûte les plaisirs de Bath; il est impossible de se divertir plus ennuyeusement, qu'on le fait ici. Quoiqu'on y soit plus libre qu'à Londres, on y est plus gêné dans les amusemens; ils sont tout d'une pièce; la dose d'uniforme est trop forte, on y fait aujourd'hui ce qu'on y fit hier, & on y fera demain ce qu'on y fait aujourd'hui. Je comparerois volontiers la compagnie de Bath à des moines, qui sont en récréation à la campagne.

Quoiqu'il en soit, la gaîté de ce lieu divertissant alloit tomber en syncope, lorsque le Duc d'Y — vint la retirer de sa léthargie; c'est le frere du Roi régnant. A son arrivée, les cloches sonnerent, & trois heures après les violons jouèrent; il y eut bal ce soir-là par extraordinaire. Le beau sexe se mit sous les armes, & monta la parade.

Les femmes ont droit ici de se mettre en malade, c'est un privilège des baignes : on croit que celles qui s'y montreroient en grand gala, y chercheroient des amans, & on taxeroit les jeunes Mises qui y paroîtroient parées, d'y être à l'affut d'un mari; & elles doivent toujours chercher ce mari, sans qu'on s'apperçoive qu'elles le cherchent: c'est encore ici une maxime des baignes. Mais elles ne perdent rien à cela, au contraire il y a comme un nouveau sel de coquetterie. La beauté chez les femmes Européennes doit toujours avoir quelque petite indisposition; des traits robustes & naturellement bien portans ne causent pas de grandes émotions; un air pâle, languissant, tirant sur le mourant, est celui qui plaît: il faut apparemment que l'amour chez les Européens soit prêt d'expirer. Tu ne saurois croire combien le visage d'une jolie femme, habillée en malade, excite l'appétit des gens qui se portent bien.

Ce Prince naturellement bon & complaisant pour le beau sexe, dansa avec plusieurs femmes, & parla avec toutes, sans en excepter les plus laides. Alors une gaîté uniforme se répandit sur tous les traits. On peut comparer les Princes en Europe à d'habiles géomètres en physionomie, ils peuvent rétablir

rétablir le niveau : on liſoit ſeulement un dédain, ſur le viſage des plus jolies, de ſe voir confondues avec celles qui ne l'étoient pas ; car la beauté eſt ſi jalouſe de ſes droits, qu'il ſemble qu'on lui ôte tout ce que l'on donne aux autres.

Je me divertis beaucoup, en voiant le petit manège de ces buveuſes d'eau, pour racrocher ce Prince après le bal, lorsqu'il ſe promenoit dans la grand - ſalle. L'une guidoit ſi bien ſa marche, & meſuroit ſi juſte ſes pas, qu'elle ſe trouvoit par haſard nez à nez devant lui, lorsqu'il ſe retournoit ; l'autre prenoit ſes diſſenſions de maniere qu'elle étoit pouſſée par la foule, & portée malgré elle en face de ce Prince. Celle - là lui adreſſoit directement la parole. „ Com-
„ ment Votre Alteſſe Roïale trouve-t-elle
„ notre aſſemblée ” ? Une autre lioit con-
verſation avec lui, & tâchoit de l'entrete-
nir inſenſiblement hors de la foule, & de
ſe trouver tête à tête dans un coin de la
ſalle.

Le Prince à ſon tour me parut aſſez au fait de cet amuſement ; il parloit à l'une, ſourioit avec l'autre, jettoit un regard ſur une troiſième, diſoit en paſſant un mot à l'oreille d'une quatrieme, entroit en conver-
ſation avec une cinquieme, & ſur-tout avoit

un grand soin de ne pas négliger les meres ; car , graces à Dieu , il y en a ici , & un assez grand nombre même. Cette scène dura jusques à minuit , où le Prince étant sorti , toutes les femmes qui n'étoient-là que pour lui , se retirèrent.

L E T T R E X C V .

*Le Mandarin Ni-ou-san , au Mandarin
Cham-pi-pi , à Londres.*

De Montpellier.

C E que je craignois est arrivé : à force de voir des medecins , je suis tombé malade. Mon indisposition m'est venue de la fréquentation d'un membre de cette Faculté , qui m'a tant parlé des embarras de la rate , que cela m'a donné une obstruction dans le foie. Je crains de ne pas recouvrer si tôt ma santé : car une maladie qui tire sa source de la médecine même , n'est pas aisée à guérir.

J'ai consulté le grand Esculape de cette ville. Il m'a ordonné la limaille de fer , en m'assurant que c'étoit un spécifique inmanquable en pareil cas ; & pour me prouver

qu'il étoit sûr de son fait, il m'a ouvert un petit livre, dans lequel étoient les noms de plusieurs personnes qu'il avoit guéries par ce remède. Car les médecins à Montpellier écrivent tous les malades qu'ils guérissent: il n'y a que ceux qu'ils tuent, dont ils ne tiennent pas registre.

Cependant j'ai avalé jusques ici deux ou trois barres de fer, sans que j'en sois mieux; ce qui a porté cette savante école, que j'ai consultée de nouveau, à m'ordonner les eaux de Vals, prises sur les lieux. Je partirai demain pour aller chercher ce remède, qui est à vingt-cinq lieues d'ici.

Ce détour m'écartera un peu de mon chemin pour l'Espagne; mais un voyageur ne peut rien faire sans sa santé.

L E T T R E X C V I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

LES voleurs en Angleterre sont extrêmement polis; ils exercent leur profession avec beaucoup de civilité: aussi n'y

a-t-il gueres que des gens bien élevés qui fassent aujourd'hui ce métier-là.

A mon retour de Bath, le carosse où nous étions avec le Baronet & un autre voïageur, fut arrêté à cinquante milles de Londres par deux de ces *Gentlemen*. Après la cérémonie ordinaire du pistolet, l'un d'eux, en nous présentant son chapeau, nous demanda fort honnêtement la bourse. Chacun fouilla dans ses poches. Comme on m'avoit prévenu que les vols sont très fréquens sur les chemins en Angleterre, je n'avois presque que l'argent qui m'étoit nécessaire pour la route. Je mis, dans le chapeau, deux guinées: le Baronet, peut-être par la même raison, n'y en mit pas davantage: mais le troisieme voïageur, qui étoit un marchand de la cité, y jetta une bourse où il y avoit plus de cent guinées.

„ Monsieur, me dit alors le voleur qui
„ tenoit le chapeau, reprenez votre argent;
„ & vous aussi, Monsieur le Baronet, dit-il
„ à mon compagnon en le nommant par
„ son nom; nous ne venons point sur le
„ grand chemin nous exposer à nous faire
„ pendre, pour commettre des injustices:
„ vous avez besoin de cet argent pour vous
„ conduire, & si nous vous l'enlevions,
„ vous seriez dépouillés sur la route, par

„ les maîtres des tavernes, forte de vo-
 „ leurs publics qui ne connoissent point les
 „ loix de l'hospitalité.

„ Pour vous, continua-t-il, en s'adres-
 „ sant au marchand, vous n'avez pas be-
 „ soin de cent guinées pour vous rendre à
 „ Londres; mais, comme il n'est pas juste
 „ non plus que vous soïez en souffrance,
 „ jusques à ce que vous soïez arrivé, te-
 „ nez, lui dit-il, après avoir ouvert la
 „ bourse, voilà deux guinées qu'il vous
 „ faut pour vous conduire.

„ Monsieur, dit alors le Baronet au vo-
 „ leur, y a-t-il encore du risque que nous
 „ soïons attaqués sur la route? Il y en a
 „ sans doute, répondit-il, car depuis cette
 „ guerre où l'Angleterre acquiert une gloire
 „ immortelle, les chemins sont remplis de
 „ voleurs; mais nous allons vous remettre un
 „ passeport, afin que vous puissiez conti-
 „ nuer votre chemin librement: car il est
 „ désagréable pour d'honnêtes gens d'être
 „ forcés à tout moment de fouiller dans leurs
 „ poches”. Et en parlant ainsi, il nous re-
 „ mit une pancarte conçue en ces termes:

„ Nous L. . . . & N. . . . voleurs
 „ de grands chemins, déclarons à tous ceux
 „ qu'il appartiendra, que la présente voi-
 „ ture a été arrêtée & volée, & que les

„ passans qu'elle contient, n'ont que l'argent
„ qui leur est nécessaire, pour les conduire
„ à Londres où ils vont; prions tous ceux
„ de notre profession de les laisser passer li-
„ brement, ainsi que nous ferions de ceux
„ qui nous présenteroient de leur part le
„ même passeport, &c ”.

Après que notre voiture se fut remise en mouvement pour continuer sa route; „ Voi-
„ là, dis-je, une police admirable dans les
„ vols de grands chemins. A la Chine mê-
„ me où la philosophie se mêle de tout, on
„ ne vole pas si moralement ”.

Nous convinmes le Baronet & moi, qu'il y avoit une sorte d'équité dans cette manière de dépouiller les passagers; mais le marchand de la cité n'en convint pas.

Il me semble, lui dis-je, qu'il est impossible de conserver dans la violence même, cette sorte d'équité du droit des gens, sans avoir reçu quelques principes d'éducation. „ Aussi, me répondit-il, la
„ plûpart de nos voleurs de grands chemins
„ ont été bien élevés.

„ Ce jeune homme qui vient de nous vo-
„ ler, & qui m'a appelé par mon nom,
„ est de bonne famille. Nous avons été
„ ensemble pendant six ans à l'université
„ d'Oxford. C'étoit mon ami intime.

„ Nous nous sommes fréquentés à Lon-
 „ dres, jusques à ce que se livrant à la cra-
 „ pule & à la débauche, il se perdit entie-
 „ rement. Après avoir dissipé sa fortune,
 „ & s'être déshonoré, il lui restoit à se
 „ pendre, ou à se faire voleur de grands
 „ chemins. Il choisit ce dernier.

„ Cette profession l'a un peu remis dans
 „ le beau monde d'où ses débauches l'a-
 „ voient banni: il fréquente aujourd'hui as-
 „ sez bonne compagnie, car ses vols lui
 „ fournissent les moïens de faire de la dé-
 „ pense; & cela suffit ici, pour que l'on
 „ soit reçu. Je le vois quelquefois donner
 „ la main au théâtre à des femmes de la
 „ premiere qualité ”.

On exerce la profession de voleur en An-
 gleterre, comme celle de receveur des fi-
 nances en France. Après tout, c'est la
 même chose; il n'y a que la maniere de vo-
 ler qui est différente. Qu'on prenne des
 coffres du Roi, ou des particuliers, n'est-
 ce pas toujours voler le public ?



L E T T R E X C V I I .

Le Même au Même , à Pékin.

De Londres.

GEORGE III. vient d'être couronné. C'est une cérémonie établie dans la plupart des Etats de l'Europe. Il faut que les peuples voient une fois en la vie, que leurs Rois ont une tête faite exprès pour porter la couronne.

Tout le monde n'avoit pas le moïen , ce jour-là, d'envisager le Monarque Anglois, il falloit être riche pour jouir de cet honneur. J'achetai mon droit de spectateur à cette cérémonie par une somme de vingt onces d'argent. La circulation du numéraire fut très grande; pendant le couronnement, il se vendit pour plus de cent mille livres sterling de points de vuë. On païoit deux petites croisées plus cher pour six heures, qu'une grande habitation pour deux siècles : & il y eut des fenêtres dans cette occasion qui acheterent des maisons. Outre cette circulation, il y en avoit eu plusieurs autres dont je t'ai déjà parlé. Il faudroit, pour le bien public, marier davantage les

Rois, & mettre les couronnes plus souvent sur leur tête. Cependant cette cérémonie publique se fit presque incognito, personne ne la vit, eu égard au grand nombre de citoyens qui vouloient la voir.

Le tour de la procession, que les Monarques de la Grande-Bretagne font dans cette occasion, entreroit dans la moitié de la cour du palais impérial de Pékin. Je soupçonne que cela vient de ce qu'autrefois Londres étoit petit, & que les Rois d'Angleterre n'étoient pas grands. Il peut se faire aussi que la nation n'ait pas les moïens d'allonger la cérémonie. Il y a des états dont toutes les dimensions sont prises; or il faudroit vingt mille soldats d'avantage, pour faire promener ce jour-là le Roi, dans cinq ou six rues de plus.

Je ne te dirai point si George III. dort la nuit du jour qui précéda son couronnement; mais ce dont je puis t'assurer, c'est que plus de cent mille de ses sujets veillèrent. On coucha sur des échafauts, ou on passa la nuit dans des chambres.

Le sexe, qui est assez libre ici, eut cette nuit-là, comme on dit, ses coudées franches. Les amoureux, les hommes à intrigues galantes eurent beau jeu: combien d'amans heureux? Que de couronnemens!

Tous les ordres de l'état affistoient à cette procession ; la Monarchie elle-même y marchoit en personne , & le Roïaume en corps suivoit la couronne. Les grands ressembloient à des Monarques, le Roi & la Reine à des Divinités. George étoit sous un dais superbe, & Charlotte sous un magnifique. Je ne perdis point de vuë cette jeune Princesse. Elevée dans une Cour qui n'a presque point de faste, considérant d'ailleurs son âge, elle me faisoit craindre pour sa timidité : mais je la trouvai Reine au milieu du cérémoniel de cette splendeur suprême.

Un grand nombre de dames, ou, pour mieux dire, de siècles marchotent à leur rang. Quelques unes d'entre elles avoient assisté au couronnement de la Reine Anne. C'étoit les annales de la monarchie qui suivoient la couronne. Les haubois, les tambours, les trompettes & les timbales annonçoient par-tout dans cette procession le faste & la magnificence.

Les Européens sont aussi contraires à eux-mêmes dans leurs usages & leurs cérémonies que dans leurs mœurs & leurs manieres. Il n'y a presque point de couronnement chez les monarques despotiques, dont la couronne est si enfoncée dans leur tête qu'elle leur

tombe sur les yeux : & on couronne avec pompe & magnificence ceux dont le diadème tient à peine sur le front.

Un principal Mandarin couronna ce couple Roïal : car l'église Anglicane, comme la Romaine, se mêle de tout. La réforme n'a pas touché à ses droits ; elle a des privilèges confondus avec ceux du trône. Si un Roi Breton vouloit placer lui-même la couronne sur sa tête, elle tomberoit par terre ; & le peuple, qui peut tout ici, ne pourroit pas la relever : tel est le préjugé des Européens, dont ils ne reviendront jamais.

La cérémonie du couronnement se fit à la grande Pagode, ou église de *Westminster*, où l'on sacre & enterre les Rois. Il y a pour cela deux jours bien différens, l'un rempli de joie & l'autre de tristesse ; mais qui sont si près qu'en séparant quelques espaces qui s'écoulent avec beaucoup de rapidité, l'un est la veille & l'autre le jour. Après la cérémonie on se rendit à *Westminster-Hall*, où tous les grands, qui avoient accompagné le Roi, devoient dîner avec lui.

Au milieu du repas, il parut un homme à cheval, qui vint troubler la fête. Il provoqua toute l'assemblée, & dit à haute voix que, s'il y avoit quelqu'un dans la compa-

gnie, assez osé pour ne pas reconnoître George III. pour légitime souverain de la Grande-Bretagne, il n'avoit qu'à se présenter, qu'il le défioit dans le moment au combat. Quelques uns rirent de cette bravade, & les autres n'y firent pas la moindre attention. Je crois cependant que, si on eût pris au mot ce Dom-Quichotte de la couronne d'Angleterre, il eut peut-être été un peu embarrassé. Ce sont de vieilles coutumes qu'on laisse subsister pour la décoration : car si l'on ôtoit des Cours d'Europe les usages anciens, il n'y resteroit rien.

Malgré la splendeur dont je viens de te faire le récit, je ne te dirai point cependant si cette superbe cérémonie passe pour bien auguste dans la nation : ce dont je puis t'affurer, c'est qu'on en fit peu de jours après une farce publique. Les Comédiens annoncèrent dans leurs affiches qu'ils donneroient le couronnement de George III. pour petite pièce.

J'assistai à la première représentation de la Comédie du couronnement. Les grands de l'état étoient représentés par des laquais ; une cinquantaine de polissons qu'on avoit ramassé dans les ruës formoit les Lords & les Baronets : on avoit choisi plusieurs figures grotesques pour exposer les charges les plus

graves de la couronne: le moucheur de chandelles du théâtre tenoit la place de Grand-Chancelier, & un garçon de boutique jouoit le rôle du Lord-Maire: une trentaine de filles de joie formoit les Duchesses & les Vicomteſſes: le Roi étoit un comédien ſans mœurs, & la Reine (*) avoit fait trois ou quatre batards.

Je te fais ce détail, pour te donner à connoître le génie de ce peuple, dont la liberté s'étend à faire un divertiffement public des cérémonies les plus reſpectables.

L E T T R E XCVIII.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

JE ſuis vu ici par ſémeſtre; il y a des tems où chacun eſt empreſſé de m'accoſter, & il y en a d'autres où tout le monde me fuit. J'ai remarqué que le mépris ou l'eſtime que l'on fait de moi, a ſon influence dans l'air; le vent du nord m'eſt

(*) Une comédienne connue en Angleterre ſous le nom de *Belami*.

très favorable, je fais une assez bonne figure à Londres, pendant qu'il régné; mais celui du sud m'anéantit entièrement, il n'est plus question de moi tout le tems qu'il souffle.

Avant que j'eusse découvert le chiffre de cette approbation ou désapprobation de ma figure, j'étois chagrin de me voir fui de ceux qui m'avoient le plus couru: mais maintenant que j'en connois la cause, je ne m'attriste plus; attendu qu'il n'est pas plus en mon pouvoir de me fixer l'estime Angloise, que d'arrêter les vents. Je puis à présent supporter les dédains & les mépris du Breton, qui quelques jours auparavant m'accabloit de civilités & de politesses.

Je me mets en règle tous les matins. Pour savoir si je serai fêté ou ignoré, je n'ai qu'à regarder une girouette qui est au haut du clocher d'une pagode vis-à-vis de mon appartement. Lorsque le tems m'est favorable, mon valet qui est un garçon très entendu, & qui connoît son Angleterre, me présente mon plus bel habit: il me dit pour raiton, que le vent est aux visites, aux embrassades, & aux complimens.

Mais comme le climat est très inconstant dans ce pais, & que les vents sont fort variables, je me suis pourvu d'une boussole

portative, pour savoir à la minute à quel degré d'estime publique je me trouve. Ma boussole me fut très utile, il y a quelques jours; sans elle, j'aurois donné dans une dissonnance de civilité Angloise.

J'étois sorti le matin de ma chambre avec un vent du nord fait pour aller me promener au parc, ainsi selon mes règles, je devois être abordé ce jour-là. Pendant que je me préparois aux complimens ordinaires de réception, j'apperçus un Milord de ma connoissance, qui pendant ce tems-là avoit coutume de m'accabler de protestations d'amitié, & d'offres de services; mais au-lieu d'un air gai & enjoué, qu'il avoit ordinairement alors, je m'apperçus qu'il étoit morne & réveur: je sortis aussi-tôt ma boussole, & je vis que le vent étoit changé. Alors je passai mon chemin, sans prendre garde à lui, ni lui faire attention à moi. C'est la règle en pareil cas, & un étranger qui voudroit la franchir, seroit regardé, comme un homme qui ignore le pilotage de la société Angloise.

Les machines bretonnes, à ce que je présume, s'imbibent plus d'air, que les autres de l'Europe; elles en pompent jusques au cerveau. L'air retient en quelque façon la nation, & l'empêche d'aller contre la

marée de son humeur. Je ne fais si tu t'accommoderois d'un peuple dont l'humeur erre ainsi au gré des vents, & avec qui il faut avoir une bouffole dans sa poche, pour savoir si l'on fera admis ou refusé.

LETTRE XCIX.

*Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin,
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Aubenas en Vivarais.

JE t'écris de l'empire de la lune. Je suis perché maintenant sur le sommet d'une haute montagne, qui est dans un continent de la France, qu'on appelle Vivarais, dont la Chine n'a jamais entendu parler, non plus que d'Aubenas. C'est dans celle-ci, que tous les matins je me gorge d'eaux minérales; car Vals, où sont les sources, n'est éloigné d'ici que d'une lieue.

En Europe les grandes agitations sont dans les capitales, où se trouvent les arts qui accompagnent le luxe, & l'opulence; & dans les petites villes régnent l'oïfiveté & la nonchalance, suites ordinaires de la pauvreté & de l'indigence.

Les

Les gens d'Aubenas ont tous les jours une grande affaire, qui est celle de n'avoir rien à faire. Cette occupation assommante les fatigue depuis le matin jusques au soir.

Dans quelques endroits du monde, on est embarrassé de définir le caractère des hommes; dans celui-ci on a d'abord fait, car ils n'en ont point. La vie de ce peuple est divisée en quatre âges périodiques, *il naît, il vit, il boit & il meurt.*

Le troisième est celui qui illustre le plus la nature, & duquel elle tire le plus d'état. On m'a montré ici le tombeau de deux célèbres Gentilshommes gourmets, dont les faits éclatans sont à jamais gravés au temple de mémoire; car l'un dans une vie glorieuse de quatre-vingts ans avoit vuider cent tonneaux de vin, & l'autre plus célèbre encore, en avoit avalé trente de plus, quoiqu'il eût vécu vingt ans de moins.

Dans la plûpart des païs de l'univers, on est enterré le lendemain du jour qu'on a fini de vivre; ici on n'est enseveli que longtems après son trépas. Il y a tout plein de gens dans cette ville qui, après s'être abrutis par la débauche, & être morts civilement, existent encore machinalement.

Ces cadavres descendent tous les jours régulièrement dans leur caveau, où ils boi-

vent à longs traits de cette liqueur vermeille qui les a déjà tués, & qui leur donne à présent une nouvelle vie artificielle.

Tu peux bien t'imaginer que ces excès forcent les traits. S'il y avoit ici un peintre, je t'enverrois une demi-douzaine de ces visages bourgeonnés. Nos phisiciens apprendroient, en les voïant, jusques à quel point la crapule peut défigurer la nature & la rendre hideuse.

Ne t'imagines pas que ces gens-ci, tels que je viens de te les représenter, ne sachent rien. Ce sont peut-être les plus grands politiques de l'Europe. Il est vrai que le matin à jeun, ils n'ont pas la moindre idée des intérêts des Princes : mais vers les quatre heures après midi l'esprit leur vient ; & environ la minuit, ils ont tant de génie qu'ils peuvent régler toutes les affaires de l'Europe.

A l'égard des femmes, je ne t'en parlerai point ; car il n'en est pas question. On voit ici un être femelle, qui parle grossièrement, qui joue continuellement, qui querelle journellement & qui paie rarement. Voilà les dames de la société où je me trouve actuellement.

L E T T R E C.

*Le Mandarin Cham - pi - pi , au Mandarin
Kie - tou - na , à Pékin.*

De Londres.

JE t'annonce la chute d'un principal Ministre de cette Monarchie. Il y a des orateurs en Europe qui échouent, faute d'une virgule; celui-ci a péri, faute d'un point. Après avoir contribué à porter l'Angleterre à un degré d'élévation, où elle n'étoit jamais parvenue depuis l'établissement de la république, il n'avoit, dit-on, qu'à arrêter la rouë & mettre un point à la puissance Britannique; chose qu'il n'a pas su, ou qu'il n'a pas voulu faire. Les grands hommes d'Europe ressemblent à des horloges; lorsqu'ils sont une fois montés, il faut qu'ils aillent.

Sa chute est un projet de Versailles; il y avoit longtems que cette Cour sollicitoit celle de Madrid de s'allier avec elle offensivement & deffensivement contre l'Angleterre. Les raisons qu'alléguoit la France, pour porter cette puissance à prendre parti dans cette guerre, étoient aussi fortes, que

celles de l'Espagne à rester neutre. Vingt volumes ne suffiroient pas, pour t'exposer les motifs pour & contre.

Il y avoit six ans qu'on débattoit ces points, lorsque le cabinet de Versailles insinua adroitement à celui de Madrid, que la paix générale de l'Europe étoit impraticable, attendu que l'Angleterre, qui vouloit anéantir la marine de toute l'Europe, ne vouloit point la signer aux conditions même les plus avantageuses. Il est vrai que le Ministre plénipotentiaire d'Espagne à Londres y avoit tâché plusieurs fois, & qu'on avoit toujours éludé le point décisif.

Ce discours rendit plus attentif le Monarque d'Espagne, qui commença à prêter l'oreille aux propositions de la France; mais comme il vouloit une conviction certaine, il fut convenu que Louis députerait vers George, & que dans ses propositions il se relâcheroit de certains droits, pour faciliter les opérations de la tranquillité générale. C'étoit où la France attendoit l'Espagne & le Ministre Anglois.

On envoya ici un homme qui étoit tout juste celui qu'il falloit pour réussir; c'est-à-dire, pour ne point faire la paix. On ne peut pas exiger plus de qualités dans un négociateur pour échouer. Il n'étoit pas

aimé du Roi, il avoit l'inimitié des grands & la haine du peuple. Comme il parloit précisément pour n'être point écouté, on ne l'écouta pas; & comme il faisoit des mémoires pour n'être point lus, on ne les lut point.

Le Ministre Anglois qui soupçonnoit une partie de la manœuvre, mais qui ne voïoit pas tout, battit froid, & les conférences finirent. L'agent de la France, aïant terminé si heureusement sa négociation, se retira. Ce fut alors, qu'on vit paroître à la Cour de Madrid, & dans celles de toutes les Puissances neutres de l'Europe, un mémoire sur cette rupture, revu, corrigé, augmenté, & amplifié. L'Espagne, alors, se déclara pour la France, & le Ministre Anglois fut remercié.

On l'accuse de deux griefs principaux; le premier, d'avoir employé son génie à porter les esprits à continuer la guerre: & le second, d'avoir mal conseillé l'état dans cette dernière occasion.



L E T T R E C I.

Le Mandarin Cham - pi - pi, au Même, à Pékin.

De Londres.

IL y a un proverbe Européen qui dit, que qui n'entend qu'une partie, n'entend rien. Depuis ma dernière, j'ai appris les raisons justificatives qui ont porté le Ministre remercié, à ne pas vouloir la paix. Il ne convient point d'avoir mal conduit le vaisseau de l'état : il prétend au-contraindre ne lui avoir donné que les voiles nécessaires, & soutient que la plus grande faute que puissent faire les pilotes politiques du navire de la république d'Angleterre, c'est de jeter l'ancre dans le moment présent. Voici le précis de son raisonnement : c'est une de ces vues d'ambition, qui tirent au grand coup, sans s'arrêter en chemin.

„ L'Angleterre, dit ce Ministre, a ac-
„ tuellement dans ses mains les clefs de
„ l'océan ; sa puissance est supérieure à tous
„ les autres états de l'Europe, encore deux
„ ou trois campagnes, & le tout est con-
„ sommé. A quoi bon donc ces pauses ?

„ Pourquoi donner le tems aux puissances
„ de respirer par la paix ? D'où vient ne
„ pas finir l'ouvrage de notre grandeur ?

„ L'Europe, dit-on, commence à soup-
„ çonner, & cet éloignement que nous té-
„ moignons pour la paix, irrite les gouver-
„ nemens qui ne se sont pas encore déclá-
„ rés ; ils menacent de se lier ensemble.
„ Qu'importe que l'Europe soupçonne ? Il
„ faut dissimuler en politique, jusques à ce
„ qu'on ait aquis la supériorité ; mais lors-
„ qu'on en jouit, la dissimulation devient
„ inutile. Que pouvons-nous craindre des
„ alliances des états neutres ? Ne sommes-
„ nous pas plus forts nous seuls, que tous
„ les états maritimes ensemble ? L'Espagne
„ se déclare contre nous précisément dans
„ le tems qu'il faut, ou du moins dans ce-
„ lui qui nous convient. Si elle eut rompu
„ la neutralité au commencement de la
„ guerre, elle nous eut beaucoup embaras-
„ sés ; mais elle a attendu que la France
„ fût écrasée, pour se déclarer pour elle,
„ & se faire écraser à son tour. Nos enne-
„ mis nous servent mieux, que nous ne
„ pourrions nous servir nous-mêmes ; quand
„ nous leur ordonnerions de prendre des
„ mesures conformes à nos intérêts, ils n'y
„ réussiroient pas mieux. La continuation

„ de la guerre est le seul moïen qui nous
„ reste, pour maintenir l'équilibre, & em-
„ pêcher qu'une grande puissance ne sou-
„ mette l'Europe. La France est abîmée
„ par mer, mais elle ne l'est pas dans le
„ continent; trois ans de paix lui rendront
„ toutes ses forces. Si nous lui laissons
„ cet intervalle, c'est toujours à recom-
„ mencer. A quoi nous servira l'Améri-
„ que, si nous ne lui ôtons pas pour tou-
„ jours les moïens de nous inquiéter? Nous
„ avons fait plusieurs paix avec cette Cou-
„ ronne; à quoi nous ont-elles servi? A
„ nous obliger de recommencer de nouvel-
„ les guerres. Nous sommes en avance de
„ sommes immenses pour les fraix de cette
„ guerre; si nous ne faisons pas la paix à
„ des conditions très avantageuses, avec
„ toutes nos victoires nous aurons plus per-
„ du que gagné. De quelle grande utilité
„ nous peut être le Canada, sans la posses-
„ sion libre & tranquille de la pêche de
„ Terre-neuve? Ce qu'on veut nous céder
„ ne vaut pas la vingtieme partie des dé-
„ penses que nous avons faites.

„ Le peuple, dit-on, demande la paix;
„ & fait-il jamais ce qu'il veut, ce peuple?
„ C'est un corps malade qui est presque
„ toujours en délire: il faut qu'on pense

„ pour lui, car il ne saie point penser lui-
„ même. Il n'est pas en état ; dit-on, de
„ continuer à paier les impôts ; il le disoit
„ de même la seconde année de la guerre,
„ & le diroit de même, si elle duroit en-
„ core dix ans. L'état, ajoute-t-on, est
„ abîmé ; mais tous ceux qui font la guer-
„ re avec nous le font-ils moins ? & les
„ gouvernemens ne sont riches ou pauvres
„ que relativement, &c ”.

Tu vois que voilà des raisons de reste,
pour redoubler les sièges & les batailles, &
continuer de s'exterminer.

L E T T R E C I I.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Aubenas.

P A R M I les automates au milieu desquels
je vis à présent, j'ai trouvé un homme
qui en fait (*). C'est un fameux artiste
que la Cour, à ce qu'on m'a dit, a envoié
ici pour construire un nouveau moulin à

(*) Il veut parler de Mr. de Vaucanson.

soie. Celui-ci donne l'ame à la matiere & fait parler l'airain: c'est un nouveau créateur.

Dans les païs inhabitables, on est enchanté de trouver quelqu'un avec qui on puisse habiter. Je vois quelquefois cet homme prodigieux; mais je t'avoue que j'ai du regret que tout son génie soit au bout de ses doigts. Les talens supérieurs en Europe ne le font que pour une certaine chose: il n'y a presque point d'hommes généraux. L'esprit de celui-ci est renfermé dans un étui. Lorsqu'il sort de la mécanique pratique, il est plus machine que celles qu'il fait.

On s'assemble ici tous les soirs dans une maison qu'on appelle la manufacture, où chacun s'amuse selon son goût. Les uns jouent aux cartes, les autres s'entretiennent à part, il y en a même qui s'occupent aux beaux arts; car on voit dans cette maison l'ombre d'un clavecin & on y trouve un soupçon de musique: ce qui est beaucoup dans un païs, où l'on ne s'attend à d'autre harmonie, qu'à celle qui naît de l'agitation de l'air.

Le Maître de cette maison est le frere de Dom G*** que nous avons vu à Paris. Celui-ci a des notions générales sur le commerce, les arts & l'industrie. Il ne manque

pas de cette capacité qu'ont tous les gens qui sont nés avec de l'esprit; mais qui, faute d'avoir été cultivé, reste toujours esprit.

Le premier jour que j'allai chez lui nous nous retirâmes ensemble dans un coin de la salle, où cet homme me parla ministre, ministère, état économique, finances, découvertes, progrès des arts, &c.

Après qu'il eut fini: Monsieur, lui dis-je, permettez-moi de vous demander ce que vous faites ici? il me semble que vous n'y êtes pas placé: chaque homme a besoin d'être monté sur son piédestal, sans quoi le talent reste enfoui; & le premier mérite est inutile en France dans un endroit, d'où l'on compte plus de cent lieues jusqu'au temple des honneurs & des richesses.

Que voulez-vous? me dit-il. Il y a environ trente ans que le vent de la fortune me poussa sur ce rocher. J'y vins d'abord pour travailler à une chose, & je m'y appliquai à une autre, comme cela arrive presque toujours.

Depuis le grand Colbert la France avoit beaucoup encouragé les arts Européens: mais elle n'avoit rien fait pour la découverte de ceux de l'Orient, dont elle fait un usage continuel. Je m'appliquai à une teinture que nous manquions totalement. Dès

mes premières opérations, je soupçonnai que j'y réussirois. Je fis part de mes espérances au Ministre qui étoit alors chargé du progrès des arts. Il ne manqua pas de m'encourager, comme font toujours ces Messieurs-là; & pour que ses paroles eussent plus d'efficace sur moi, il y joignit la promesse d'une grande récompense.

Je réussis à force de travail, ou, pour mieux dire, de génie; car dans les arts, dont on commence la découverte à un certain âge, il faut se faire une main-d'œuvre; & le génie peut seul alors y suppléer.

J'allois écrire à ce protecteur des arts, lorsqu'il prit la peine de mourir; & de cette manière il emporta avec lui dans le tombeau la récompense dont il m'avoit flatté. Car à la mort d'un Ministre en France, celui qui lui succède ne pense jamais comme lui. Ces Messieurs croiroient n'être pas Ministres, s'ils suivoient les traces de ceux qui les ont précédés.

Je fus néanmoins appelé à la Cour, pour lui faire part de mes recherches: mais elle ne me récompensa pas suivant mon travail & mes dépenses.

J'ai travaillé depuis à d'autres découvertes, toujours nouvelles & utiles à la France, où j'ai également réussi; mais encore sans récompense.

Il me reste à savoir, lui dis-je en cet endroit, comment vous avez pu vous faire à ce pais-ci, & vous conformer au génie de ce peuple? Fort aisément, me répondit-il, car j'ignore qu'il y ait un peuple & un génie dans cette ville. Quand on a l'esprit affecté d'un projet qu'on veut faire réussir, tous les pais sont bons; peut-être même que les plus mauvais sont alors les meilleurs, parcequ'on y est moins distrait par les amusemens généraux; & que la dissipation est un obstacle invincible pour la réussite. Au milieu du désœuvrement universel, où vous voïez tous ces gens, je n'ai pas un moment à moi; mes jours s'écoulent avec beaucoup de rapidité, parceque mes occupations se succedent de même. Cet homme me dit encore plusieurs autres choses fort sensées.

Monsieur, lui dis-je, est-ce que vous n'avez point de successeur, & ne laisserez-vous à votre mort d'autre monument sur la terre qu'une couleur? Pardonnez-moi, me dit-il; & me montrant une jeune & belle dame de l'assemblée; voilà une teinture de ma façon: c'est ma fille. Voilà, lui dis-je, une très jolie couleur, je défie les Orientaux d'en faire une plus belle.

L E T T R E C I I I.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

LA paix entre la France & l'Angleterre est annoncée. Les Plénipotentiaires des deux couronnes sont déjà nommés. Un Duc Anglois part pour Paris, & un Duc François doit se rendre à Londres.

Leurs instructions portent qu'ils doivent se croiser sur la route, se voir, se saluer, & passer leur chemin sans se rien dire.

Ils ont ordre de garder le silence jusqu'au moment qu'ils arriveront dans les cabinets des Ministres respectifs, où leur langue a la permission de se délier : & bien leur en vaudra alors de n'être pas muets ; car il y aura de quoi parler.

On ne s'attendoit pas à cet événement lorsqu'il est arrivé ; c'est que personne en Europe n'a la clef de la politique. Les peuples, qui parlent toujours d'affaires d'état, laissent agir les Princes qui les dirigent comme il leur plaît.

Les politiques, après avoir tourné long-

tems sur le pivôt de leurs spéculations, sont obligés de les accommoder aux démarches des souverains, qui par-là deviennent comme l'ame de leurs raisonnemens.

Souvent ceux qui ont soutenu un système pendant dix ans, sont obligés de l'abandonner pour se ranger du parti contraire; mais cela revient au même pour les Européens, qui ne s'embarassent gueres sur quoi ils raisonnent, pourvu qu'ils raisonnent. La politique ici est une maladie contagieuse, & qui est indépendante des causes qui l'excitent.

On est déjà informé des préliminaires de paix; ils contiennent en substance, qu'après vingt batailles, la mort de plusieurs millions d'hommes, la dévastation du continent, la désolation des peuples, la ruine du commerce, des arts, de l'industrie, chaque nation retournera à peu près dans ses anciens droits.

Quand on fait réflexion aux guerres des états Chrétiens, on ne peut qu'avoir pitié des peuples Européens, qu'un caprice ou un malentendu de la part de leurs souverains réduit presque toujours au désespoir; on a compassion des Monarques eux-mêmes qui s'affoiblissent pour s'agrandir; & qui commencent par diminuer leur pouvoir pour

augmenter leur puissance. Il est impossible de calculer à juste les dommages qu'ont souffert les deux Monarchies dans la guerre dont on vient d'arrêter le cours. Elles sont si écrasées que dix lustres de paix ne sauroient les rétablir; & les peuples si abîmés que la meilleure administration possible ne sera pas en état de les indemniser. A l'égard de la dépopulation respective, il faudra deux siècles pour lui faire reprendre le niveau. Je ne dis rien du relâchement des loix qui, dans ces tems de trouble & de division, perdent toujours de leur vigueur: ce qui jette par-tout le désordre & la confusion. Je ne sais pourquoi les Rois d'Europe qui ont tant d'ambition, n'ont pas celle de ne pas se faire la guerre pour devenir puissans.



L E T T R E CIV.

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin
Kie-tou-na, à Pékin.*

De Londres.

L'IMPÉRATRICE du vaste continent de l'Europe, dont les états confinent avec le nôtre, vient de mourir : son successeur a fait aussi-tôt retirer les Troupes Russiennes qui se battoient en Allemagne contre celles du Roi de Prusse, & on prétend qu'il les joindra à celles de ce Monarque dont l'Impératrice vouloit diminuer le pouvoir.

Je ne connois rien qui serve mieux à prouver les malheurs des peuples Chrétiens, que ces changemens subits de ceux qui occupent les trônes, qui font comme une circulation de l'effroi & du carnage. Il prouve démonstrativement que tout est arbitraire dans la République universelle, & que le gouvernement politique & civil tire sa source du hasard.

On ne dans un tems ceux avec qui on étoit associé pour tuer les autres dans un autre. Les traités, les alliances, les sièges,

les batailles, & tout ce qui constitue la politique des Cours, tient presque toujours à la vie ou à la mort d'un seul Prince : on dit que lorsque Louis XIV. eut fermé les yeux, tous les plans des cabinets changerent. Un mariage établit un système, un enterrement le détruit ; une tête couronnée de plus ou de moins change la face du monde Chrétien.

Quel malheur n'est-ce pas pour des hommes, d'être nés dans un climat où la volonté captieuse d'un souverain fait qu'on change continuellement les alliances, qu'on est ami dans l'été avec un peuple, & ennemi dans l'automne, & qu'on égorge aujourd'hui ceux à qui on vouloit hier conserver la vie ?

Pour moi, je t'avoue que j'aimerois mieux être né dans les bois de l'Amérique parmi les sauvages sans système politique, qu'au milieu des gouvernemens civilisés des peuples Chrétiens.



L E T T R E C V.

*Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin
Cham-pi-pi, à Londres.*

d'Aubenas.

OUTRE l'assemblée dont je t'ai parlé dans ma précédente, il y a encore un autre rendez-vous public qu'on nomme le château; c'est proprement le palais du Prince; ou la maison du Seigneur du lieu.

Je me rendis hier à ce château; car dans les petites villes de province, on passe pour singulier, si on ne fait pas tout ce que les autres font.

Le Marquis de V***, qui est ce Seigneur, me reçut poliment, mais froidement. Je n'ai jamais vu d'homme qui ait l'air si sérieux; ce qui n'empêche pas qu'il n'ait beaucoup de bon sens & l'esprit fort juste. Il a pris le parti des armes dès sa tendre jeunesse, & a passé la plus grande partie de sa vie à se battre pour l'état; car en France l'honneur ne permet pas à un Gentilhomme de s'occuper à faire valoir son bien. Il faut, pour être de bons sujets du Roi, que les nobles confient leurs terres à des fermiers

qui les ruinent , tandis que , de leur côté , ils achevent de dissiper le reste de leur fortune à la guerre , ce qui fait que le domaine de la couronne & celui des Gentilshommes dépérissent , & que la Monarchie entière tombe en friche.

Ce Gentilhomme a un fonds de connoissances générales , qui fait qu'il n'est jamais en deffaut sur quelque matiere qui se présente. Après que l'assemblée fut formée , on raisonna politique & il raisonna politique. Ensuite on parla morale & il parla morale. Un moment après la conversation tourna sur les finances , & il traita l'objet des finances , le tout avec autant de flegme que de sérieux.

Ce caractère morne , qui n'est point du tout celui des Gentilshommes François , me surprit. Monsieur , dis-je tout bas à un homme de l'assemblée qui étoit à côté de moi , est-ce que votre Seigneur n'a jamais l'air plus gai ? Non , me répondit celui-ci , il y a trente ans que je le fréquente , & je ne lui ai jamais connu d'autre visage que celui que vous lui voyez : mais cela ne doit pas vous surprendre , ajouta-t-il , car il faut que vous sachiez , qu'en France nos Gentilshommes de Province rient par semestre. Le Comte de V*** pere de celui-ci a été gai ,

enjoué & de bonne humeur pendant quarante ans. On peut dire qu'il a consommé toute la joie de la famille. Peut-être que celle du Marquis ne rira qu'à la quatrième génération, qui sera le tems où ses affaires seront rétablies. Alors il naîtra un nouveau rieur, qui les gâtera de nouveau; & ainsi à l'alternative de la gaîté à la tristesse, jusques à ce que la maison soit tout-à-fait ruinée.

Cette ville-ci me désespere, je n'y puis plus tenir. Quoique ma santé ne soit point rétablie & que je sois en danger de périr en chemin, je partirai demain pour l'Espagne. Eh! ne mourrois-je pas tout de même d'ennui, si je faisois un plus long séjour ici?

F I N.

T A B L E D E S M A T I E R E S

D U Q U A T R I E M E V O L U M E .

L E T T R E I.

*L E Mandarin Cham - pi - pi , au Mandarin
Catao - yu - se , à Pékin. Pag. 5*

Il arrive à la vuë des côtes d'Angleterre, & ne peut appercevoir le continent. Comparaison de Londres & de Paris.

L E T T R E II.

*Le Mandarin Cham - pi - pi , au Mandarin Chef
de l'Agriculture , à Pékin. 9*

L'Angleterre entretient avec soin la culture des terres & toutes les parties de l'industrie, ce qui y met l'abondance. Sa marine florissante appauvrit les états voisins, & fertilise les siens.

L E T T R E III.

Le Mandarin Cham - pi - pi , au Chef de la Religion , à Pékin. 11

Le Pape n'étant rien en Angleterre, les ecclésiastiques y ont peu de crédit; aussi exposent-ils peu de vices aux yeux du public. Le clergé n'y entretient point l'oisiveté,

TABLE DES MATIERES. 357.

LETTRE IV.

*Le Mandarin Cham - pi - pi, au Mandarin Catao-
yu-se, à Pékin.* 15

La constitution du gouvernement Anglois est admirable. Si la législation avoit influé sur ce peuple, il seroit heureux.

LETTRE V.

*Le Mandarin Cham - pi - pi, au Mandarin Mini-
stre, à Pékin.* 17

Qui entre en Angleterre, doit nécessairement devenir ennemi de la république ou du Roi. Point de milieu à choisir, & nul état qui mette à l'abri de prendre parti.

LETTRE VI.

*Le Mandarin Ni - ou - fan, au Mandarin Cham-
pi - pi, à Londres.* 19

On est surpris de voir qu'Avignon appartienne au Pontife de Rome. Il est peu de terrein qui mérite plus l'attention des princes voisins.

LETTRE VII.

*Le Mandarin Cham - pi - pi, au Mandarin Mini-
stre, à Pékin.* 22

Ce qu'on doit entendre par un Roi d'Angleterre? Cette couronne est-elle héréditaire ou élective? Quelle est la puissance de celui qui la porte? Balance qui se trouve dans cette monarchie pour prévenir tout abus.

L E T T R E V I I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 2

L'extérieur qu'un peuple offre à l'étranger, établit le jugement qu'on en porte. Quel jugement porter de l'Angleterre, quand il y avoit un théâtre sur lequel des citoiens s'égorgeoient pour amuser la nation?

L E T T R E I X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin. 29

Quelques querelles Angloises se voident à coups de pistolets, mais les autres se décident à coups de poings, en pleine rue, & dans un cercle formé exprès. Histoire plaisante à ce sujet. Les animaux mêmes sont exercés à se faire une guerre cruelle.

L E T T R E X.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 32

Pompe des Vicerois d'Avignon. Leur despotisme absolu ne tend qu'au mal, sans que l'état puisse en tirer aucun avantage; car les ordres y sont dictés par les femmes.

L E T T R E X I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Catao-yu-se, à Pékin. 34

En Angleterre, toutes les peines à infliger aux crimes sont imprimées dans un livre, qui met, dit-on, une égalité entre tous les citoiens. On le corrige chaque jour: il y a donc apparence qu'il fera bien-tôt tout corrompu.

L E T T R E . X I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin sur les
Finances, à Pékin.* 37

Les richesses d'Angleterre, avec beaucoup moins de réalité que celles de ses voisins, sont beaucoup plus considérables en idée. Chacun en est convaincu & n'y a pas moins de confiance. Tout en cela est de convention.

L E T T R E X I I I .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin.* 39

Le Roi d'Angleterre est conduit par sa maitresse; il est vieux, elle est jeune: mais dans ce royaume, la favorite peut beaucoup dans le palais, & peu sur la nation.

L E T T R E X I V .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 40

Description de l'opéra Italien de Londres. S'il y avoit une place pour les équipages & les chevaux, nul être ne seroit privé du plaisir de ce spectacle.

L E T T R E X V .

*Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-
tou-na, à Pékin.* 43

Le Chinois veut apprendre la langue Angloise. Son origine, les variations qu'elle a éprouvées, son abondance & sa pauvreté. Elle n'a point de terme pour exprimer ce qu'on éprouve journellement en Angleterre.

L E T T R E X V I.

Le Même au Même, à Pékin. 46

George a fini & n'est point mort. Dans le point où étoit sa grandeur, ce terme lui devenoit avantageux. Idée qu'on a de ses vertus, de ses vices & de ses conquêtes. La suite de ces dernières paroît dangereuse à quelques politiques.

L E T T R E X V I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 48

La vanité d'Europe est incompréhensible. Elle a mille ressources singulieres. En Angleterre un extérieur bas & humiliant forme la vanité des premiers seigneurs du Roiaume. Histoires amusantes à ce sujet.

L E T T R E X V I I I.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 52

Avignon n'a plus d'industrie, la paresse & la misere y ont établi leur empire. La politique semble seule occuper ses habitans. Portrait de deux des principaux citoiens.

L E T T R E X I X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 55

Les Anglois vivent tellement séparés de leurs femmes, qu'on seroit tenté de les croire à cet égard sectateurs de Mahomet. Elles amusent peu, disent-ils; mais eux-mêmes sont trop indolens.

L E T T R E XX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 57

Le hasard semble diriger les gouvernemens Européens. En Angleterre le parlement a sept cens membres, ou chefs des familles particulieres. Peu d'utilité de ce nombre dans une assemblée où vingt font tout.

L E T T R E XXI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 60

L'Europe depuis longtems a fait peu de progrès dans les sciences. Les Anglois passent pour en avoir rouvert la route. Est-ce la bonne? Il y en a eu une auparavant, n'y en aura-t-il pas une après? L'Anglois a beaucoup de justesse, de goût, bien de la patience pour copier, peu de génie créateur.

L E T T R E XXII.

Le Même au Même, à Pékin. 63

A l'occasion d'un livre fait sur la guerre, & sur les intérêts Anglo-hanovriens, le Chinois rapporte un entretien qui fait connoître l'esprit politique, qui peut plaire à la nation Angloise.

L E T T R E XXIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 67

Les ministres d'état en Angleterre ne sont occupés, que pour soutenir leur rang. Le prince les choisit, & l'état les confirme: ce qui les rend des hommes dangereux.

L E T T R E XXIV.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 69

Partage de la société d'Avignon. Un cercle n'est roît respectable & ce n'est qu'un tripot. Idée des personnes du sexe qui y sont; & elle répond à celle du lieu qu'elles fréquentent.

L E T T R E XXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 74

Parallele des charmes du sexe Anglois & François. Détail de la beauté des femmes d'Angleterre, portrait de leurs intrigues: pour les rendre amusantes, il faudroit toucher au gouvernement.

L E T T R E XXVI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-touna, à Pékin. 76

Portraits du nouveau Roi d'Angleterre, & du Prince dont il tient la naissance. Depuis qu'il est sur le trône, on ne s'apperçoit pas de la mort de son aïeul. La gloire & les projets de la nation sont les mêmes. Difficulté qu'on trouve dans le choix d'une épouse pour ce jeune Prince.

L E T T R E XXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 78

Nécessité pour un étranger qui arrive à Londres d'avoir un guide. Naissance d'un de ces hommes, ses études, ses exercices, sa religion, pourquoi il n'a pas désiré d'entrer au parlement, ni de se marier: ses revenus & la raison de leur modicité.

L E T T R E XXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 83

Occupations journalières des personnes qui représentent à Londres les différens Princes de l'Europe. Portraits singuliers des plus remarquables.

L E T T R E XXIX.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 86

Le Chinois rend compte de sa seconde visite dans le fameux tripot d'Avignon. Caractères singuliers des hommes différens qui s'y rendent.

L E T T R E XXX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 91

Deux espèces d'hommes partagent les habitans de Londres. Elles diffèrent dans le langage, le maintien, l'habillement, les manières & les coutumes: & chacune passant dans le quartier de l'autre, tâche de s'y conformer.

L E T T R E XXXI.

Le Même au Même, à Pékin. 93

Les ruës de Londres sont un cahos, où l'on ne peut marcher sans crainte. Un air François y rend odieux au peuple & y expose à être insulté. S'en plaint-on, il faut se battre à coups de poings.

L E T T R E X X X I I .

Le Même au Même, à Pékin. 95

Contraste de l'Anglois chez lui ou dans une contrée étrangère. Le physique ne peut l'opérer. L'inégalité des rangs rend le François poli & gai : L'égalité qu'y met l'Anglois, le rend sombre & grossier.

L E T T R E X X X I I I .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 98

Le Roi régle les sentimens du peuple en Europe. La mort du Monarque Anglois fait évanouir ses projets guerriers, & on parle de paix.

L E T T R E X X X I V .

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Pékin. 100

Il se trouve à Avignon dans la société des gens de robe. Portrait charmant du maître de la maison. Opposition frappante dans le tableau des femmes & des hommes qui formoient l'assemblée. Talens des gens de loix.

L E T T R E X X X V .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 107

Assemblage monstrueux qui fait la base des pièces théatrales de Londres. On y suit la nature, dans ses difformités les plus révoltantes.

L E T T R E XXXVI.

Le Même au Même, à Pékin. 109

Indécence de la Comédie Angloise intitulée, *the Batchelor*. Il faut que la pudeur soit bien dé-générée dans ce pais, puisqu'il la voit sans rougir.

L E T T R E XXXVII.

Le Mandarin Cham-pi pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 113

L'Anglois ne jouit ni de son abondance, ni de ses richesses. Le plaisir même le voit triste & mélancolique. Ce penchant funeste le porte souvent à terminer ses jours. D'où cela vient-il?

L E T T R E XXXVIII.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 115

Les hébreux habitent Avignon, puis qu'il y a une Inquisition: mais il y a des Ducs par la grace du Pape, qui vend ces titres.

L E T T R E XXXIX.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 117

Un citoien de quelque rang qu'il soit peut en Angleterre devenir ministre. Le Roi le nomme, mais ne peut lui ôter son emploi. Qualités, pour y parvenir. Abus d'un orateur.

L E T T R E XL.

Le Même au Même, à Pékin. 120

Folie que les Anglois mettent dans leurs enterremens. L'action de précipiter un corps vers le néant, est l'occasion d'un faste extravagant. Histoire merveilleuse à ce sujet.

L E T T R E X L I.

Le Même au Même, à Pékin. 124

Les habitans de Londres sont si éloignés les uns des autres, que, sans deux endroits publics, ils ne se rencontreroient presque jamais, *Vaux hall & Ranelagh.*

L E T T R E X L I I.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres.

Lorsque l'on voit à Nîmes ces ouvrages si vieux de l'antiquité Romaine, on est surpris de ne découvrir dans les habitans aucune trace de génie admirable de leurs ancêtres.

L E T T R E X L I I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

Plan d'un papier public à établir à Londres les affaires de la Chine. Ce qu'il devra contenir. Utilité des professeurs de la langue Chinoise, établis à Oxford.

L E T T R E X L I V.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin.

Les réfugiés de Londres ont tout quitté pour leur religion. Leur conduite feroit croire qu'ils n'ont cherché que le privilège de n'en exercer aucune.

L E T T R E X L V.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin.

Les Anglois s'attachent à contrecarrer les usages ordinaires. Tel ne fait pas ce que son voisin fait pour s'en distinguer, & pour se montrer maître de ses actions.

L E T-

L E T T R E XLVI.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 134

L'Anglois dans ses disgraces demande conseil pour se tuer ; & il faut être ami du consultant pour opiner à la mort. Histoire à ce sujet. Principes qui y engagent. Différence entre eux & ceux qui portoient les Romains à se tuer. Moien à employer pour arrêter cette fureur.

L E T T R E XLVII.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 139

Le nombre des Médecins qui sont à Montpellier, remplit les tombeaux de cadavres, & cependant l'air y est bon. On ne peut se loger dans cette ville sans s'associer à quelques malades. Portrait de l'Esculape fameux, son langage, sa figure, & ses contorsions.

L E T T R E XLVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 142

L'Exécution des criminels en Angleterre est un spectacle. Il est moins effrayant qu'une tragédie Angloise. Grands & petits y montrent le même fonds de stupidité.

L E T T R E XLIX.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 144

Les arts utiles sont peu récompensés en Angleterre : mais ceux qui servent la vanité ou la volupté sont prodigalement payés. Présage de la ruine du gouvernement.

L E T T R E L.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin. 146

Jeûne que les Anglois observent pour avoir fait périr Charles I. Maniere de l'annoncer au Roi. Exactitude de son observation, qui cependant n'est pas exemte de danger.

L E T T R E LI.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 147

La liberté Angloise n'est qu'un système idéal. Il rachete bien cher le nom d'un peuple libre, par les taxes dont il est surchargé, & qui embrassent l'air, la lumière & les paroles mêmes.

L E T T R E LII.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 149

Deux religions à Montpellier : oppositions principales de l'une à l'autre. La Protestante a les richesses & la Catholique les postes, les charges, & les dignités.

L E T T R E LIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 152

Etat présent des deux théâtres de Londres. Leur gouvernement & leurs intrigues. Chronologie historique de la dernière race des Rois comiques.

L E T T R E . L I V .

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 160

La merveille de Londres est que la plupart enseignent ce qu'ils ne savent pas. Le deffaut de talens y rend maître de langues. Usage différent qu'on fait des Suisses à Londres ou à Paris.

L E T T R E L V .

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 163

Etats assemblés à Montpellier. Ordres qui les composent. Cérémonies qui les précédent. Procession d'ouverture, leurs membres, & les fonctions de ceux qui les forment.

L E T T R E L V I .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 170

Etat des papiers que la politique enfante chaque jour à Londres. Maniere de les remplir & matieres qui sont de leur ressort. Il y en a d'autres qui ne sont que le répertoire analitique des sottises des autres.

L E T T R E L V I I .

Le Même au Mandarin Cotaou-yu-se, à Pékin. 173

On songe à marier le Roi d'Angleterre. Choix de la Princesse fait sur la foi des peintres. Préparatifs que chacun fait pour cette fête, qui assure des enfans à l'état au moins, si elle n'en assure pas au Monarque.

L E T T R E L V I I I.

Le Même au Même, à Pékin. 174

Les femmes Angloises recherchent la maniere d'augmenter tous les charmes, excepté ceux du visage. La nature les a prévenues, elles la laissent faire. Elles se croient d'autant mieux, que leur parure rapproche plus des tems reculés.

L E T T R E L I X.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 176

Les états du Languedoc n'ont ordinairement qu'une grande affaire & la seule qui finisse toujours, savoir, la levée du don gratuit.

L E T T R E L X.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 179

Maniere dont on parvient à être élu membre du Parlement d'Angleterre. Un bon bouteiller fait enivrer à propos ceux qui ont droit de suffrages, & son maître est choisi.

L E T T R E L X I.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 181

Cortège envoyé au-devant de la Reine future d'Angleterre. Selon l'usage Européen on lui envoie un seigneur qui doit l'épouser au nom de son futur époux: usage qui seroit en horreur aux Asiatiques.

L E T T R E L X I I .

Le Même au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 182

Le théâtre Anglois joue la terre & les entfers. Il a un recueil de diableries, & foudoie des spectres, des esprits, des lutins & des démons sans nombre. Il entretient aussi une troupe de boureaux.

L E T T R E L X I I I .

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 184

Montpellier a abandonné le commerce d'économie pour se livrer à celui de l'argent, & a diminué par-là son abondance, quel que soit l'exemple de différens païs, qui n'ayant rien en propre se sont enrichis en profitant du produit des autres.

L E T T R E L X I V .

Le Mandarin Cham-pi pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 186

Les caffés de Paris sont des salles d'amusemens & à Londres ils sont des assises politiques. Chacun y a droit de raisonner à perte de vue sur le gouvernement de l'état. Ceux qui savent moins régler leur famille, traitent avec plus de hardiesse de l'économie de l'état.

L E T T R E L X V .

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 189

Nécessité lorsqu'on voyage en Angleterre de connoître de quel parti est l'hôte, chez lequel on veut loger. Moien de s'en assurer.

L E T T R E L X V I.

Le Même au Mandarin Cotaou-yu-se, à Pékin. 193

Tableau des cotteries d'Angleterre. Les femmes en sont exclues. Il y en a cinq principales. Leur histoire, qualités requises dans le chef & les membres.

L E T T R E L X V I I.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 199

Les trois gouvernemens qui paragent la ville de Montpellier. Lequel a la supériorité. Une fête donnée par M. l'Intendant, fournit l'occasion de plusieurs portraits.

L E T T R E L X V I I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 203

En Angleterre les femmes parlent plus politique que colifichets. L'esprit de parti dans le gouvernement sert souvent à former des alliances.

L E T T R E L X I X.

Le Même au Même, à Pékin. 205

Enterrement & procession, amusemens que le théâtre Anglois offre au public pour le faire rire. L'horreur de la nature peut elle-même déridier le spectateur.

L E T T R E L X X.

Le Même au Même, à Pékin. 207

Le nombre de ceux qui se présentent pour former la maison de la Reine future d'Angleterre, est considérable. Preuve qu'il y a bien des sujets inutiles dans la République.

L E T T R E LXXI.

Le Même au Même, à Pékin. 209

Londres est une ville, dont les habitans ont d'autant plus de peine à vivre, qu'elle renferme plus de richesses. Les agrémens ne sont que pour les principaux citoiens. Mariage, procès, maladies, mort même, au tant d'articles, au-dessus des neultés des citoiens.

L E T T R E LXXII.

Le Même au Même, à Pékin. 212

La volupté en Angleterre n'est que débauche. La nature seule conduit l'Anglois vers les femmes qui, n'ayant pas besoin d'agrémens, ne cherchent point à en mettre dans leur commerce.

L E T T R E LXXIII.

Le Même au Même, à Pékin. 213

Idée que les peuples divers ont attachée au mot liberté. En quoi consiste essentiellement celle d'un Anglois?

L E T T R E LXXIV.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 215

La religion Protestante n'a nulle liberté à Montpellier. Ceux qui la professent doivent se cacher pour prier Dieu, sans cela ils s'exposent aux supplices les plus vils.

L E T T R E LXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kié-tou-na, à Pékin. 218

Les richesses d'Angleterre lui sont bien nécessaires; car soit en paix, soit en guerre, elle est obligée de tout acheter de l'étranger. Les amusemens même lui viennent d'ailleurs à prix d'argent.

L E T T R E LXXVI.

Le Même au Même, à Pékin. 220

Considérations sur la situation de la future Reine d'Angleterre, au milieu des flots, battue par la tempête. Ce malheur sert du moins à augmenter la pompe de sa réception.

L E T T R E LXXVII.

Le Même au Même, à Pékin. 222

L'Anglois est sujet à la maladie des voyages. Il n'en rapporte ordinairement que les deffauts des nations qu'il a parcourues. Exemples des deux sexes à ce sujet.

L E T T R E LXXVIII.

Le Même au Mandarin Cotao-yu-se, à Pékin. 225

La beauté rend les dames Angloises fieres & arrogantes: effet qu'elle ne produit point en France.

L E T T R E LXXIX.

Le Même au Même, à Pékin. 227

Opposition des préjugés François & Anglois.

L E T T R E LXXX.

Le Même au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 228

Dénouement de la politique Angloise. Le secret en est public & chacun a le moien facile de le dévoiler. Question à ce sujet pour l'académie des sciences de Londres.

L E T T R E LXXXI.

Le Mandarin Ni-pu-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 231

Il trouve à Montpellier un homme parvenu, il lui suppose des talens, & n'en trouve point. Portrait de l'avarice.

L E T T R E LXXXII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 234

Les femmes à sentiment sont-elles préférables aux courtisanes? Maniere singuliere de rapprocher les unes des autres.

L E T T R E LXXXIII.

Le Même au Même, à Pékin. 237

Arrivée de la Reine à Londres. Cérémonie que le Roi observe pour la recevoir. Majesté que cette Princesse fait voir dans ses premiers pas vers le trône.

L E T T R E LXXXIV.

Le Même au Même, à Pékin. 239

La politique cause la mélancolie Angloise. La morale y entre pour quelque chose. La gaîté est naturelle aux François par des principes opposés. Le milieu échappe aux deux peuples.

L E T T R E LXXXV.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 242

Chaque matiere d'état a ses tribunaux particuliers à Londres, où un curieux peut se rendre pour en être instruit.

L E T T R E LXXXVI.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 244

Renversement d'une fortune prodigieuse, arrivé à Montpellier. Plan que le gouvernement devoit suivre pour borner l'avidité insatiable des partisans.

L E T T R E LXXXVII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Cotaoyu-se, à Pékin. 248

Matieres qui délient la langue des femmes Angloises. Jours & heures qu'elles y consacrent.

L E T T R E LXXXVIII.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 252

Les habitans de Londres doivent être malades, quand s'ouvre la saison de Bath. Idée divertissante des amusemens qui s'y trouvent.

L E T T R E LXXXIX.

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Bath. 259

Requête que les protestans de Montpellier ont faite, pour être présentée au Roi.

L E T T R E X C.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 263

Idée générale de la société de Bath. Il y voit des lettrés sans lettres, des excomédiens, des gens ruinés, des maris commodes, des joueurs adroits; des voleurs de grand chemin & le maître des cérémonies dont on lui détaille les fonctions.

L E T T R E X C I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 305

On lui fait l'histoire des femmes qui se trouvent à Bath. Raïson de la confusion qui y règne entre les personnes du sexe.

L E T T R E X C I I.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Bath. 312

Réputation qu'aquiert à Montpellier un auteur pour avoir été à la Bastille, & avoir été réduit au néant par un autre auteur d'un mérite reconnu.

L E T T R E X C I I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 314

Les Anglois sont occupés à changer la nature. Description d'un jardin merveilleux où tout concourt à faire remplacer par des arbres & des feuilles les murs, les animaux & les hommes.

L E T T R E X C I V .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 317

Ennui des plaisirs de Bath. L'arrivée du frere du Roi y donne une nouvelle vie.

L E T T R E X C V .

Le Mandarin Ni-ou-san, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 320

Il tombe malade à Montpellier. Inutilité des remèdes qu'il prend, quoique leur efficacité soit démontrée par une compilation de succès.

L E T T R E X C V I .

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 321

Politesse même généreuse des voleurs Anglois. Scène singulière qui lui arrive à ce sujet.

L E T T R E X C V I I .

Le Même au Même, à Pékin. 326

Couronnement du Roi d'Angleterre. Procession très courte à ce sujet. Formalités singulières de cette cérémonie. Elle sert de matière à une comédie.

L E T T R E X C V I I I .

Le Mandarin Cham pi pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 331

Inconstance de la politesse des Anglois. Le vent & la température du jour la décident ou la retiennent. Raison de ce phénomène.

L E T T R E X C I X.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 334

Portrait des habitans d'Aubenas en Vivarais. Ils aiment la liqueur Bacchique, & l'excès donne carrière à leur génie, leurs talens & leur politique.

L E T T R E C.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 337

Moyens que la France emploie pour porter l'Espagne à rompre avec l'Angleterre, elle y réussit & cela cause la chute du ministre Anglois.

L E T T R E C I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Même, à Pékin 340

Motifs qui avoient porté le ministre Anglois disgracié à soutenir le plan de la guerre, malgré les offres de la France pour parvenir à la paix.

L E T T R E C I I.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 343

Il voit à Aubenas le fameux Vaucanson, il en fait le portrait, suivi de celui de la principale société du lieu.

L E T T R E C I I I.

Le Mandarin Cham-pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 348

On parle de paix entre la France & l'Angleterre. Cérémonial strict entre les ministres respectifs. Tout retourne à-peu près au même point: mais la désolation reste la même.

380 TABLE DES MATIERES.

LETTRE CIV.

Le Mandarin Cham pi-pi, au Mandarin Kie-tou-na, à Pékin. 351

Mort de l'Impératrice de Russie & changement qu'elle opere par l'événement de son successeur au trône.

LETTRE CV.

Le Mandarin Ni-ou-fan, au Mandarin Cham-pi-pi, à Londres. 353

Caractere du seigneur d'Aubenas qui donne lieu d'établir le genie des bonnes maisons de Province. Le Mandarin accablé d'ennui est résolu de passer en Espagne.

NB. Pag. 259. au titre de la LETTRE LXXXIX.
Pékin, lisez Bath.